3 1761 07988111 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lessauterellespi00fabr

T

36

LES SAUTERELLES

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois
sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 13 Décembre 1911.

DU MÊME AUTEUR

L'Argent, pièce en quatre actes (Théâtre Libre).

Le Bien d'autrui, pièce en trois actes (Théâtre Antoine).

César Birotteau, pièce en cinq actes, d'après BALZAC (Théâtre Antoine).

Comme ils sont tous, comédie en cinq actes (Comédie Parisienne).

La Maison d'argile, pièce en trois actes (Comédie-Française).

La Rabouilleuse, pièce en quatre actes, d'après BALZAC (Odéon). *Couronnée par l'Académie française.*

Timon d'Athènes, pièce en cinq actes (Théâtre Antoine).

Les Vainqueurs, pièce en quatre actes (Théâtre Antoine).

Les Ventres dorés, pièce en cinq actes (Odéon). *Couronnée par l'Académie française.*

La Vie publique, comédie en quatre actes (Renaissance). *Couronnée par l'Académie française.*

De cette brochure il a été tiré à part, sur papier de hollande, huit exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉMILE FABRE

LES SAUTERELLES

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1912

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1912 by Émile Fabre in the office of the Librarian of Congress at Washington.
All Rights reserved.

611
2S3

PERSONNAGES

	MM.
MAXIME RÉGIAL, gouverneur général de la Nouvelle-France	DUQUESNE.
NAM TRIEU, second ministre de l'Empire	LÉRAND.
ROBERT DE DAMBRUN	GAUTHIER.
LEBRAY, résident supérieur de la province de Shong-Hoï	JEAN DAX.
MARIUS TRON, directeur des Travaux publics	JOFFRE.
LE GÉNÉRAL DE TOURMALIN	ARVEL.
CARVIN, gouverneur général (au 1er acte.)	LUGUET.
DONG-HOI	HARRY BAUR.
BERIGNY, résident supérieur de la province de la Rivière-Verte	ROGER VINCENT
L'ENSEIGNE DE VAISSEAU FLORENT	BECMAN.
LEFISCAL, directeur du contrôle financier	COUSIN.
GABRIEL } interprètes (métis.)	SERGE.
THÉODORE } interprètes (métis.)	Mlle FUSIER.
LAMBOURDE, directeur des douanes	CHARTRETTE.
BLANCHET DE MUSIGNAN, directeur des services civils.	GUILTON.
PIÉTREQUIN, procureur général	DORGEL.
THAI VAN N'GUYEN, premier ministre	BARBAT.
LAFORET, résident supérieur de la province des Hautes-Montagnes	BOSC.
VALAT	VERTIN.
SOURICIAU, banquier	CHANOT.
KAI KINH	MARC GÉRARD.
CAPITAINE TOSTAIN	LEYSSAC.
BATTISTINI, inspecteur de la garde indigène	GARRIGUES.
UN SECRÉTAIRE	FERRÉ.
LE DOCTEUR MUREL	ALIX.
PREMIER VICE-ROI	CREUZE.
LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES	LERIEU.
DEUXIÈME VICE-ROI	DEPERROIS.
TROISIÈME VICE-ROI	SERNAY.
LE SERGENT	ALLARD.
LE SECRÉTAIRE	THOMEN.
LES MINISTRES	BRITAC, DARDIER, DAUPHIN
UN SERGENT	DARRAL.
UN SOLDAT	BACRIT.
HOA-SEN (épouse de Nam Trieu)	MMmes POLAIRE.
MADAME RÉGIAL	ELLEN ANDRÉE.
MADAME BÉRIGNY	TERKA-LYON.
MADAME LEBRAY	RENÉE MAUPIN
MADAME LAMBOURDE	DHERBLAY.
MADAME LEFISCAL	FARNA.
MADAME BLANCHET DE MUSIGNAN (créole)	CABANEL.
LE PETIT EMPEREUR	RENÉE FETTI.
MADAME PIÉTREQUIN	Y. DARIO.
LOULOU BLANCHET (12 ans)	LA PETITE FROMET.

OFFICIERS D'ORDONNANCE, SERGENTS et SOLDATS DE LA GARDE (indigènes).

SOLDATS FRANÇAIS, BOYS, COLONS, SECRÉTAIRES, etc...

LES SAUTERELLES

ACTE PREMIER

Le Salon chez le Résident supérieur à Shong-Hoï.

(C'est une ancienne maison de Mandarin.)

MADAME LEBRAY, MADAME PIÉTREQUIN, MADAME BLANCHET DE MUSIGNAN, LOULOU, sa fille, huit ans, MADAME LAMBOURDE, MADAME LEFISCAL, MONSIEUR DE DAMBRUN.

On prend le thé. — Des boys vont et viennent, font le service. — Loulou, assise devant une petite table, feuillette un livre d'estampes. — Au lever du rideau, madame Piétrequin se lève pour prendre congé de madame Lebray.

MADAME LEBRAY, *à madame Piétrequin.*

Vous partez déjà?

MADAME PIÉTREQUIN

Il y a plus d'une demi-heure que nous bavardons.

MADAME LEBRAY

Restez un moment encore. J'attends madame Nam-Trieu.

MADAME PIÉTREQUIN

La femme de Son Excellence Nam Trieu?

MADAME LEBRAY

Oui, le second ministre de Sa Majesté. Vous connaissez madame Nam Trieu?

MADAME PIÉTREQUIN

Je l'ai aperçue dans une soirée, chez l'empereur.

MADAME LEBRAY

Elle est charmante, un peu timide. Mais je la dégourdirai.

MADAME LAMBOURDE

Tiens... je lui demanderai quelques renseignements sur un scandale qui aurait éclaté au Palais.

MADAME LEBRAY, *à madame Piétrequin.*

Décidément vous ne restez pas? Mes amitiés à M. le procureur général. J'espérais le voir ce matin à l'exécution de ces trois pirates.

MADAME PIÉTREQUIN

C'est la justice indigène qui les avait condamnés. Leurs têtes n'appartenaient pas à

mon mari. (*Elle sort. Madame Lebray redescend.*)

MADAME LEFISCAL

Elle a été réussie, cette exécution?

MADAME LEBRAY

Très réussie. D'ailleurs, vous en verrez des photographies. Toutes les dames qui m'accompagnaient avaient apporté leurs kodacks. (*A madame Lefiscal.*) Encore une tasse de thé?

MADAME LEFISCAL

Volontiers.

DE DAMBRUN

Il est exquis. Et un parfum!

MADAME BLANCHET. (*C'est une créole languissante.*

Mon ma'i me le 'épétait hie' encore... Il n'y a que chez monsieu' le 'ésident supé'ieu' qu'on boit du thé pa'eil.

MADAME LEBRAY, *à de Dambrun, en lui offrant du thé.*

Ainsi, monsieur de Dambrun, vous prenez le bateau du 14?

DE DAMBRUN

Oui, madame. Je n'ai plus que quelques signatures à donner.

MADAME LEBRAY, *à de Dambrun.*

Votre séjour parmi nous aura été de bien courte durée. Emporterez-vous du moins de la Nouvelle-France un joli souvenir?

DE DAMBRUN

Oh! madame, on a été si accueillant pour moi. Les Français d'Asie sont charmants.

MADAME BLANCHET

Vous voyez, monsieu', qu'on a g'and to't à Pa'is, de di'e tant de mal de nous aut'es, pov'es fonctionnai'es et de not'e administ'ation.

MADAME LEBRAY

Et si tout ne va pas mieux ici, c'est qu'on a commis la faute, il y a trente-cinq ans, au lendemain de la conquête, de ne faire de ce pays qu'un pays de protectorat, quand il fallait l'annexer, et de conserver à côté de notre administration, une administration indigène qui dépend de l'empereur et de son conseil.

MADAME LAMBOURDE

Ah! si nous n'avions auprès de nous ni empereur, ni mandarins, ni fonctionnaires indigènes! Si la Nouvelle-France était une vraie colonie!

MADAME LEBRAY, *à de Dambrun.*

Pourquoi avoir vendu la concession de votre

frère? Il fallait la garder et vous installer chez nous comme colon.

DE DAMBRUN, *vivement.*

Ah! non, par exemple... Je veux dire... Enfin, vous comprenez... je suis un boulevardier... Après son échec aux dernières élections, mon patron m'a offert de me faire nommer sous-préfet... Mais vivre loin de Paris! j'ai refusé. Mon frère était mort, il y a deux ans; sa succession restait assez embrouillée. J'ai profité des loisirs que des électeurs stupides faisaient à M. Régial. Je suis venu. J'ai liquidé la succession de mon frère. Je repars.

MADAME LEBRAY

D'ailleurs, vous reprendrez bientôt, sans doute, vos fonctions de secrétaire auprès de M. Régial. Il redeviendra député et ministre.

MARIUS TRON paraît à la porte du salon.

MADAME LEBRAY, *l'apercevant.*

Ah bah!

TRON. *C'est un gros homme jovial. Il a l'accent du Midi.*

Hé hé, oui, belle dame, c'est moi. Je suis à vos genoux... (*Saluant les dames.*) Madame Lefiscal, madame Lambourde, madame Blanchet de Musignan... je vous baise les mains.

MADAME LEBRAY, *présentant.*

Monsieur Marius Tron, sous-directeur des travaux publics au protectorat... monsieur de Dambrun .. (*A Tron.*) Mais, par exemple, si je m'attendais...

TRON

Rentré à Shong-Hoï depuis deux heures, vous le voyez, madame, ma première visite est pour vous.

MADAME LEBRAY

Et connaissez-vous la grande nouvelle?

TRON

L'emprunt est autorisé?

MADAME LEBRAY

Pas encore. Mais depuis six jours, nous avons en France un nouveau ministère.

TRON

Qui est aux Colonies?

MADAME LEBRAY

Un vétérinaire.

MADAME LEFISCAL

Monsieur Moureau.

MADAME BLANCHET

De l'Ardèche.

MADAME LAMBOURDE

De l'Ardèche.

TRON

Moureau ?... Moureau ?... Ah ! j'y suis... Ancien rapporteur du budget des Colonies, qui concluait son rapport en disant que la France aurait intérêt à se débarrasser de toutes ses possessions.

DE DAMBRUN

Il a dû changer d'avis.

MADAME LEBRAY

Mais parlez-nous de votre voyage ! Heureux ?

TRON

Très heureux... sauf un accès de paludisme, une attaque de dysenterie et la morsure d'un chat sauvage.

MADAME LEBRAY

Vous étiez accompagné par MM. Jullevin et Sampiero. Ils sont en bonne santé ?

TRON

Ah ! les pauvres !... Vous ne savez pas ?... Morts tous les deux.

LES DAMES

Morts ?

TRON

Jullevin a été bouffé par un tigre, et Sampiero, pschtt ! une insolation. J'ai vainement essayé de pratiquer la saignée. Je n'avais sur moi qu'un mauvais couteau ébréché.

DE DAMBRUN

Était-ce, monsieur, un voyage d'agrément que vous faisiez ?

TRON

Bougre non ! J'étudiais le tracé d'une route, mais à travers quelle contrée, seigneur ! Nous avons barboté dans des arroyos où l'on marche enfoncé jusqu'au ventre dans une boue infecte. La fièvre plane là-dessus. Figurez-vous qu'aux postes de Coo et de Binh, sur 120 soldats européens, 67 sont morts en trois mois.

DE DAMBRUN

Pourquoi ne pas évacuer ces postes ?

TRON

Impossible. Des bandes de pirates rôdent par là, les partisans de notre vieil adversaire Muong-Bâ. Grâce à la faiblesse de notre gouverneur général qui lui a concédé de vastes domaines,

Muong-Bâ vit aujourd'hui en rentier paisible. Je le soupçonne fort cependant de diriger secrètement ses anciennes troupes. Mais baste ! que les copains claquent, que nos caisses se vident, que Muong-Bâ fasse occire nos soldats, que les Chambres nous donnent chaque année deux ministres des Colonies et un nouveau gouverneur général qui chambarde tout ici, qu'importe ! Aux colonies, l'essentiel est de ne pas se frapper, et de cultiver notre vieille gaîté française. Moi, je suis toujours de bonne humeur... Ah ! madame, dans mon courrier, j'ai trouvé les dernières chansons parisiennes.

MADAME LEBRAY

Celles de Mayol ?

MADAME LAMBOURDE

Celles de Polin ?

TRON

Et celles de Dranem : « Le fol engin », « Le P'tit Trou », « Mam'zelle Rose »... Le premier jour où M. le résident supérieur nous mènera à sa villa des Hibiscus, d'abord, je vous ferai une bouillabaisse, mais une de ces bouillabaisses !... Puis, je vous dégoiserai tout mon répertoire, car j'ai gardé mon creux... (*Il se frappe sur la poitrine en émettant des sons.*) Ah !... Ah !... Ah !... (*Il chante.*)

Ah ! mam'zelle Rose,
J'ai un joli p'tit objet à vous offrir.

MADAME LEBRAY, *riant avec les dames.*

Ah ! monsieur Tron, comme on était triste sans vous !... (*Madame Bérigny entre.*) Mais c'est le jour des visites inattendues ! M. Bérigny est donc à Shong-Hoï ?

MADAME BÉRIGNY

Une affaire urgente à traiter au gouvernement.

MADAME LEBRAY

Le gouverneur général est en tournée depuis huit jours.

MADAME BÉRIGNY

Mon mari n'avait à voir que des chefs de service : M. Lefiscal, M. Lambourde. (*Elle salue les dames.*)

MADAME LEBRAY

Une tasse de thé ?... (*Elle présente.*) Monsieur de Dambrun... Madame Bérigny... (*A de Dambrun.*) Monsieur Bérigny est résident supérieur de la province de la Rivière-Verte.

MADAME LAMBOURDE

Vous avez voyagé par cette chaleur ?

MADAME BÉRIGNY

Nous sommes partis de grand matin. Autrefois

nous faisions ces cent cinquante kilomètres à cheval par le sentier qui suit le fleuve. Maintenant, nous avons une auto et une route magnifique.

TRON

Mais cette route, quel travail !... (*A de Dambrun.*) Nous l'avons établie en toute hâte, à l'annonce qu'un ministre viendrait visiter la Nouvelle-France. Nous avons dû réquisitionner pour les travaux neuf mille indigènes ; trois mille sont morts. Ah ! nous nous sommes donné bien du mal... Et le ministre n'est pas venu. On l'a renversé à la veille de son départ.

DE DAMBRUN

Si je ne me trompe, madame, dans la province qu'administre M. Bérigny, il y a fort peu d'Européens. Vous devez bien vous ennuyer.

MADAME BÉRIGNY

Non, monsieur. Nous sommes à Ten Fan Pao depuis six ans. Je me suis attachée à ce pays et à ses habitants. Ce sont de pauvres gens aux mœurs paisibles, travailleurs et doux. Je vais les voir chez eux. Je leur donne des conseils d'hygiène, de médecine. J'apprends aux mamans à soigner leurs bébés. (*Riant.*) Même un jour, j'ai fait office de sage-femme.

MADAME BLANCHET

Fi ! quelle ho'eu' !

MADAME BÉRIGNY

Il n'est pas inutile, madame, que les Français apparaissent quelquefois aux Tmères autrement que sous les traits de collecteurs d'impôts. Nous faisons si peu pour les indigènes.

MADAME LEBRAY, *lui donnant une tasse de thé.*

Bah ! Si la Nouvelle-France réussit à se procurer les deux cents millions qu'elle cherche, vous verrez tout ce que nous ferons pour eux.

TRON

Au fait, où en est-elle, la question de l'emprunt ?

MADAME LEBRAY

M. Souriciau, de la Banque des Colonies, est arrivé à Shong-Hoï. Il est assez disposé à lancer cet emprunt. Justement, il va venir conférer avec mon mari à ce sujet.

MADAME LEFISCAL

Mais on prétend que le gouverneur général est hostile à toute idée d'emprunt.

TOUS

Ah ! le gouverneur général !

TRON

Ce M. Carvin que nous subissons depuis six mois !...

MADAME BLANCHET

Ne disait-il pas l'aut'e jou' à mon ma'i qu'il y a t'op de fonctionnai'es f'ançais ici !

TRON

Mais nous ne sommes que trois mille six cents.

MADAME BLANCHET

Et que les appointements et les f'ais sont t'op élevés !

TRON

Comment ! Sur un budget de cent millions, les dépenses du personnel figurent pour trente-neuf millions à peine.

MADAME LEBRAY

Tout le monde murmure contre lui : les colons, les militaires, les administrateurs... Enfin, je crois savoir que M. Dupont-Dutertre est fort mécontent.

TOUS, *changeant de ton.*

Ah ! M. Dupont-Dutertre !

TRON

S'il est vrai qu'il ait mécontenté M. Dupont-

Dutertre, les jours de notre gouverneur général sont comptés. L'honorable M. Dupont-Dutertre a une telle influence !

MADAME LEFISCAL

C'est un des hommes les plus éminents du parlement français.

TRON

Et quoique député des Hautes-Vosges, il ne s'occupe que de nos colonies. Il les connaît bien... Il les aime...

MADAME BÉRIGNY

Il a même des intérêts dans toutes.

TRON

Allons ! allons ! Nous ferons bientôt des adieux pathétiques à notre vingt-deuxième gouverneur général. (*Il chante.*)

Bon voyage, monsieur Dumolet,
Partez pour France avec votre valise.

MADAME LEBRAY

Chut ! chut ! (*Elle se lève en riant pour faire taire Tron. Elle aperçoit Loulou qui a fermé son livre d'images.*) Mais voilà une petite personne qu'on abandonne et qui ne doit pas s'amuser !

MADAME BLANCHET, *protestant.*

Oh ! madame !...

MADAME LEBRAY

Je vais lui donner à goûter des pâtes au gingembre... un cadeau de Son Excellence Thaï Van N'Guyen... Il me les a envoyées dans une boîte d'un travail charmant. Voyez !... (*Les dames remontent pour voir la boîte qui est sur la table.*)

TRON, *à madame Lebray.*

Madame, si M. le résident supérieur est dans son bureau, j'irai lui rendre compte du résultat de ma mission.

MADAME LEBRAY

Allez, monsieur Tron, allez !

TRON, *saluant.*

Madame... (*A de Dambrun.*) Charmé, monsieur... (*Aux autres dames.*) Mesdames, votre serviteur... (*A madame Lambourde.*) Mes hommages à M. le directeur des douanes... (*A madame Blanchet.*) Mes respects à M. le directeur des services civils... (*Il sort. Pendant que les dames et de Dambrun admirent le coffret, madame Blanchet prend à part sa fille.*)

MADAME BLANCHET

Loulou, tu 'eme'cie'as bien madame la 'ésidente.

LOULOU

Oui, maman. (*Retenant sa mère.*) Maman, c'est la jolie meunière?

MADAME BLANCHET

Qui?

LOULOU

Madame la résidente supérieure, madame Lebray?

MADAME BLANCHET

Quelle meuniè'e?...

LOULOU

Tu sais bien que papa a dit qu'elle était autrefois dans un moulin, à Paris, le Moulin-Rouge.

MADAME BLANCHET, *épouvantée.*

Veux-tu bien te tai'e, malheu'euse enfant!

MADAME LEBRAY, *redescendant, la boîte à la main.*

Tenez, ma petite fille!

MADAME BLANCHET, *vivement.*

Oh! non, madame, me'ci... Je suis sotte... J'oubliais... Loulou a mal à l'estomac.

LOULOU, *protestant.*

Maman...

MADAME BLANCHET

Ces chaleu's... vous comp'enez... Et même elle a une potion à p'end'e à heu'es fixes... et nous sommes en 'eta'd... Vous m'excusez !...

MADAME LEBRAY

Comment donc, chère madame, je vous en prie...

MADAME BLANCHET

Au 'evoi', madame la 'ésidente... Mesdames... Viens, Louloute, viens vite. (*Elle entraîne sa fille.*)

MADAME NAM TRIEU apparaît à la porte du salon où elle s'arrête interdite. Madame Nam Trieu est une Tmère à peau jaune, aux yeux bridés, aux dents laquées, mince et menue, mais élégante et séduisante.

MADAME LEBRAY

Eh, arrivez donc, petite amie, on vous attendait. (*Madame Nam Trieu ne bouge pas.*) Entrez, entrez... (*Madame Nam Trieu avance timidement.*) Je suis ravie de vous voir. Vous

connaissez toutes ces dames, ainsi que madame Bérigny.

MADAME NAM TRIEU, *timidement.*

Oui, madame.

MADAME LEBRAY, *présentant.*

M. Robert de Dambrun, un de nos amis qui est venu visiter la Nouvelle-France... Pardon, à vous, il faut nommer votre pays par son nom national. M. de Dambrun est donc venu visiter l'Empire du Dragon-d'or. Prendrez-vous une tasse de thé, petite amie ?

MADAME NAM TRIEU

Oui, madame.

MADAME LEBRAY

Du sucre ?

MADAME NAM TRIEU

Oh ! jamaïs, madame.

MADAME LEBRAY

Son Excellence M. Nam Trieu est en bonne santé ?

MADAME NAM TRIEU

En bonne santé, madame, je vous remercie.

DE DAMBRUN

Mais, madame, vous parlez le français sans accent.

MADAME NAM TRIEU

Monsieur...

MADAME LEBRAY

Madame Nam Trieu a été élevée par des institutrices françaises.

MADAME NAM TRIEU

Et il n'est pas très difficile d'apprendre une langue étrangère... (*Geste de protestation de Dambrun.*) La preuve, c'est que nos grands mandarins parlent le français et que parmi tous les hauts fonctionnaires français venus chez nous depuis la conquête, il y en a déjà... deux qui parlent couramment le tmère... M. et madame Bérigny.

DE DAMBRUN, *intéressé par madame Nam Trieu.*

Madame, à vous entendre, on jurerait une petite Parisienne.

MADAME NAM TRIEU

Monsieur!... (*Avec un soupir.*) Ah! Paris!... Mon mari y a vécu quand il était jeune... Comme ce doit être beau! Paris... ses palais... Montmartre!... Et ces aventures passionnelles que je lis dans les journaux!...

MADAME LAMBOURDE

En fait d'aventures, Shong-Hoï n'a rien à envier

à Paris... Précisément, une certaine anecdote court la ville... Il s'agirait d'un scandale... et d'une scène abominable... Une femme de l'empereur qui aurait été cruellement fouettée de rotin.

MADAME NAM TRIEU

J'ignore à quoi on fait allusion, madame. D'ailleurs, une femme battue par ordre de son mari, ici, ce n'est pas rare.

MADAME LEFISCAL

C'est révoltant!...

MADAME NAM TRIEU

Nos maris ont sur nous bien des droits, dont celui de nous frapper est le moindre.

DE DAMBRUN

Vous parlez là, sans doute, de mœurs anciennes qui ont dû se modifier depuis l'arrivée des Français.

MADAME NAM TRIEU

Oh! monsieur, nous sommes très conservateurs dans l'Empire du Dragon-d'Or.

DE DAMBRUN

Alors ce sont des mœurs de paysans. Je suis sûr que dans les classes élevées...

MADAME NAM TRIEU

Nos époux sont un peu moins rudes, en effet. Ainsi, moi, qui suis mariée depuis un an...

DE DAMBRUN

On vous marie bien jeunes!

MADAME NAM TRIEU

Mais, monsieur, j'ai déjà seize ans... Eh bien, je suis mariée depuis un an et je n'ai pas encore été battue.

MADAME LEBRAY

Elle est charmante.

MADAME LAMBOURDE, *revenant à son idée.*

Après tout, cette concubine de l'empereur avait peut-être eu quelque intrigue.

MADAME NAM TRIEU

Oh ! madame... Elle vit, c'est la preuve certaine qu'elle n'a pas été convaincue d'adultère... sinon, l'empereur, son époux, lui eût donné à choisir entre le poignard, le lacet et le poison, et elle se fût exécutée elle-même.

MADAME LEFISCAL

Quoi ! elle eût consenti ?

MADAME NAM TRIEU, *grave.*

Madame, c'est la loi des ancêtres, qui est vieille de dix mille et de dix mille années.

BÉRIGNY entre.

BÉRIGNY, à *madame Lebray*.

Madame... je viens chercher madame Bérigny.

MADAME LEBRAY

Je ne saurais trop remercier votre femme qui, n'ayant que quelques heures à passer à Shong-Hoï, a songé à venir à mon jour. Asseyez-vous...

BÉRIGNY

Il se fait tard, madame, et je désire ne pas rentrer trop avant dans la nuit à Ten Fan Pao.

MADAME LEBRAY

Vous ne verrez pas mon mari ?

BÉRIGNY

Pas aujourd'hui... Excusez-moi auprès de mon collègue...

MADAME LEBRAY

Vous prendrez bien une tasse de thé avant de vous mettre en route ?

BÉRIGNY *refuse.*

Mille grâces, madame.

MADAME LEBRAY

Alors, je rends sa liberté à madame Bérigny en regrettant que...

SOURICIAU entre en ce moment. C'est un homme âgé, tout blanc, aux manières aimables et distinguées.

MADAME LEBRAY

Comment, monsieur Souriciau, un homme occupé comme vous l'êtes trouve encore le temps de faire des visites?... (*Retenant Bérigny.*) Attendez... (*Elle présente.*) M. Souriciau, monsieur Bérigny, résident supérieur de la province de la Rivière-Verte...

SOURICIAU

Je suis ravi, monsieur, de l'occasion qui m'est offerte de vous serrer la main. Je sais combien on prise vos mérites au ministère des Colonies.

BÉRIGNY

Je n'ai pas d'autre mérite, monsieur, que d'aimer passionnément mon métier.

SOURICIAU

D'ailleurs, mon cher monsieur Bérigny, désormais nous aurons à nous voir fréquemment... et je m'en félicite. J'irai vous entretenir quelque jour des grands projets qui m'amènent dans la Nouvelle-France. (*Madame Lebray donne un ordre à un boy qui sort.*)

BÉRIGNY

Monsieur, j'ai entendu parler de ces projets. Nous les discuterons en séance publique du Conseil supérieur. (*Bérigny et sa femme sortent. — Madame Lefiscal et madame Lambourde se sont levées.*)

MADAME LEBRAY

Comment, vous aussi, mesdames, vous partez ?

MADAME LAMBOURDE

Nous dînons chez M. le directeur de la comptabilité.

MADAME LEFISCAL

Et c'est un homme ponctuel.

MADAME LEBRAY

Alors... (*Les dames sortent... A Souriciau, après la sortie des dames.*) J'ai fait prévenir mon mari de votre visite. Je sais qu'il vous attend. Et il sera ravi de voir madame Nam

Trieu... N'avez-vous pas encore été présenté à madame Nam Trieu depuis votre arrivée à Shong-Hoï?

SOURICIAU

Je n'avais pas eu cet honneur. Mais je comptais précisément faire visite à madame Nam Trieu et à Son Excellence M. Nam Trieu, qui, je le sais, est un des membres les plus éclairés du conseil de Sa Majesté et un des amis les plus dévoués de la France.

MADAME NAM TRIEU

Oh! monsieur...

MADAME LEBRAY, *présentant.*

Monsieur de Dambrun, ancien chef de cabinet de M. Maxime Régial, quand M. Régial était ministre de l'Instruction publique.

SOURICIAU

Ah, monsieur! vous avez été le chef de cabinet de M. Régial?... Homme éminent, homme considérable, le Robespierre moderne, l' « Incorruptible », comme on l'appelle. Et même, je me demande si cette épithète, invariablement accolée à son nom, n'a pas fini par lui nuire dans l'esprit de ses électeurs. Les Athéniens se lassèrent d'entendre toujours appeler Aristide « le Juste », les Français se fussent même lassés de l'entendre appeler Aristide.

LEBRAY entre par la droite. Grand, maigre, visage tourmenté et jaunâtre. Il s'appuie sur un jeune boy.

LEBRAY

Bonjour, monsieur Souriciau.

SOURICIAU, *lui serrant les mains.*

Monsieur le résident supérieur!... (*Le regardant.*) Comment allez-vous?

LEBRAY

Aussi bien qu'on peut dans ce sacré pays, avec le foie malade... Ah! j'aurais grand besoin de rentrer en France pour me refaire (*caressant la tête du boy*), mais tant de choses me retiennent ici. (*A madame Nam Trieu.*) Madame, je vous vois, avec plaisir, moins farouche et consentant enfin à sortir de votre palais.

MADAME NAM TRIEU

Monsieur le résident supérieur, à la façon dont je suis accueillie, venir ici, ce n'est pas sortir de chez moi.

MADAME LEBRAY

Alors, il faudra revenir souvent. Je vous donnerai quelques conseils qui, pour être le fruit d'une expérience qui n'est pas vieille de dix mille et de dix mille années... n'en sont pas moins utiles à une jolie femme.

MADAME NAM TRIEU

J'accepterai avec reconnaissance, madame, les conseils qu'une Parisienne telle que vous, daignera donner à une petite sauvagesse comme moi. Mais, pour aujourd'hui, je crains d'avoir abusé de vos instants; je vous demanderai la permission de me retirer.

MADAME LEBRAY

Déjà?... (*Madame Nam Trieu remonte.*)

LEBRAY, *à de Dambrun.*

Au revoir, mon cher Dambrun. Vous partez le 14?

DE DAMBRUN, *qui ne perd pas des yeux madame Nam Trieu.*

Oui... c'est-à-dire... peut-être... Je ne sais pas encore... cela dépendra... il est possible que dans dix jours, mes affaires ne soient pas toutes terminées... (*A madame Nam Trieu.*) Voulez-vous me permettre, madame, de vous conduire à votre pousse-pousse?...

MADAME NAM TRIEU

Oh! monsieur, j'ai mon automobile... et c'est moi qui vous remettrai chez vous. Vous êtes à l'Hôtel Français, n'est-ce pas?...

DE DAMBRUN

Oui, madame, à l'Hôtel Français. (*Salutations. Madame Nam Trieu et de Dambrun sortent, accompagnés jusqu'à la porte, par madame Lebray.*)

LEBRAY

Chère amie, attendez-vous encore quelqu'un?...

MADAME LEBRAY

Non. Toutes ces dames sont venues. C'était mon premier jour depuis le nouveau ministère. Elles étaient accourues aux nouvelles.

LEBRAY

Alors, auriez-vous l'obligeance de me céder votre salon? Mes secrétaires classent des demandes de concession dans mon bureau, et nous avons à parler sérieusement avec M. Souriciau.

SOURICIAU

Madame, je suis au désespoir...

MADAME LEBRAY

Ne vous excusez pas... Je profite de la liberté qu'on me donne pour aller faire mon tour de

résidence quotidien... Au revoir, monsieur Souriciau. (*Elle sort. Lebray offre un siège à Souriciau qui, avant de parler, regarde le boy.*)

LEBRAY, *caressant le jeune boy.*

Oh! je n'ai pas de secrets pour lui; c'est un vrai petit ami, très dévoué... Et lui seul sait préparer mes pipes.

SOURICIAU

Opium?

LEBRAY

Fumer m'éclaircit les idées... Li!... (*Il fait un geste; le boy sort pour aller chercher la pipe. Lebray s'assied.*) Eh bien, mon cher monsieur Souriciau, vos études sont-elles terminées et vos projets à point?

SOURICIAU

A peu près... Certes, monsieur le résident supérieur, je ne me dissimule pas qu'ils trouveront à Shong-Hoï, aussi bien qu'à Paris, des adversaires... Mais je me flatte de les désarmer, grâce à votre concours.

LEBRAY

Il vous est tout acquis, puisque M. Dupont-Dutertre m'a fait savoir qu'il s'intéressait a ces projets, ce qui est une garantie pour nous, pour moi.

SOURICIAU

Oui. Vous connaissez la sollicitude de M. le député des Hautes-Vosges pour tout ce qui touche aux colonies.

LEBRAY

Et j'ai pour lui de l'affection, presque de la vénération. Je n'étais qu'un petit journaliste obscur lorsqu'il me remarqua et m'attacha à sa personne... C'est lui qui m'a marié, et, voyez sa bonté : le jour même de mon mariage, il glissa dans la corbeille de noces de ma femme le décret de ma nomination ici... Oui, moi qui n'étais rien, qui n'entendais rien aux questions coloniales... qui ignorais presque l'existence de la Nouvelle-France, il m'avait fait nommer d'emblée résident supérieur à Shong-Hoï. Ah! c'est un homme bien remarquable. (*Pause.*) Mais venons à notre projet d'emprunt, je vous prie.

SOURICIAU

Soit. Venons-y.

LEBRAY. *Li revient avec tous les ustensiles de fumeur d'opium. Il prépare une pipe.*

J'estime que pour payer nos dettes et entreprendre les travaux les plus urgents, deux cent vingt-cinq millions nous seraient nécessaires.

SOURICIAU

Ah! le public ne vous les donnera pas volontiers. Les Français sont les banquiers du monde, mais ils refusent de mettre un sou dans leurs colonies. Par bonheur, un groupe de financiers patriotes a fondé la Banque des Colonies, que je représente, et dans le conseil d'administration de laquelle se trouvent des députés, un sénateur, trois anciens ministres et l'honorable M. Dupont-Dutertre. Cette banque se fait forte de trouver dans sa propre clientèle et en deux tranches les deux cent vingt-cinq millions qu'il vous faut, mais il est indispensable auparavant que la tranquillité soit revenue dans le pays, qu'il n'y ait plus d'histoires de pirates, et que les troupes du vieux Muong-Bâ aient été dispersées. En outre, ma Banque désire savoir a quoi vous emploierez les fonds qu'elle mettra à votre disposition.

LEBRAY

Ne vous inquiétez pas de cela.

SOURICIAU

Oui. Je me fie à vous pour les dépenses. Je me permettrai cependant de vous suggérer quelques idées sur l'emploi de ces fonds. Vos dettes payées, ne pensez-vous pas que votre premier soin doive être d'établir une nouvelle

voie ferrée, qui, celle-là, relierait à Shong-Hoï les provinces reculées de l'Empire.

[(1) LEBRAY

C'est que... à l'heure présente, le commerce est nul dans ces provinces. Mais sans doute n'attend-il pour se développer que la création d'une ligne de chemin de fer.] (*Li tend une pipe à Lebray qui la fume.*)

SOURICIAU

J'ai fait un petit tracé de cette ligne tout provisoire, et... Mais ici, je dois à la loyauté de déclarer que ce n'est plus M. Souriciau, représentant de la Banque des Colonies, qui parle : c'est M. Souriciau représentant de la société de Puteaux qui, vous le savez, fournit aux colonies des câbles télégraphiques et du matériel de chemin de fer, et à la tête de laquelle, outre l'honorable M. Dupont-Dutertre et des administrateurs de certains journaux de Paris, se trouvent...

LEBRAY

Pardon, monsieur Souriciau; avant de songer à donner une affectation aux fonds de l'emprunt, encore convient-il de savoir comment nous gagerons cet emprunt. De nouveaux impôts seraient

(1) Dans toute la pièce, les phrases entre crochets peuvent être supprimées à la représentation.

impopulaires. Ce n'est pas que je m'inquiète des objections que ne manqueront pas d'élever l'empereur et le peuple. Ces gens-là voudraient jouir d'une administration française sans payer des impôts plus élevés que lorsqu'ils s'administraient directement... Mais...

SOURICIAU

Oh ! Vous n'aurez qu'à régulariser la perception de certaines taxes qui déjà existent. Tenez, que le protectorat s'adjuge le monopole de la fabrication et de la vente de l'alcool, le monopole de la vente du sel et de l'opium, et qu'il les repasse à une compagnie fermière, laquelle sera tenue de vous verser annuellement les dix millions à affecter à l'amortissement et aux intérêts de l'emprunt. Quant à la compagnie fermière, je sais qu'elle serait rapidement constituée. Je vais vous dire, en plus de l'honorable M. Dupont-Dutertre, quelles personnes je vois parmi ses heureux actionnaires, mais avant, dites-moi de quelles personnes dépend l'adoption de mes projets. (*Li donne une seconde pipe à Lebray.*)

LEBRAY

Théoriquement, ils doivent être discutés au Conseil supérieur de la Nouvelle-France. Mais le gouverneur général finit toujours par imposer sa volonté. Et c'est ici que le bât nous blesse.

Car M. Carvin ne se décidera pas à faire un emprunt gagé par de nouvelles taxes.

SOURICIAU, *plus bas.*

D'une dépêche chiffrée reçue par moi hier, il résulterait que M. Carvin ne restera pas longtemps à Shong-Hoï. (*Pause.*) Avec le gouverneur général, quelles personnes font partie du conseil?

LEBRAY

D'abord les trois résidents supérieurs qui sont chacun à la tête d'une des trois grandes provinces de l'Empire : Bérigny, Laforêt et moi. Il y a en outre les présidents des Chambres de commerce et d'agriculture, enfin les chefs des grands services français du protectorat et deux mandarins représentant les indigènes. Mais les mandarins... nous les avons choisis avec soin... Ils votent toujours avec la majorité.

SOURICIAU

J'espère que les chefs des grands services [M. le procureur général Piétrequin ; MM. Blanchet de Musignan, Lambourde, Lefiscal et les autres] me seront favorables... Dites-moi... un renseignement... en passant... ces messieurs sont-ils bien rétribués?

LEBRAY

Peuh! De vingt-cinq à quarante mille francs

par an, plus, bien entendu, des frais de bureau, de service, de mission ; des indemnités de déplacement, de résidence, de responsabilité, de travail ou de supplément de fonctions ; le logement, les chevaux et l'automobile, la lumière, la domesticité...

SOURICIAU

C'est peu, pour des gens qui ont consenti à s'expatrier et à courir le risque colonial. Aussi me félicité-je de la pensée que j'ai eue de les faire participer à certains bénéfices.

LEBRAY

Quels bénéfices?

SOURICIAU

La société qui affermerait au protectorat ses divers monopoles réserverait un certain nombre d'actions aux principaux fonctionnaires de la Nouvelle-France... s'ils désirent en prendre...

LEBRAY

Certes, je connais mes collègues, je suis assuré qu'ils feraient scrupuleusement leur devoir de juges, de surveillants, même contre une compagnie dont ils seraient en même temps les principaux actionnaires... Mais je crains que Paris...

SOURICIAU

Ce qui se fait ailleurs, pourquoi ne se ferait-il

pas ici? Vous avez, monsieur le résident supérieur, des scrupules louables, mais excessifs. Et... (*A ce moment, un secrétaire se précipite en scène.*)

LEBRAY

Je n'ai pas appelé. Pourquoi me dérange-t-on?

LE SECRÉTAIRE

C'est M. le gouverneur général...

LEBRAY

Qu'est-ce que vous dites?

LE SECRÉTAIRE

M. le gouverneur arrive.

LEBRAY

Vous rêvez?...

LE SECRÉTAIRE

On m'a téléphoné qu'il avait passé au Palais du gouvernement et qu'il venait ici.

SOURICIAU

C'est singulier.

LEBRAY

Nous tomber sur le poil à l'improviste! Oh! mais il m'embête, M. Carvin!

UN OFFICIER D'ORDONNANCE, *entrant par une autre porte.*

Monsieur le résident supérieur, je m'excuse

d'entrer ainsi... mais je crois bon de vous aviser que je viens de voir la voiture de M. le gouverneur général se dirigeant de ce côté, par la rue des Teinturiers et l'avenue de la République.

LEBRAY

Merci, mon lieutenant. (*L'officier sort.*)

SOURICIAU

Que signifie cette arrivée imprévue?

LEBRAY, *au secrétaire.*

Les commis sont à leur poste ?

LE SECRÉTAIRE, *embarrassé.*

Monsieur le résident supérieur...

LEBRAY

Oui, ils ont déjà filé? L'heure de l'absinthe! Empilez des rapports sur ma table. Je vous suis! (*Comme le secrétaire sort par la droite, un sergent de la garde indigène accourt par le fond.*)

LE SERGENT

Ma résidente... Y en a pas bon... Gouverneur général... Pousse-pousse chevaux.

LEBRAY

Fous-moi la paix, espèce d'andouille. Je le sais bien que le gouverneur arrive, je l'attendais. (*Le sergent sort.*) Mon cher monsieur Souriciau,

voulez-vous avoir l'obligeance de sortir par ici. Il est inutile que le gouverneur général nous trouve ensemble.

SOURICIAU

En effet.

LEBRAY

Je vous téléphonerai dès son départ pour vous donner le résultat de l'entrevue, qui, si j'en juge par ce qu'elle a d'anormal, me paraît devoir être orageuse.

SOURICIAU

Au revoir donc, monsieur le résident supérieur... Nous reprendrons demain notre conversation. (*Souriciau sort par la gauche.*)

LEBRAY, *à Li, en montrant le plateau et la pipe.*

Toi, fais-moi disparaître tout ça, vivement, puis viens me rejoindre dans mon bureau. (*Mais comme Lebray va sortir, une porte s'ouvre, et un domestique paraît.*)

LE DOMESTIQUE

Monsieur le gouverneur général.

CARVIN, LEBRAY. (Carvin entre. 55 ans. Barbe grise. Grande allure.)

LEBRAY

Monsieur le gouverneur général... Ici!... Mais votre tournée devait durer huit jours encore. Que se passe-t-il donc?

CARVIN

Monsieur le résident supérieur, j'ai eu pour rentrer à Shong-Hoï des raisons que je vous ferai connaître dans un instant.

LEBRAY

Vous plairait-il que nous passions dans mon cabinet?

CARVIN

Non. Je ne désire pas donner à cette conversation le ton officiel. (*Il s'assied. — Après un silence.*) Monsieur le résident supérieur, dans cette tournée, quelque courte qu'elle ait été, il m'a été donné d'apprendre certains faits qui

m'ont surpris, peiné, et qui, je le déplore, quoique ayant votre province pour théâtre, étaient ignorés de vous : corvées supplémentaires imposées aux indigènes au profit des administrateurs français ; miliciens désarmés pour être employés comme domestiques ; certains résidents vivent avec des congaïs qui raçonnent les malheureux paysans. Ainsi, à Luong-Cho...

LEBRAY

Mon Dieu, monsieur le gouverneur général, je n'ignorais aucun de ces menus incidents. Je vous en conterais vingt autres. Mais ils n'ont pas l'importance que vous paraissez leur donner. Gardons-nous de juger avec une morale européenne des hommes qui vivent à quatre mille lieues de la France : le climat, l'isolement, l'ennui, les pouvoirs même qu'ils détiennent...

CARVIN

S'ils n'ont que ces raisons à me donner, je sévirai contre eux...

LEBRAY

Non, monsieur le gouverneur général, je ne puis accepter que vous adressiez un blâme aux résidents, administrateurs ou commis que j'ai sous mes ordres.

CARVIN

Il est naturel que vous défendiez ces mes-

sieurs. Ils ne font après tout qu'imiter des exemples qui viennent de haut. J'ai été informé avant-hier d'un étrange événement, sur lequel je me vois contraint de vous demander quelques explications. Il s'agirait d'une femme de l'empereur condamnée à mort sur votre ordre.

LEBRAY

Calomnie. Sans doute a-t-on fait allusion à l'aventure d'une petite chanteuse du harem impérial que j'avais remarquée au Palais et qui m'a plu, je ne le cache pas. Je l'ai mandée chez moi. Mais j'ai constaté, après le départ de la jeune personne, que mon portefeuille avait disparu.

CARVIN

Comment! monsieur le résident supérieur, vous vous êtes fait entôler par une concubine de l'empereur?

LEBRAY

J'avoue que ces mœurs d'Europe, transportées en Extrême-Orient, sont d'un tour assez piquant. Arrêtée sur mon ordre, la gamine a été condamnée à mort par le chef de la justice impériale. Mais mon portefeuille m'ayant été restitué, j'ai fait commuer la peine en cent coups de cadouille, et même eussé-je fait grâcier la petite délinquante si mon prestige de résident supérieur n'eût été intéressé à sa punition.

CARVIN

Ne pensez-vous pas que votre prestige eût moins souffert si vous ne vous étiez mis dans cette posture fâcheuse... d'un conquérant berné? Voyez-vous, mon cher monsieur Lebray, c'est moins encore l'intelligence que le caractère et les mœurs qui font le grand fonctionnaire colonial. Nous sommes épiés, guettés par une population qui commence à frémir sous le joug et qui note nos défaillances, nos injustices. Comptons avec cet état d'esprit tout nouveau.

LEBRAY

Il est inquiétant, en effet. Mais après tout, monsieur le gouverneur général, qui l'a créé cet état d'esprit, sinon vous et la politique que vous appliquez ici depuis six mois?

CARVIN

Moi?

LEBRAY

Vous avez cru, par la douceur, apprivoiser les indigènes. Mais on ne gouverne pas avec le cœur, et tous vos actes ont été interprétés à faiblesse. Tandis que d'autres gouverneurs s'efforçaient de diminuer le rôle de l'empereur et des mandarins, vous avez songé à les associer plus étroitement à l'administration de la Nouvelle-France.

CARVIN

Qui s'appelle l'Empire du Dragon-d'Or et qui est leur empire.

LEBRAY

Il ne faut pas trop le leur rappeler. Peut-être eût-il été plus sage, au contraire, de suivre la politique secrète de votre prédécesseur immédiat, M. du Trayas. Il méditait de détrôner le vieil empereur et de mettre à sa place le petit prince Li-Tha, qui n'a que dix ans et qui serait un instrument docile dans nos mains. Et c'était un acheminement vers l'annexion pure et simple du pays qui deviendrait une colonie administrée directement par nous.

CARVIN

Mais songez-vous que les Tmères, qui vénèrent leur empereur, peut-être se révolteraient?

LEBRAY

On étoufferait la révolte. Après tout, nous avons conquis ce pays par l'épée, nous ne le garderons que par l'épée, si nous le gardons!

CARVIN

Si nous le gardons!

LEBRAY

Sans doute. Supposez-vous donc que nous

devions rester éternellement les maîtres ici ?... Les canons japonais ont tiré les peuples jaunes de leur léthargie millénaire. Le grand duel de l'Asie et de l'Europe, terminé jadis en faveur des blancs, reprendra quelque jour. Que dis-je? il a repris. Et Tsuschima est la revanche de Salamine. Ne doutez pas que les sujets de l'Empire du Dragon-d'Or ne veuillent imiter quelque jour leurs cousins de l'Empire du Soleil-Levant. Ce jour-là, notre compte est bon. C'est pourquoi il importe de le retarder le plus possible en ne lâchant jamais la bride aux indigènes, comme il importe de tirer de ce pays, dans le laps de temps le plus court, tout ce qu'il est susceptible de nous donner.

CARVIN

Je crains, monsieur le résident supérieur, si l'on soupçonnait en France vos étranges théories sur le rôle que nous avons à jouer dans nos colonies, que...

LEBRAY

Oh ! monsieur le gouverneur général, permettez-moi de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que la France se fout de ses colonies.

CARVIN

Parce qu'elle ne les connaît pas, parce que les

Français ignorent l'effort formidable et magnifique que depuis quarante ans leurs explorateurs, leurs soldats, leurs ingénieurs, leurs commerçants, leurs colons et certains fonctionnaires ont fait sur tous les points du globe; parce qu'ils ne savent pas que sous le soleil, sous la pluie, dans la brousse et dans les marécages, luttant contre le climat, les fièvres, l'anémie, ils lui ont conquis d'immenses territoires peuplés de quarante millions d'habitants et où se fait déjà un trafic de deux milliards par an, parce qu'ils ne réfléchissent pas que dans l'âpre lutte commerciale engagée entre tous les peuples du monde, nous serions peut-être vaincus si nous n'avions ces contrées nouvelles ouvertes à nos activités; parce qu'ils ne considèrent pas que la gloire militaire nous ayant fui un jour, nous serions restés un peuple diminué, si la République n'avait mis sous le rayonnement français de vastes colonies que nous conserverons et dont nous tirerons des bénéfices d'argent et d'influence sans molester les indigènes associés à nos travaux et à nos gains. (*Lebray sourit.*) Mais je vois, monsieur le résident supérieur, que je ne vous ai pas convaincu.

LEBRAY

Hélas !

CARVIN

Oui, oui. Ce sont les principes mêmes de ma politique que vous désapprouvez. Et vos amis m'ont attaqué auprès du nouveau ministre à propos de cet emprunt, que je ne ferai pas, car je sais trop comment disparaissent les fonds d'un emprunt, sans profit pour les indigènes.

LEBRAY

Peuh!

CARVIN

Enfin, monsieur le résident supérieur, de tout ceci je conclus qu'une collaboration entre nous est impossible.

LEBRAY

Ce qui veut dire?

CARVIN

Voyons, mon cher monsieur Lebray, vous êtes souffrant, votre maladie de foie vous tourmente, ne désireriez-vous pas prendre un congé?

LEBRAY

Ah ! ah ! Vous songez à me débarquer?

CARVIN

Je n'en ai pas le pouvoir, mais je serais tout disposé à vous accorder un congé d'un an, à solde entière.

LEBRAY

Monsieur le gouverneur général, je ne désire pas partir. Je ne partirai pas.

CARVIN

C'est que... si vous ne sollicitez pas un congé, je me verrai contraint de vous le donner... malgré vous.

LEBRAY

Monsieur, vous parliez tantôt de mes amis... Peut-être ne vous rendez-vous pas un compte suffisant de leur influence et de leur volonté de me soutenir ?

CARVIN

Non! Je n'oublie pas que l'honorable M. Dupont-Dutertre est le protecteur de madame Lebray, et cependant je suis déterminé...

UN PLANTON, *entrant.*

Un pli pour monsieur le gouverneur général... (*Il remet une enveloppe cachetée au gouverneur général, puis sort.*)

CARVIN

Monsieur le résident supérieur, j'ai télégraphié, il y a trois jours, au ministre et sollicité de lui une mesure décisive. Au moment où je passais au gouvernement général, sa réponse

venait d'arriver... Elle était au bureau du chiffre... on la traduisait... La voici. Avant que j'ouvre ce pli, voulez-vous me demander un congé?

LEBRAY

Non, non et non! (*Carvin décachète l'enveloppe.*) Et si l'on m'oblige à partir, qu'on prenne garde. Je dénoncerai l'arbitraire de la mesure; j'ameuterai mes amis; j'écrirai le péril que fait courir à la France votre politique d'association, politique absurde qui... (*Mais il s'est arrêté par un geste de Carvin.*)

CARVIN, *très maître de lui.*

Ne vous emportez pas, monsieur le résident supérieur. Vous triomphez. Voici la réponse. On m'envoie comme ambassadeur à Constantinople, et M. Régial est nommé gouverneur de la Nouvelle-France.

LEBRAY

Ah!...

CARVIN

Ce n'est pas tout. En attendant l'arrivée de M. Régial, vous êtes chargé de l'intérim du gouvernement général. (*Un long silence.*)

LEBRAY

Quand me passerez-vous les services?

CARVIN

Oh ! demain matin, et je partirai par le prochain courrier. (*Il remonte pour sortir, puis s'arrête sur le seuil de la porte.*) Au revoir, monsieur le résident supérieur et bonne chance ! (*Il sort. Aussitôt Lebray appelle.*)

LEBRAY

Roseline, Roseline... Tu es encore là ?... (*Puis il va ouvrir la porte de son cabinet.*) Li !... (*Li paraît.*) Li, chère petite chose, Li, je suis nommé gouverneur général, par intérim. (*Li joyeux baise la main de Lebray.*) Va chercher mes secrétaires. (*Li sort.*)

MADAME LEBRAY, *entrant.*

Pourquoi m'appelles-tu ?...

LEBRAY

Il va partir. Il part ! Carvin ! Dégommé ! Par dépêche !... Et je suis chargé de l'intérim du gouvernement...

MADAME LEBRAY

Veine !...

LEBRAY

Dupont-Dutertre a dû intervenir auprès du ministre.

MADAME LEBRAY

Oui, c'est là une nouvelle attention d'Auguste pour nous. Et qui succède à M. Carvin?

LEBRAY

M. Régial.

MADAME LEBRAY

Ah bah!

LEBRAY

Mais il n'arrivera que dans deux ou trois mois. D'ici là, je suis le maître.

MADAME LEBRAY

Bon. Le directeur des travaux publics est malade. Tu devrais faire nommer à sa place M. Marius Tron, qui est sous-directeur. Il est aimable, gai. Et il chante si bien!

LEBRAY

Je le proposerai comme directeur.

MADAME LEBRAY

Et nous avons aussi d'autres amis qu'il faut faire avancer.

LEBRAY

Ils avanceront.

MADAME LEBRAY

Je vais téléphoner à madame Piétrequin et à madame Nam Trieu. (*Frappée par une idée.*) Au

fait, de Dambrun !... Il fut le chef de cabinet de M. Régial... Il restera peut-être ici... Tiens... Ce serait amusant. (*Lambourde et Lefiscal accourent par le fond avec leurs femmes. Puis la scène s'emplit de monde : fonctionnaires, officiers, secrétaires, etc.*)

LAMBOURDE

Monsieur le résident supérieur...

LEFISCAL

Ah ! monsieur le résident supérieur...

LAMBOURDE

Vous savez la nouvelle ?

LEBRAY

Oui, monsieur le directeur des douanes.

LEFISCAL

Elle est exacte ?

LEBRAY

Mais oui, monsieur le directeur du contrôle financier.

LAMBOURDE

On m'a téléphoné du bureau du chiffre et j'ai aussitôt téléphoné à M. Lefiscal.

LEFISCAL

Je ne pouvais en croire mes oreilles.

LEBRAY

Le gouverneur général m'a annoncé lui-même son départ.

LEFISCAL, *dans la joie.*

Il part ! Il part ! (*Les fonctionnaires et les secrétaires entourent Lebray.*)

TOUS

Ah ! monsieur le résident supérieur ! C'est donc vrai ?... M. Carvin s'en va ?... Et vous êtes chargé de l'intérim ?... Nos félicitations !...

LAMBOURDE

C'est bien M. Maxime Régial, l'ancien ministre, qui est nommé gouverneur général ?

LEBRAY

Oui, l'ancien ministre de l'Instruction publique, un homme énergique, messieurs, et qui va de l'avant.

LEFISCAL

Fera-t-il l'emprunt ?

LEBRAY

Je l'espère.

TOUS

L'emprunt !

LAMBOURDE

Depuis qu'on en parlait !

LEFISCAL

Monsieur Lambourde, nous allons donc avoir de l'argent.

LEBRAY

M. Souriciau se charge de nous trouver plus de deux cents millions !

LEFISCAL

Deux cents millions aux mains de l'administration! Que de belles choses s'apprêtent !

LAMBOURDE

J'ai des idées, monsieur Lefiscal... Vous verrez...

LEBRAY

Mais, messieurs, comme M. Souriciau, pour lancer son emprunt, désire que le pays soit tranquille, je vais débarrasser tout de suite la Nouvelle-France de la présence de Muong-Bâ.

LEFISCAL

Ce misérable pirate que M. Carvin avait comblé d'honneurs... pour qu'il nous laissât en repos!

LAMBOURDE

Le fait est que c'était un scandale !...

LEBRAY

Capitaine, c'est vous que je charge du soin de

faire disparaître cet homme... Vous pourriez, par exemple, inviter Muong-Bâ à un déjeuner amical et on glisserait subrepticement une cartouche de dynamite sous sa chaise.

LAMBOURDE

Idée géniale !

LEFISCAL

Plus de M. Carvin !... Plus de Muong-Bâ... et la probabilité d'un emprunt... Ah ! ce jour aura été vraiment heureux pour le protectorat.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Le Cabinet du Gouverneur.

Deux portes à droite et deux à gauche. Au fond, une large baie qui ouvre sur une véranda.

Cette véranda a vue sur un jardin où croissent des aréquiers, des bancouliers, des bambous.

GABRIEL, c'est un métis, est debout devant la porte à gauche.

Sur la véranda, divers personnages, il y a là des officiers en uniforme; THAI VAN N'GUYEN, NAM TRIEU, REGIAL, BÉRIGNY, LAFORÊT, PIÉTREQUIN, DE DAMBRUN, LEBRAY, BLANCHET DE MUSIGNAN (créole), LAMBOURDE, l'enseigne de vaisseau FLORENT. (Ils prennent le café.)

MESDAMES RÉGIAL, LEBRAY sont assises dans des rocking-chair.

MADAME NAM TRIEU est en scène.

De DAMBRUN, qui était sur la véranda, descend avec l'enseigne de vaisseau Florent et le capitaine Tostain ; il les accompagne jusqu'à la porte.

DE DAMBRUN

Au revoir, cher ami. Pas possible d'aller vous rejoindre au cercle. Je suis retenu au Palais. Vous savez qu'il y aura dans un instant une réunion de quelques grands chefs.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Pour l'emprunt?

DE DAMBRUN

C'est la première affaire que le gouverneur général ait tenu à régler.

L'ENSEIGNE FLORENT

Ah! M. Régial ne perd pas de temps depuis son arrivée. (*Comme les officiers sortent, Tron entre avec une grosse serviette sous le bras.*)

TRON

Je ne suis pas en retard?

DE DAMBRUN

Non, non, monsieur le directeur des travaux publics. La séance n'est pas ouverte.

TRON

C'est qu'avec le nouveau gouverneur... (*Apercevant Thaï Van N'Guyen.*) Tiens... j'aperçois Thaï Van N'Guyen... Ah! ah! ma vieille colonne de l'Empire. (*Il remonte vers la véranda.*)

DE DAMBRUN, *à Gabriel.*

Gabriel, fais avancer les voitures. Les invités de M. le gouverneur vont partir.

GABRIEL

Bien, monsieur le chef de cabinet.

DE DAMBRUN, *allant à madame Nam Trieu.*

Eh bien, petite amie, vous ne venez pas prendre une tasse de thé?

MADAME NAM TRIEU

Excusez-moi, mais je suis tout étourdie.

DE DAMBRUN

Pas souffrante?

MADAME NAM TRIEU

Non. La tête un peu lourde seulement. (*Avec un petit rire.*) Et j'ai honte de l'avouer, je crois que ce sont vos vins de France.

DE DAMBRUN

Quoi! Pour une coupe de champagne!

MADAME NAM TRIEU

Plusieurs coupes, plusieurs, sans compter les bourgognes et les bordeaux.

DE DAMBRUN

Le fait est que pour son premier déjeuner officiel, madame Régial a bien fait les choses.

MADAME NAM TRIEU

Oh! c'est une aimable femme, madame Régial, et si simple! Elle m'a fait ses confidences. Elle m'a appris qu'il y a quelques années, avant que M. le gouverneur fût dans la politique, il était professeur.

DE DAMBRUN

A Poitiers.

MADAME NAM TRIEU

Et qu'ils vivaient tous les deux dans un petit logement avec une bonne à tout faire. Puis elle m'a consultée sur la couleur de la livrée à donner ici à ses gens. M. le gouverneur général paraît être aussi un très brave homme.

DE DAMBRUN

Mais un homme énergique.

MADAME NAM TRIEU

Par exemple, je n'ai pas bien compris ce qu'il disait à table à Son Excellence Thaï Van N'Guyen et à mon mari quand il parlait de gouverner avec les grands principes jacobins.

DE DAMBRUN

Les jacobins... Mais ce serait peut-être un peu long à vous expliquer et nous aurions tant de choses et plus intéressantes à dire. (*Il s'approche d'elle.*)

MADAME NAM TRIEU

Non, non. Je ne veux pas vous accaparer, monsieur le chef de cabinet. Allez retrouver ces messieurs.

DE DAMBRUN

D'abord, je vous ai déjà suppliée de ne plus me donner mon titre officiel. Il m'étonne moi-même. Qui m'aurait dit il y a deux mois et demi, à la veille de mon départ pour la France, que j'allais devenir, grâce à mon ancien patron, un des principaux fonctionnaires du protectorat. Je suis encore tout ébaubi de ma métamorphose. Donc, entre nous, plus de chef de cabinet, petite madame... madame... (*S'asseyant.*) Au fait tout à l'heure, pendant le déjeuner, vous aviez promis de me faire connaître votre prénom tmère, ce nom secret par lequel vous appellent vos parents et vos frères.

MADAME NAM TRIEU

Êtes-vous obstiné ! Je vous ai averti qu'il est tout à fait ridicule.

DE DAMBRUN

Dites toujours pour voir.

MADAME NAM TRIEU

Je n'ose pas... Je vous assure... vous allez encore rire de moi.

DE DAMBRUN

Vous ne le croyez pas... Allons... Allons!...

MADAME NAM TRIEU

Hoa-Sen.

DE DAMBRUN

Hoa-Sen! C'est charmant!

MADAME NAM TRIEU

Oui, mais cela signifie « Tige de Nymphéa ».

DE DAMBRUN

Eh bien, aucun autre nom ne convenait davantage à votre svelte personne, légère et flexible, et je suis positivement ravi d'avoir une petite camarade qui se nomme « Tige de Nymphéa ».

MADAME NAM TRIEU

Vous ne vous moquez pas de moi?

DE DAMBRUN

Grand dieu, non!

MADAME NAM TRIEU

C'est que... je vais vous dire, je ne sais jamais si vous parlez sérieusement ou si vous vous moquez.

DE DAMBRUN

Me moquer d'une amie? (*Mouvement de madame Nam-Trieu.*) Si, une amie... Oh! c'est convenu depuis l'autre jour, depuis notre

promenade à l'île des Salanganes. Quelque chose ne vous dit-il pas, d'ailleurs, que nous devions être amis? Pour moi, j'en ai eu le pressentiment dès notre première rencontre chez madame Lebray. Et j'aurais eu une grande peine, vous ayant vue, si jamais je n'avais dû vous revoir.

MADAME NAM TRIEU

Ah! les Européens ne sont guère embarrassés pour trouver des paroles aimables. Si les Tmères ne sont galants avec aucune femme, vous l'êtes avec toutes. Chut! chut! Ne dites plus rien, je finirais par vous croire.

DE DAMBRUN

C'est ce qu'il faut. (*On entend au loin la chanson des Sampaniers.*)

MADAME NAM TRIEU

Non. Ce serait trop imprudent à moi.

DE DAMBRUN

Quelle imprudence, je vous prie?

MADAME NAM TRIEU

Est-ce que je vais me fier à un blanc, à l'un de ceux que nos paysans grossiers appellent des diables d'occident?

DE DAMBRUN

De si bons diables, chère madame Hoa-Sen.

MADAME NAM TRIEU

Oh! le diable ne me ferait pas peur... s'il n'était étranger. Mais voilà le terrible. C'est un démon d'une espèce inconnue. On est sans armes devant lui. Ah! je voudrais tant vous connaître, tant. Je m'y applique. Mais j'ai beau faire, vous m'échappez.

DE DAMBRUN

Je ne suis guère compliqué cependant.

MADAME NAM TRIEU

Oh! si... pour moi, du moins. Vous êtes de la race de nos conquérants, à laquelle je reconnais certaines supériorités et certaines grandeurs. Et je n'ai point de haine, mais plutôt de la sympathie pour vous autres. Cependant, quel qu'en soit mon désir, quels que soient mes efforts, je sens bien que je ne pénétrerai ni la pensée ni le cœur d'un Européen. Nous parlons le même langage, il est vrai, mais les mots que nous prononçons n'ont pas le même sens pour vous et pour moi. Il semble que nous nous entendions clairement, puis, au tournant d'une idée, nous nous trouvons séparés l'un de l'autre. C'est comme si nous étions aux deux bords d'un abîme. Non, nous ne nous comprendrons jamais.

DE DAMBRUN

Eh bien, quand nous devrions rester enigma-

tiques et mystérieux l'un à l'autre, qu'importe? Qui sait si ce mystère même ne prêterait pas à notre amitié un attrait de plus?

MADAME NAM TRIEU, *secouant la tête.*

Attrait bien vite évanoui.

DE DAMBRUN

Non pas pour moi. Croyez-vous qu'on puisse si aisément cesser de subir le charme personnel, singulier, savoureux, que dégage toute votre mignonne personne?

MADAME NAM TRIEU

Français!

DE DAMBRUN

Mais non, mais non, ce n'est pas un compliment banal que je fais, en disant combien j'aime le regard de ces yeux veloutés, et ce teint d'ambre, et ces mains d'ivoire, et vos pieds agiles et menus. Je m'imagine que je suis devant une de vos jolies idoles, délicates et précieuses.

MADAME NAM TRIEU

Je vous en prie, allez rejoindre ces messieurs.

DE DAMBRUN

Une minute encore, petite Hoa-Sen. Cela vous ennuie donc de causer avec moi?

MADAME NAM TRIEU

Je ne dis pas cela.

DE DAMBRUN

Il est si rare que nous puissions nous trouver seuls. Souvent vous êtes retenue au Palais, et le gouverneur m'accable de besogne. (*Mouvement au fond.*) Et, tenez, on vient, nous allons nous séparer. Mais pourquoi ne m'accorderiez-vous pas une grande faveur? Aux portes de la ville, avant d'arriver au village des Chanteuses, j'ai acheté, au bord même de la Rivière-Verte, un ancien pagodon enfermé entre des bancouliers et de hauts flamboyants. J'y vais rêvasser et fumer.

MADAME NAM TRIEU, *avec reproche.*

L'opium?

DE DAMBRUN

Quelques pipes. Lebray m'a donné sa manie. Le soir, au soleil tombé, quand vous sortez pour votre promenade, venez jusqu'à la vieille pagode. Au milieu de bibelots, de livres et d'images d'Europe, vous trouverez un ami qui sera heureux de vous recevoir. Me promettez-vous de venir?

MADAME NAM TRIEU

Ma foi non. Je ne promets pas... je ne pro-

mets rien... Nous verrons... Prenez garde. (*Gabriel s'est approché de Dambrun.*)

GABRIEL

Monsieur le chef de cabinet, il y a là une délégation de notables Tmères. Ils sollicitent la faveur d'être reçus.

DE DAMBRUN

En ce moment? Impossible. M. le gouverneur va travailler avec ses chefs de service.

GABRIEL

Oui, à la répartition des fonds de l'emprunt. C'est précisément à ce sujet que les notables souhaiteraient être entendus. Ils sont inquiets. Et ils vous avertissent que le peuple...

DE DAMBRUN

Oh! pour l'amour de Dieu, pas de plaintes! C'est assez que le pirate Muong-Bà, éventant le piège que lui avait fait tendre M. Lebray, ait pris la fuite. Cette fuite éveille bien des inquiétudes en France, et nous empêche d'y réexpédier une partie de nos troupes. Si l'on savait que des réclamations sont formulées par les indigènes eux-mêmes au sujet de l'emprunt!

GABRIEL

Cependant...

DE DAMBRUN

Rassure les notables. Nous emploierons nos millions au mieux des intérêts généraux.

(Entrent mesdames RÉGIAL, LEBRAY, PIÉTREQUIN. — Viennent ensuite RÉGIAL, THAI VAN N'GUYEN, NAM TRIEU et les fonctionnaires.)

MADAME RÉGIAL, *grosse dame commune.*

Puisque ces messieurs ont à travailler, nous allons leur céder la place.

MADAME LEBRAY

Vous m'avez demandé de vous conduire chez le marchand chinois de la rue des Tisseurs.

MADAME RÉGIAL

Oui, oui. (*Au métis Théodore.*) Ma calèche, ou plutôt non, l'automobile, la grande. (*Théodore s'incline profondément avant de sortir.*) Ah! il n'y a pas à dire, ces sauvages-là sont vraiment polis. D'ailleurs, dans cette courte tournée que mon mari a faite à travers l'Empire,

partout on nous a reçus avec des honneurs royaux.

MADAME LEBRAY

Ils vous sont dus, madame : M. le gouverneur représente ici la République.

MADAME PIÉTREQUIN

Et avec quelle autorité !

MADAME LEBRAY

Quelle largeur de vues !

MADAME PIÉTREQUIN

Mon mari est dans l'admiration devant ses idées, ses plans et les réformes qu'il médite.

MADAME LEBRAY

M. Régial va régénérer l'Empire du Dragon. (*Un grand mouvement au fond, c'est Régial qui entre en scène.*)

RÉGIAL, *cinquante ans environ, grand et fort, portant beau, cheveux et favoris gris. Une belle tête — vide. — A Thaï Van N'Guyen.*

Oui, Excellence, en rentrant au Palais, répétez toutes mes paroles à Sa Majesté. Dites-lui que je me suis fait de ma mission une grande et très haute idée. Je n'entreprendrai pas ici la besogne subalterne d'un administrateur. Ma devise sera : « Gouverner partout, n'administrer

nulle part. » D'ailleurs, chacun de mes actes sera dicté par un amour éclairé de ce bon peuple qui va devenir mon peuple.

THAÏ VAN N'GUYEN

Ce sera une grande joie pour nous, monsieur le gouverneur général, de savoir, quelles que soient les décisions que vous prendrez, que nous n'aurons du moins qu'à nous louer de vos intentions.

RÉGIAL

D'abord, j'ai tenu à vous apporter en don de joyeux avènement un cadeau de deux cent vingt-cinq millions... que l'Empire sera autorisé à emprunter. J'ai quitté la France avec l'assurance que les Chambres ratifieront cet emprunt dont je vais régler les détails dans un instant avec mes chefs de service. Nous n'aurons plus besoin ensuite que de vos signatures. Et soyez sans inquiétude, ces millions seront intégralement dépensés et serviront à répandre sur ce pays tous les bienfaits de la civilisation.

THAÏ VAN N'GUYEN

Nos sujets supporteront alors avec résignation les charges nouvelles qu'on s'apprête sans doute à mettre sur leurs faibles épaules.

RÉGIAL

Mais mon principal souci sera d'avoir une poli-

tique indigène nouvelle, qui ne sera ni la politique de répression de M. du Trayas, ni la politique d'association de M. Carvin, mais une politique d'assimilation. Je veux faire de vous des Français.

THAÏ VAN N'GUYEN, *effrayé.*

Excellence, nous ne réclamons pas un tel honneur. Nous en sommes indignes.

RÉGIAL

La France ne saurait faillir à sa mission qui est d'élever jusqu'à elle les peuples sur lesquels elle étend son protectorat. Déjà, j'ai donné des ordres pour que la Table des Droits de l'Homme et du Citoyen fut traduite en tmère et affichée dans toutes vos écoles et pour que notre belle devise républicaine : « Liberté, Égalité, Fraternité » fût inscrite sur tous vos monuments. Puis je m'appliquerai à modifier la constitution de la famille, à détruire la polygamie, vestige des temps barbares. Enfin, je réformerai votre justice. Les règles en sont absurdes : je ne les comprends pas. Je souhaite que vous jugiez désormais d'après les principes du Code Napoléon qui... (*Désignant Piétrequin*) M. le procureur général vous le dira, est le bon sens écrit. Bref, ma volonté est de changer la face économique de ce pays par l'emprunt... et par notre civilisa-

tion de transformer vos mœurs, vos lois, vos coutumes, de briser les liens et les traditions qui vous rattachent au passé. Vous voyez que j'ai de grandes choses, de très grandes choses à accomplir.

GABRIEL, *à madame Régial.*

La voiture de madame est avancée. (*La sortie générale commence.*)

MADAME RÉGIAL, *à Régial.*

Mon ami, puisque tu as à travailler avec ces messieurs, nous te laissons. Je sors avec ces dames. (*A madame Nam Trieu.*) Nous accompagnez-vous? (*Madame Nam Trieu ne répond pas.*)

NAM TRIEU, *lui touchant légèrement l'épaule.*

Madame Régial vous parle, chère amie.

MADAME LEBRAY

Étiez-vous dans les nuages? ou songiez-vous à votre flirt? Ne rougissez pas, chère amie, M. Nam Trieu ne vous grondera pas. C'est un civilisé. Venez chez Laï-Tso.

GABRIEL, *à qui un boy a parlé bas.*

La voiture de Son Excellence Thaï Van N'Guyen.

TRON, *à Thaï Van N'Guyen, en lui frappant sur le ventre.*

Au revoir, ma vieille colonne de l'Empire, allez retrouver vos petites femmes, vieux polisson. (*Thaï Van N'Guyen rit d'un petit rire contraint. Profitant des allées et venues qu'occasionne la sortie générale, Nam Trieu prend à part Bérigny.*)

NAM TRIEU

Monsieur le Résident supérieur...

BÉRIGNY

Excellence?

NAM TRIEU

Mon cher monsieur Bérigny, je sais quel intérêt vous portez à ce pays et vous savez que j'ai toujours été un ami sincère des Français. Je tiens à vous aviser qu'à l'annonce des nouvelles taxes qu'impose votre emprunt, l'Empereur s'est montré mécontent et qu'il y a eu comme un sursaut de colère chez nos indigènes.

BÉRIGNY

Ah!

NAM TRIEU

J'en suis informé par des rapports secrets. Mais enfin, puisque M. Régial a décidé de faire cet emprunt, il faut nous incliner; tâchez du

moins que les Tmères en bénéficient dans la mesure la plus large. Croyez-moi, c'est la seule manière de prévenir sans doute des événements... fâcheux. Vous allez peut-être, dans un instant, décider du sort de l'Empire et de votre domination.

GABRIEL

La voiture de Son Excellence Nam Trieu.

BÉRIGNY, *serrant la main de Nam Trieu.*

Je vous remercie, Excellence, de votre avertissement. Croyez que je ferai mon possible pour que les intérêts de nos protégés ne soient pas une fois de plus sacrifiés. (*Nam Trieu salue le gouverneur général puis sort. Tout le monde est sorti, il ne reste plus en scène que les fonctionnaires.*)

RÉGIAL

Enfin!... Nous sommes seuls!... Alors, messieurs, au travail. (*On s'assied.*)

RÉGIAL, BÉRIGNY, LEBRAY, LAFORÊT, PIÉTREQUIN, MARIUS TRON, LAMBOURDE, LEFISCAL, BLANCHET DE MUSIGNAN. Pendant tout le cours de la scène, les boys vont et viennent, apportent des boissons glacées, distribuent des cigares, etc.

RÉGIAL

Messieurs, dès ma nomination comme gouverneur général, j'ai étudié attentivement la situation de la « *Nouvelle France* » et j'ai aisément discerné les maux dont elle souffre avec son agriculture négligée, son commerce médiocre, son industrie nulle. A cette situation peu florissante, il n'y avait d'ailleurs que deux remèdes : faire des économies ou faire un emprunt, diminuer les charges du protectorat, ou au contraire lui en imposer de nouvelles, mais en lui donnant en échange une première mise de fonds qui lui permettrait de développer son outillage économique et industriel. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le parti que j'ai pris. Nous allons aujourd'hui, en petit comité,

établir un état préparatoire des dépenses, que nous arrêterons dans notre première séance du Conseil supérieur. Puis, nous n'aurons qu'à attendre que la Banque des Colonies émette notre emprunt, ce qu'elle fera aussitôt que j'aurai pu câbler que le pirate Muong-Bâ s'est enfui en Chine, comme on l'affirme, et qu'en conséquence, j'aurai pu renvoyer en France une partie du corps d'occupation. Donc, messieurs, que chacun d'entre vous m'indique d'abord d'un mot le montant des dépenses prévues pour son service. (*Tous ouvrent leurs serviettes, en tirent des papiers. Ils parlent en même temps.*)

Ensemble.

LEBRAY

M. Souriciau m'a remis le devis de diverses dépenses à engager.

TRON

C'est évidemment sur les travaux publics que notre plus gros effet doit porter.

PIÉTREQUIN

Je demanderai qu'on nous bâtisse enfin un tribunal.

LAMBOURDE

Il faut armer et équiper tout un corps de douaniers.

Ensemble.

LEFISCAL

Mais laissez-moi vous dire d'abord, monsieur le gouverneur général... Monsieur le gouverneur général...

BLANCHET

Comme di'ecteu' des sé'vices civils il me semble que je dois avoi' le p'emier la pa'ole.

RÉGIAL

Messieurs, messieurs, messieurs... Je vous en prie... (*Le calme se rétablit.*) Que vouliez-vous dire, monsieur le directeur du Contrôle financier ?

LEFISCAL

Mais tout d'abord que nous n'avons pas deux cent vingt-cinq millions à dépenser. Il y a des frais d'émission, de courtage et de publicité, quarante millions pour liquider nos dettes et cent millions que la Banque des Colonies remet à la Société de Puteaux pour la construction de notre ligne de chemin de fer. Bref, sur nos deux cent vingt-cinq millions, M. Souriciau nous en remet tout juste soixante-cinq.

RÉGIAL

Avec une somme si minime, il est clair qu'on ne saurait entreprendre tous les travaux proje-

tés. Allons aux plus urgents, aux plus utiles. (*Tout le monde se rassied.*) Voyons, que faut-il faire tout d'abord ?

BLANCHET

Un théat'e...

TRON

Il y a longtemps que la population européenne le réclame.

BLANCHET

Et un théat'e nous pe'mett'a de fai'e connaît'e aux indigènes les chefs-d'œuv'e de l'esp'it f'ançais.

RÉGIAL

Cela rentre assez dans notre rôle d'éducateurs et de civilisateurs.

BLANCHET

Puis, monsieur le gouve'neu' géné'al, il est indispensable de vous élever un palais digne de vous.

LAMBOURDE

Celui-ci a été construit en hâte, au moment de la conquête, et fait piètre figure à côté du Palais impérial...

RÉGIAL

En effet, pour frapper l'esprit des indigènes,

il importe que le représentant de la France soit plus magnifiquement logé que l'empereur.

LEFISCAL[1]

Il y a des hôtels à bâtir pour tous les grands services du protectorat logés dans des locaux insalubres : dix millions.

TRON

Douze millions aux Travaux publics pour construire des routes... de seize mètres de large.

LEBRAY

Et onze millions, quote-part du protectorat, pour l'installation du câble qui reliera Shong-Haï à Marseille. L'installation de ce câble a été décidée, vous le savez, à la suite de l'interpellation de l'honorable M. Dupont-Dutertre sur la sécurité des colonies.

BÉRIGNY, *à mi-voix.*

Oui. Et c'est la société de Puteaux qui le construira.

LAMBOURDE, *compulsant ses notes.*

Voici enfin, messieurs, voici les dépenses les plus importantes que nous ayons à engager. La compagnie fermière de nos monopoles s'oblige à nous verser annuellement dix millions, mais nous nous obligeons, de notre côté, à empêcher

sur terre et sur mer la contrebande de l'opium et de l'alcool. Nous avons besoin de huit chaloupes à vapeur, pour lesquelles il faut construire : 1° des quais, 2° des canaux aux points où le fleuve n'est pas navigable, 3°...

BÉRIGNY

Au total?

LAMBOURDE

Quinze millions cent seize mille francs.

BÉRIGNY

Les dix millions de la compagnie coûtent cher.

LEFISCAL

Mais nous n'avons dans notre division navale que de vieux sabots et quelques torpilleurs ; nos chaloupes serviront au besoin de bateaux de guerre.

LAMBOURDE

Une canonnière hollandaise s'est perdue à l'embouchure de la Rivière Verte. Nous achèterons à vil prix ses canons dont nous armerons nos bateaux. Le cas échéant, ils défendraient l'entrée du fleuve.

RÉGIAL

L'idée serait excellente, si cette entrée n'était déjà défendue par un poste de torpilleurs.

TRON

Ah! non, monsieur le gouverneur général. Ces messieurs de la Marine avaient bien entrepris de grands travaux au cap des Palétuviers. Mais les travaux terminés, port et cale, un beau jour, tout a disparu.

RÉGIAL

Disparu?

TRON

Eh! oui, disparu, — englouti dans la vase, avalé : on avait négligé de faire des sondages.

RÉGIAL

Je prierai alors M. le général de Tourmalin de mettre là une batterie.

TRON

Eh! la batterie a existé, elle aussi. On a travaillé pendant un an pour placer quatre énormes pièces portant à 18 kilomètres. Un matin, le général vient en tournée d'inspection. Plus de batterie. Il écarquille les yeux, ouvre sa carte, fait des recherches. Mais, rien, plus un canon. Les ingénieurs avaient construit leur batterie à la place même où la Marine avait fait son port et les canons du général de Tourmalin étaient allés rejoindre au fond de la mer les pierres du contre-amiral Miron.

RÉGIAL

Mais pourquoi l'amiral n'avait-il pas prévenu M. de Tourmalin?

TRON

Il a dit que la Marine n'était pas sous les ordres de la Guerre et qu'elle n'avait pas de communications à lui faire. (*Tous les fonctionnaires poussent des cris d'indignation.*)

LEBRAY

Voilà qui est trop fort!

LABOURDE

Dilapider ainsi notre argent!

PIÉTREQUIN

Ah! les militaires!

LEFISCAL

Ah! les marins!

BÉRIGNY

Monsieur le gouverneur général, revenons à notre emprunt. De la bonne ou de la mauvaise répartition de nos fonds dépend peut-être l'avenir de ce pays. Or, parmi les dépenses projetées, aucune, jusqu'à présent, n'a été faite en faveur des Tmères et...

LEBRAY

Comment? mais dépenser pour nous, c'est

dépenser pour eux, puisque nous sommes leurs protecteurs.

BÉRIGNY

Ils ne l'entendront pas de cette oreille...

BLANCHET

Les indigènes ne sont qu'une 'ace infé'ieu'e. Allons-nous sac'ifier nos inté'êts aux leu's, nous qui 'ep'ésentons ici la 'ace supé'ieu'e ?

BÉRIGNY

Mais au-dessus du peuple, il y a l'empereur qui restera hostile à nos projets.

TOUS

Ah ! l'empereur !

RÉGIAL

Quand je prends des mesures d'intérêt général, verrai-je l'empereur se dresser devant moi ?

LEBRAY

Depuis longtemps je prédis que nous serons amenés à le déposer quelque jour et à le remplacer par une créature de nos mains, le petit prince Li-Tha, par exemple.

TROU

En attendant de renverser le trône et d'annexer le pays. Alors plus de comptes à rendre.

RÉGIAL

La mesure serait heureuse en effet, mais elle a peu de partisans à Paris.

BÉRIGNY

Pour l'instant, monsieur le gouverneur général, si vous ne donnez rien aux Tmères en échange des nouveaux impôts, je vous affirme que vous provoquerez un mouvement populaire.

LAMBOURDE

Allons donc !

BÉRIGNY

Son Excellence NamTrieu, un véritable ami pour nous, celui-là, NamTrieu m'a averti que ses rapports secrets signalaient une agitation insolite dans le peuple.

LEBRAY

Ah ! qu'ils ne s'avisent pas de bouger.

BÉRIGNY

Mais enfin, monsieur le gouverneur général, ne sentez-vous pas qu'il serait scandaleux de ne pas attribuer aux indigènes une part sur les fonds d'un emprunt dont seuls ils supportent les charges ?

PIÉTREQUIN

Permettez, monsieur le résident supérieur,

quand vous nous avez interrompus, j'allais précisément parler pour les indigènes. Et les crédits que je demande seront exclusivement employés à leur profit.

BÉRIGNY

Ah!

RÉGIAL

Voyons donc, monsieur le procureur général, ce que vous proposez pour eux.

PIÉTREQUIN

D'abord, il faut leur bâtir des prisons. Celles où nous enfermons ces malheureux sont sales et obscures. Je réclame aussi la construction de maisons de détention pour les femmes indigènes et de maisons de correction pour les jeunes détenus, car souvent je suis contraint de faire remettre en liberté, faute de places, les plus jeunes délinquants. Enfin, j'insiste pour qu'on nous construise un tribunal digne du grand nom de la France et de la majesté de la Justice. Le total de ces diverses constructions, y compris des commissariats de police, un bagne, deux pénitenciers et huit gendarmeries, s'élèvera environ à douze millions huit cent soixante quinze mille francs.

BÉRIGNY

Et il ne resterait plus rien de l'emprunt! Mais

les travaux d'irrigation que nous avions promis aux indigènes pour fertiliser les rizières? L'hôpital à bâtir pour leurs malades? Les écoles pour leurs enfants? Et l'eau potable à amener à Shong-Hoï où nous n'avons que des eaux malsaines?

LEBRAY

Ce serait trop entreprendre à la fois.

LEFISCAL

Ces travaux sont réservés pour un futur emprunt.

TRON

Nous aurions tant à faire encore comme travaux publics; tenez, dans les Hautes-Provinces, par exemple.

RÉGIAL, *à Laforêt qui, assis, immobile, n'a pas dit un mot depuis le commencement de la scène.*

Au fait, monsieur le résident supérieur des Hautes-Provinces, vous n'avez rien demandé.

LEBRAY

C'est vrai, Laforêt, vous n'avez pas desserré les dents.

LAFORÊT. *C'est un bomme fatigué, vieilli avant l'âge. Il parle d'un ton las.*

Monsieur le gouverneur général, je ne de-

mande rien pour ma province, je ne veux rien, je vous supplie de ne me rien donner. Quand j'étais lieutenant-gouverneur en Afrique, j'ai fait pour mon malheur un emprunt. J'ose dire que j'avais calculé mes dépenses avec économie. Pour le matériel des chemins de fer, je m'étais adressé à de petits constructeurs qui se contentaient d'un bénéfice modeste ; mais les grands établissements métallurgiques soutenus par... certains parlementaires entreprirent une campagne contre moi. Puis, comme je subventionnai les industries indigènes, tous les colons crièrent que je les sacrifiais aux noirs ; alors, je favorisai les industries de tissage fondées par les colons, mais ce furent les chambres de commerce de Lyon et de Lille qui déclarèrent que la France ne s'était pas donné des colonies pour qu'elles fissent concurrence aux industries de la métropole ; pour des raffineries que je créai ce furent les raffineurs marseillais qui prétendirent que je les ruinais, et pour des champs de café que j'avais fait planter, ce furent nos vieilles colonies qui, par leurs députés, m'attaquèrent auprès du ministre. Je succombai sous tant d'attaques. On m'a envoyé en exil dans les Hautes-Provinces. Là, grâce à Dieu il y a peu d'indigènes, pas de colons, nul commerce, aucune industrie. Je désire ne rien changer à cet état de choses.

Vous me permettrez donc de ne pas réclamer un centime sur un emprunt qui, je vous en avertis, monsieur le gouverneur général, vous réserve bien des surprises, bien des ennuis.

RÉGIAL

Monsieur le résident supérieur, ce que je crois être mon devoir, je l'accomplis sans hésitation, sans faiblesse jusqu'au bout, quoi qu'il doive arriver. Mais, messieurs, reprenons en détail...

(A ce moment on entend des grands éclats de voix en coulisse. Les boys se précipitent vers la porte qui s'ouvre violemment.)

Le GÉNÉRAL de TOURMALIN se précipite en scène, suivi par un OFFICIER d'ORDONNANCE. Il bouscule les boys qu'il trouve devant lui.

LE GÉNÉRAL

Monsieur le gouverneur général... Monsieur le gouverneur général... Ah! monsieur le gouverneur...

RÉGIAL

Qu'y a-t-il donc, général?

LE GÉNÉRAL

Ce qu'il y a? Ah! les chameaux!

RÉGIAL

Qui?

LE GÉNÉRAL

Eh! ce sacré pirate!

RÉGIAL

Quel pirate?

LE GÉNÉRAL

Ah! les empoigner et les fusiller tous!

RÉGIAL

Mais, expliquez-vous, général, que se passe-t-il?

LE GÉNÉRAL

Ce qui se passe? On a empoisonné mes hommes.

TOUS

Empoisonné! Tonnerre!

LE GÉNÉRAL

Oui... à la caserne Courbet... Les fournisseurs indigènes ont foutu du datura dans la viande... pas en assez grande quantité heureusement... Mais toute une escouade a une de ces coliques... nom d'un chien!

LEBRAY

Les brigands!

BÉRIGNY

Qu'est-ce que je vous disais?

RÉGIAL

Général, vous nous apprenez là des choses... Reprenez haleine et contez-les posément.

LE GÉNÉRAL

A boire, je crève de soif et de rage. (*Pendant que des boys s'empressent pour aller chercher un verre, une carafe, le général s'assied. Tous les fonctionnaires s'agitent.*)

TRON

Couquin de Diou! Nous sommes dans de beaux draps!

PIÉTREQUIN

Une pareille aventure en ce moment!

LEFISCAL

A la veille de l'emprunt.

LEBRAY

Quand M. Souriciau ne cesse de nous répéter : pas d'histoire! Et quand nous envoyons chaque semaine à Paris des dépêches pour annoncer que jamais le pays n'a été plus calme!

PIÉTREQUIN

Et les Tmères plus heureux!

LAMBOURDE, *désolé.*

Pourquoi ce complot, pourquoi?

RÉGIAL, *après que le général a bu.*

Eh bien?

LE GÉNÉRAL

Après la soupe, des hommes se sont trouvés indisposés. Le major, mandé en hâte, a diagnostiqué un empoisonnement. Aussitôt on m'a averti. Je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la caserne où j'ai ouvert une enquête. Parbleu, le pot aux roses a été vite découvert. Tous les bouchers indigènes nos fournisseurs avaient fichu le camp! Heureusement, on en a pincé un...

RÉGIAL

Il a parlé?

LE GÉNÉRAL

Muet d'abord. Je l'ai menacé du peloton d'exécution. Mais ces gens-là, vous les connaissez. Des brutes !... Ils n'ont pas peur de la mort. Alors, j'ai planté une baïonnette en terre, la pointe en l'air, et je l'ai averti qu'on allait l'asseoir dessus s'il ne parlait pas.

RÉGIAL

Hein!

LE GÉNÉRAL

Ça lui a délié la langue... Ses amis et lui avaient fait serment, a-t-il dit, de détruire aujourd'hui même les sauterelles qui dévorent l'Empire.

LAMBOURDE

Quelles sauterelles?

LE GÉNÉRAL

Vous, parbleu! Les fonctionnaires, les hommes d'affaires, les banquiers...

LEFISCAL, *à mi-voix.*

Les militaires aussi alors.

LE GÉNÉRAL

Et savez-vous qui était l'instigateur du complot?... Muong-Bâ.

TOUS

Muong-Bâ!...

LE GÉNÉRAL

Les régiments empoisonnés, profitant de la confusion générale, Muong-Bâ et ses partisans se seraient faufilés ce soir dans la ville et ils nous massacraient.

RÉGIAL

Ah! ce Muong-Bâ!

PIÉTREQUIN

Misérable pirate !

TROU

C'est un taon attaché à nos flancs depuis des années.

BÉRIGNY

Il vivait paisiblement dans la concession que lui avait donnée M. Carvin, il fallait l'y laisser en repos.

LEBRAY

Je voulais purger le pays de sa présence. Mais il a eu vent de mon projet et il a pris le large.

LAMBOURDE, *qui a près de lui deux boys qui l'éventent.*

Comment sait-on dans le pays tout ce que nous disons entre nous ?

RÉGIAL

Messieurs, trêve de plaintes inutiles... Qu'allons-nous faire ?

LE GÉNÉRAL

Ce que nous allons faire ? Des recherches jusqu'à ce que nous ayons saisi les coupables, tous les coupables, auteurs principaux et complices.

BLANCHET

Oui, vengeons nos t'oupiers.

TRON

Finissons-en avec les fauteurs de désordre.

LEBRAY

Oh ! doucement s'il vous plaît, doucement...

LEFISCAL

Non, pas de délai.

PIÉTREQUIN

Répondons à ce forfait audacieux par des arrestations en masse et des exécutions immédiates.

LEBRAY

Mais non, messieurs, fichtre donc, pas de bêtises !

TOUS

Comment ?

LEBRAY

Et notre emprunt ? Oubliez-vous qu'aujourd'hui, actes et projets, tout doit être subordonné à cet emprunt et à sa réussite ?

RÉGIAL

Je ne vois pas quel rapport ?...

LEBRAY

Mais procéder à des arrestations, instruire un procès retentissant, parler d'empoisonnement,

de complot, de pirates, c'est faire échouer notre emprunt. (*Pause.*)

RÉGIAL

Ah! diable!

TRON

Outre, oui!

LAMBOURDE

Pourquoi?

LEBRAY

Croyez-vous que l'on prêtera deux cent vingt-cinq millions à un pays menacé de soulèvement?

PIÉTREQUIN

On s'en gardera bien.

LEBRAY

Il n'y a pas un rentier qui m'estimât qu'un placement dans la Nouvelle-France est trop périlleux pour ses économies. On ne nous confiera pas un million.

TRON

Pas un sou.

BLANCHET

Mais c'est v'ai... Je ne pensais pas à cela.

RÉGIAL

Et alors?... car enfin il faut prendre un parti.

PIÉTREQUIN

Tout de suite.

LEBRAY, *à Régial.*

Alors?

RÉGIAL

Oui.

LEBRAY

Vous voulez mon avis franc et net? Le voici. Ne vous récriez pas. Croyez qu'il est dicté par un juste sentiment des nécessités présentes. Il faut étouffer l'affaire, n'en soufflons jamais mot, ignorons-la.

LE GÉNÉRAL

Hein?... Mais je m'en fiche de votre emprunt!

RÉGIAL

Non pas nous!

LE GÉNÉRAL

Comment! des misérables auront empoisonné mes soldats...

TRON

D'abord est-elle prouvée cette tentative d'empoisonnement? Il y avait peut-être du vert-de-gris au fond des gamelles.

LE GÉNÉRAL

Du vert-de-gris! Nom d'un tonnerre!... Et les aveux du boucher?

[(1) LEFISCAL

Aveux suspects.

LEBRAY

Obtenus par la terreur...

BLANCHET

Asseoi les gens sur une baïonnette !

PIÉTREQUIN

Voilà bien des procédés de militaire !

LE GÉNÉRAL

Ah ! monsieur le procureur général, je ne permettrai pas...

LEBRAY

Monsieur le gouverneur, même si vous croyez à la réalité du crime, n'oubliez pas que vous avez ici d'autres devoirs que ceux de justicier. Votre mission est plus haute : assurer la prospérité de l'Empire. C'est à vous que sont confiés les intérêts supérieurs de la Nouvelle-France ; et à l'heure actuelle, son intérêt est qu'on ignore tout de sa situation.

PIÉTREQUIN

Surtout si situation est mauvaise.]

(1) Les phrases entre crochets [ ] sont supprimées à la représentation.

BÉRIGNY

Monsieur le gouverneur général, pour ma part, je ne suis pas d'avis qu'on étouffe l'affaire. J'estime qu'en aucun cas des fonctionnaires n'ont le droit de maquiller la vérité.

TRON

Ben! s'il fallait toujours dire la vérité sur ce qui se passe aux colonies!

LEBRAY

Qu'arriverait-il? Mais il y a tels événements ou tels actes qu'un devoir patriotique nous oblige à tenir soigneusement cachés.

BÉRIGNY

Non, non et non. Rien ne doit être secret. C'est un jeu trop dangereux de faire la part entre ce qu'il faut taire et ce qu'il convient de révéler. Et c'est grâce à des silences coupables, à des complicités muettes, que les fautes se perpétuent, que les injustices s'entassent, et que les catastrophes se préparent...

BLANCHET

Pa'ler, en ce moment, se'ait l'œuv'e d'un mauvais F'ançais.

LEFISCAL, *à Bérigny qui va répliquer.*

Ah! n'effrayez pas les capitaux!

BÉRIGNY

Mais fermer les yeux sur des périls évidents, c'est une politique d'autruche. Enfin, messieurs, songez à notre responsabilité si quelque jour une rébellion...

RÉGIAL

Rien à craindre de tel. Je suis là!

LE GÉNÉRAL

Nom d'une pipe! tout ça c'est des fichaises!... J'ai des hommes malades! Ces empoisonnements, demain, ce sera le secret de Polichinelle.

BÉRIGNY

Vos précautions mêmes se retourneront contre vous. Moins vous en aurez dit, plus on imaginera...

LEBRAY

En effet. Aussi, pour rassurer le public et nos futurs prêteurs, convient-ils de leur donner une preuve manifeste de la tranquillité du pays.

BLANCHET

Sans doute.

LEFISCAL

C'est là ce qu'il faudrait.

RÉGIAL

Mais quelle preuve?

LEBRAY

Une seule est capable de frapper leur imagination, une seule ruinera dans leur esprit l'hypothèse d'un attentat et les fera délier les cordons de leur bourse : le retour en France d'une partie du corps d'occupation.

LE GÉNÉRAL, *avec un sursaut.*

Quoi?

TRON

Ah! la preuve serait péremptoire!

LEBRAY

Vous savez d'ailleurs que le départ des troupes a toujours été désiré par M. Souriciau, la mesure devant assurer le succès de l'emprunt.

BÉRIGNY

Mais vous n'y pensez pas! C'est un raisonnement paradoxal que de tirer d'un complot des motifs de renvoyer des soldats.

LEFISCAL

C'est un raisonnement administratif.

LE GÉNÉRAL

Me séparer d'une partie de mes troupes quand Muong-Bâ tient la campagne? Jamais! Jamais!

RÉGIAL

Oh! pour Muong-Bâ, c'est une autre affaire

et vous avez raison. Il faut en finir avec lui, promptement. Général, vous avez deux mois pour me débarrasser de lui. Prenez les troupes nécessaires, dirigez les opérations à votre guise. Mais capturez Muong Bà. Lui disparu, vous ne verrez aucun inconvénient, je pense, au rapatriement d'une partie de vos troupes. Ce sera le signe évident que sous votre commandement elles ont été victorieuses et qu'elles n'ont plus rien à faire à Shong-Hoï.

BLANCHET

T'ès bien !

LEFISCAL, *à Bérigny.*

Ce raisonnement-là me paraît sans réplique.

LEBRAY

D'ailleurs, avec Muong-Bà mourra toute idée de révolte et de personne nous n'aurons rien à redouter.

BÉRIGNY

Je vous en supplie, monsieur le gouverneur, pour assurer le succès d'un emprunt, ne renvoyez pas en France des soldats qui... un jour... peut-être...

TOUS LES FONCTIONNAIRES, *couvrant la voix de Bérigny.*

Non... non .. assez !... La discussion est close.

BLANCHET

Monsieur le gouv'neu' a pa'lé.

LEBRAY

Et puis, quoi? Il restera à toute éventualité la milice indigène.

TRON

Parbleu !

LE GÉNÉRAL, *à Régial.*

Eh bien, j'ai réfléchi... comme ça... oui... peut-être... vous avez raison... Allons-y!... Muong-Bâ a trois cents hommes à lui, j'en prendrai trois mille avec moi. Je le harcèlerai. Je le traquerai dans ses repaires. Je lui ferai la guerre même qu'il nous fait : à pirate, pirate et demi. J'empoisonnerai l'eau des puits. Je détruirai les récoltes et les bestiaux. Je brûlerai les villages qui donneraient asile à Muong-Bâ. Et quand je reviendrai, je vous apporterai sa tête, et, parole d'honneur, la province où j'aurai passé sera pacifiée.

TRON

Bougre, oui.

PIÉTREQUIN

Vos soldats rentreront en France sous des lauriers.

LEFISCAL

Alors, l'emprunt sera couvert.

LAMBOURDE

Dix fois pour une.

TRON

Avec enthousiasme.

LEBRAY, *serrant la main au général.*

Ah! mon cher général!

LE GÉNÉRAL

Je cours donner des ordres pour entrer en campagne dans huit jours.

RÉGIAL

Oui, oui, allez! général, allez! (*Le général sort.*) Ouf!... L'alerte a été chaude. Mais nous pouvons nous féliciter : je crois que nous n'aurons pas perdu notre journée!... (*Se rasseyant.*) Et maintenant, messieurs, que nous sommes assurés du succès de l'emprunt, reprenons notre chapitre des dépenses. (*Tous se mettent à parler à la fois.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor.

Sur la véranda, des sentinelles indigènes en armes.

Et, le métis GABRIEL.

En scène, DES BOYS, un secrétaire (français) et THEODORE (autre métis), debout, devant la porte à droite.

Au lever du rideau, au dehors, on entend une grande clameur. — C'est une immense lamentation qui, tantôt croît, et tantôt s'apaise.

UN EMPLOYÉ, *entrant ; il a des dépêches à la main.*

C'est du bureau du chiffre... Nous venons de traduire ces dépêches.

LE SECRÉTAIRE

Eh bien ?

L'EMPLOYÉ

Partout, comme ici, des manifestations qui inquiètent fort les résidents... Celles qui accompagnèrent l'émission de l'emprunt n'avaient pas cette gravité.

LE SECRÉTAIRE

Ah ! tout ceci finira mal !

L'EMPLOYÉ, *lui remettant les dépêches.*

Il y en a d'autres à la traduction et que j'apporterai dans un instant. (*Un coup de téléphone. Le secrétaire va à l'appareil pendant que l'employé sort.*)

LE SECRÉTAIRE

Allo !... Allo !... Oui... Ne quittez pas l'appareil... (*A Théodore.*) Le chef de cabinet !...

THÉODORE, *ouvrant la porte de droite.*

Monsieur le chef de cabinet... Monsieur le chef de cabinet !... Le téléphone...

De DAMBRUN entre en scène

LE SECRÉTAIRE

C'est le commandant de gendarmerie qui téléphone. Et voici des dépêches arrivées à l'instant...

DE DAMBRUN, *lui remettant un pli.*

Tenez, portez ceci vous-même au commandant du torpilleur 212... il est dans le port... ordre du gouverneur général... Et vite... car il y aura bientôt un grand personnage à embarquer sur ce bateau... (*Le secrétaire prend le pli et sort. — de Dambrun va à l'appareil.*) Allo... Oui... Le chef de cabinet... Où êtes-vous?... Au poste de la rue des Potiers ?... Il en vient d'autres ?... Eh bien, laissez-les passer... Ah ! maintenez vos hommes... Pas un coup de fusil surtout !... (*Il raccroche l'appareil.*) Ni M. Tron ni M. Lefiscal ne sont arrivés ?

THÉODORE

Non, monsieur le chef de cabinet.

DE DAMBRUN

Théodore, si les vice-rois des provinces et leurs excellences Thaï Van N'Guyen et Nam Trieu se présentaient, dis qu'on les fasse attendre dans le grand salon... Monsieur le gouverneur est en conférence avec monsieur le procureur général et les résidents supérieurs. (*Il sort par la droite avec les dépêches. Théodore colle l'oreille à la porte pour entendre ce qui se dit chez le gouverneur.*)

GABRIEL, *qui était sur la véranda, descend en scène.*

Ils sont bien deux ou trois mille...

THÉODORE

Ils feront quelque sottise qui leur coûtera cher.

GABRIEL

Eux ? C'est un peuple de lâches, qui ne sait que gémir et se plaindre.

THÉODORE

Peut-être...

GABRIEL

N'ont-ils pas eu d'autres occasions pour agir ? A l'époque où l'emprunt fut décidé, par exemple !

THÉODORE

Ils n'en voyaient pas alors toutes les conséquences pour eux. Et ils croyaient que ces impôts étaient les derniers dont on les frapperait. Mais aujourd'hui !... songe à la situation, Gabriel !... Tous les crédits de l'emprunt engagés et les grands travaux en suspens. Obligation pour les Français de trouver de nouvelles ressources par de nouvelles taxes, que la Cour, hier, a refusé de sanctionner. Le gouverneur général vient de mander les vice-rois et les membres du grand Conseil. Il pense les contraindre à viser les arrêtés établissant ces taxes. Mais, si les mandarins et l'empereur s'obstinent à refuser leurs signatures ?... Et si le gouverneur ose ce coup de force dont il parlait, là... (*Il désigne la porte de droite*) tantôt ?... Qu'arrivera-t-il ?...

GABRIEL

Eh ! qu'ils se déchirent entre eux !... Nos maîtres, je les hais.

THÉODORE

Des Français furent nos pères, Gabriel.

GABRIEL

Ils nous ont abandonnés. Le mien était ser-

gent. Il partit, en laissant trois pièces d'or à ma mère.

THÉODORE

Le mien était un résident. Quand il sut que ma mère était grosse, il la chassa. Il était marié en Europe. Et tous les habitants du village chassèrent ma mère parce qu'elle s'était donnée à un Français.

GABRIEL

Va ! Va ! Les Français et les Tmères nous sont également ennemis. Servons ceux qui nous payent le mieux et profitons des circonstances. (*Plus bas.*) Écoute, si tu consens à m'obéir aveuglément, à servir l'un des grands mandarins, Kaï Kinh, que l'on attend ici...

THÉODORE

Chut !...

Entrent LEFISCAL et TRON, leurs serviettes sous le bras.

LEFISCAL, *à Théodore.*

Préviens M. le gouverneur général que nous apportons les projets d'arrêtés qu'il nous a demandés. (*De Dambrun entre précipitamment.*)

TRON

Bonjour, monsieur le chef de cabinet. (*Théodore sort.*)

DE DAMBRUN *va à l'appareil.*

Bonjour, monsieur Lefiscal... Bonjour, Tron... Allo !... Allo... Donnez-moi l'hôtel du général. (*A Tron.*) Vous êtes arrivés sans encombre ?

TRON

Nos pousse-pousse avançaient difficilement à travers cette foule. Et ils sentent mauvais, ces cochons ! Heureusement que j'ai mangé de l'ail ce matin.

DE DAMBRUN, *à l'appareil.*

Allo !... De la part du gouverneur... M. de

Tourmalin est-il là ?... On l'attend... Ah ! il est en route... Bien... Merci...

TRON, *qui était remonté à la véranda. A Gabriel*

Quel est cet écriteau qu'ils promènent ?

GABRIEL

Une requête à monsieur le gouverneur général contre les nouveaux impôts.

TRON

Ben ! avec quoi achèverions-nous nos travaux, dont tous les crédits ont été dépassés... Je ne sais fichtre pas comment d'ailleurs...

LEFISCAL

Il n'y a pas d'exemple en administration coloniale qu'un crédit ne soit pas dépassé.

La porte s'ouvre et MADAME RÉGIAL se précipite en scène, suivie par MADAME BÉRIGNY

MADAME RÉGIAL, *décoiffée, émotionnée, se laissant tomber dans un fauteuil.*

Sauvée !... Enfin !... Qu'on ferme toutes les

portes, qu'on double les postes, qu'on fasse appeler la cavalerie, la gendarmerie...

MADAME BÉRIGNY

Madame, je vous assure, vous ne risquez rien!

DE DAMBRUN

Qu'y a-t-il?

MADAME BÉRIGNY

Nous passions dans la rue des Potiers, quand un groupe de paysans a reconnu madame Régial. Aussitôt, ils ont entouré la voiture.

LEFISCAL

Ah! mon Dieu! Qu'ont-ils fait?

MADAME BÉRIGNY

Ils se sont jetés à genoux, en suppliant madame Régial d'intervenir pour eux auprès de M. le gouverneur général.

MADAME RÉGIAL

Ce sont des brigands, des pirates, les soldats de Muong-Bâ.

MADAME BÉRIGNY

Mais non, madame.

DE DAMBRUN

Muong Bâ a été pris et décapité l'an dernier, ses troupes dispersées ; vous n'avez vu que de pauvres diables inoffensifs... qui...

MADAME RÉGIAL, *furieuse.*

Oh! vous, je sais bien. Vous avez des raisons de trouver tout charmant dans ce pays.

DE DAMBRUN

Quelles raisons, madame?

MADAME RÉGIAL

Je m'entends... L'opium et la petite madame Hoa-Sen... (*Lefiscal et Tron, un peu gênés, remontent vers la véranda.*)

DE DAMBRUN

Madame, quelques pipes d'opium troublent certainement moins l'esprit... que la peur.

MADAME RÉGIAL

La peur? Eh bien, ai-je tort d'avoir peur? L'attitude de ce peuple ne vous paraît-elle pas assez menaçante? Faut-il attendre qu'on nous ait exterminés pour?...

DE DAMBRUN

Je vous en prie, madame, que M. le gouverneur ne vous entende pas. Il est suffisamment nerveux.

MADAME BÉRIGNY

Entrez plutôt dans votre chambre : vous avez besoin de repos.

MADAME RÉGIAL

Oui, vous avez raison. Mais ne me quittez pas. (*Madame Régial et madame Bérigny sortent par la gauche.*)

TRON, *après un dernier coup d'œil jeté au dehors.*

Ah ! si ces pleutres avaient à leur tête un chef énergique comme l'était autrefois Muong-Bâ.

LEFISCAL

Heureusement, le général de Tourmalin nous a débarrassés de lui. (*Un employé entre et remet des dépêches à de Dambrun, puis sort.*)

DE DAMBRUN, *décachetant la première dépêche.*

Oui, même, je dois vous avouer que j'ai été surpris de la facilité avec laquelle le général... (*S'arrêtant après avoir lu la dépêche.*) Diable ! A Tou Soung, il y a des troubles sérieux.

RÉGIAL entre, suivi par PIÉTREQUIN et LEBRAY

RÉGIAL, *à de Dambrun.*

Et le général ?

DE DAMBRUN

Il vient.

RÉGIAL

Les mandarins ?

DE DAMBRUN

Pas encore là.

RÉGIAL, *après avoir regardé sa montre, à Lefiscal et à Tron.*

Bonjour, messieurs, m'apportez-vous vos projets d'arrêtés ?

LEFISCAL

Les voici, monsieur le gouverneur général. Les mandarins n'auront qu'à y apposer leurs signatures pour les rendre exécutoires... (*A mesure que Tron et Lefiscal énoncent un article, ils remettent l'arrêté à Régial.*)... Droits sur les jonques et les barques, droits de permis pour la coupe des bois, droits sur les rizières, les palmiers à sucre, la cire, le miel et le cardamome.

TRON

Impôts sur les bacs et marchés, sur les produits des pêcheries et sur l'abatage des porcs, sur les récoltes des nids d'hirondelles, sur la capture et l'exportation des éléphants.

LEFISCAL

L'ensemble nous donnera chaque année douze millions environ de ressources nouvelles.

TRON

De quoi attendre le futur emprunt.

BÉRIGNY

Monsieur le gouverneur général, nous allons à un conflit sanglant. Jamais les Tmères...

RÉGIAL

Monsieur le résident supérieur, les Tmères paieront ces impôts, si les membres du grand Conseil, mieux informés, et plus prudents qu'hier, reviennent sur leur décision... (*Cris au dehors.*) Mais vous savez quel acte je suis décidé d'accomplir pour briser la résistance des mandarins et mater cette espèce d'insurrection, dont l'empereur seul est responsable... par sa mauvaise volonté à autoriser les impôts.

BÉRIGNY

Cet acte! Je vous ai déjà dit, monsieur le gouverneur, combien je le trouve impolitique et périlleux.

LEBRAY

Je ne l'envisage pas comme tel.

BÉRIGNY

C'est votre droit. Mais, puisque mes conseils ne sont pas écoutés, que ferais-je à Shong-Hoï? Permettez-moi, monsieur le gouverneur, de rentrer tout de suite à Ten Fan Pao.

RÉGIAL

A votre aise, monsieur le résident supérieur. Ah! je compte vous avoir au bal que je donnerai le mois prochain, pour inaugurer le Palais du Gouvernement. Vous verrez que nous aurons fait de bon ouvrage en votre absence.

BÉRIGNY

Je le souhaite... Madame Bérigny est sans doute rentrée?

TRON, *vivement.*

Oui, oui... Elle est chez madame Régial. (*Bérigny donne un ordre à un boy. Le général de Tourmalin entre par la gauche.*)

RÉGIAL

Ah! général, je vous attendais avec impatience. J'ai à vous communiquer une décision que... (*Pour congédier Lefiscal et Tron.*) Au revoir, messieurs, merci.

LE GÉNÉRAL. *Il a une blessure au front.*

Minute! Je suis ravi de rencontrer M. Tron, car, justement, monsieur le gouverneur, j'ai à vous présenter une réclamation le concernant.

TRON

Moi?

LE GÉNÉRAL

Monsieur Tron, on ne se fiche pas du monde comme vous. (*Stupéfaction.*) Parbleu, les indigènes n'ont pas tort de se plaindre qu'on ait gaspillé leur argent. Jugez-en, monsieur le gouverneur général. Pour sortir de la caserne Courbet, perchée sur les Collines des Aigles, nous n'avons qu'un mauvais pont-levis en bois, qu'une passerelle de fer devait remplacer. Au moment de poser le tablier, on s'est aperçu que les boulons livrés par la maison Protot sont inutilisables. Les Travaux publics ayant refusé une première livraison...

TRON

Les boulons devaient peser cent grammes : ceux qu'on nous livrait en pesaient mille.

LE GÉNÉRAL

Cent grammes ! Mais, bougre de bougre, c'était un *lapsus calami* du rédacteur du cahier des charges. Vous savez bien que des boulons de cent quatre sur quarante pèsent un kilo. Bref, Protot a repris ses boulons et en a rapporté d'autres au bout de quinze jours, ne pesant plus que cent grammes, en effet, mais creux, minces comme une feuille de papier... Tenez, en voici un... Et les Travaux publics les ont acceptés !

TRON

Nous n'avons pas le droit d'interpréter les clauses d'un cahier des charges. Quand on enfreint les règlements, on se fiche dans la mélasse. *(Cependant, de Dambrun a remis des dépêches à Régial. Régial en a lu deux. A la troisième, il pousse un cri.)*

RÉGIAL

Ah ! par exemple !

DE DAMBRUN

Une mauvaise nouvelle ?

RÉGIAL

M. Laforêt m'informe que tout un village s'est révolté contre les agents du fisc...

TOUS

Hein !

RÉGIAL

Et savez-vous qui est à la tête des mutins ? Ça, c'est inouï, extravagant, stupéfiant !

TOUS

Mais qui ?

RÉGIAL

Muong-Bâ !

TOUS

Muong-Bâ !

LE GÉNÉRAL

Impossible. Je l'ai pris et fait décapiter l'an dernier.

TRON

Voilà qui est plus fort que mon affaire de boulons, général.

LE GÉNÉRAL

M. Laforêt radote.

RÉGIAL

Son télégramme est clair. Ce n'est pas Muong-Bâ, mais un de ses frères que vous avez capturé et exécuté à sa place.

TRON

Aquelo empego.

DE DAMBRUN

Muong-Bâ s'était caché et reparaît au moment opportun.

LEBRAY

Alors, il faut lui courir sus et s'en emparer au plus tôt. Car, en effet, sa réapparition...

LE GÉNÉRAL

Ah ! non ! non ! non !... Muong-Bâ est mort, on n'a pas le droit de le ressusciter. La capture et le supplice de ce pirate m'ont valu ma croix de commandeur. Laisserai-je dire que je l'ai eue par un tour d'escamotage ?

TOUS LES FONCTIONNAIRES

Eh ! on dira ce que l'on voudra !... Finissons-en !

TRON

Vous n'aviez qu'à ne pas vous tromper de tête !

LEBRAY

Si vous nous refusez votre concours, on télégraphiera au général Berton. *(Cependant, madame Bérigny est entrée depuis un moment. Elle causait avec son mari.)*

MADAME BÉRIGNY

Monsieur le gouverneur général, puisque le hasard me fait assister à cette conversation, permettez-moi de dire un mot.

RÉGIAL

Sur ce sujet ? Il n'est guère de la compétence d'une femme .. Enfin, madame...

MADAME BÉRIGNY

Si véritablement c'est Muong-Bâ qui vient de reparaître dans les Hautes-Provinces, vous vous épuiseriez en vains efforts pour saisir cet homme insaisissable. Et d'ailleurs, dans les circonstances présentes, il importe avant tout d'agir avec célérité.

RÉGIAL

Eh bien, madame?

MADAME BÉRIGNY

Ce qu'il faut, ce n'est pas le combattre, c'est traiter avec lui. Muong-Bâ, vieux, infirme, n'a pas repris sa vie de proscrit de gaîté de cœur. Donnez-lui une somme d'argent, rendez-lui sa pension et les terres que M. Carvin lui avait concédées. Je suis sûr qu'il se soumettra.

DE DAMBRUN

Que nous changions de politique vis-à-vis de Muong-Bâ, ce ne sera pas la première fois. Mais comment l'avertir et le joindre? Il sait que dans un dejeuner amical, on méditait de le faire sauter à la dynamite, ensuite, qu'on a voulu lui couper le cou. Il se méfiera, cet homme. J'ajoute que toute entrevue avec lui sera dangereuse pour son partenaire. Qui ira le trouver?

BÉRIGNY

Moi, si vous voulez.

RÉGIAL

Vous?

BÉRIGNY

Oui. Et je n'aurai pas besoin d'interprète. Je parle sa langue.

MADAME BÉRIGNY

Oh ! M. de Dambrun a raison, mon ami, Muong-Bâ ne fera confiance à aucun Français. Seule, une personne dont il saurait n'avoir rien à redouter, une femme, peut solliciter une entrevue de lui, et je m'offre à...

BÉRIGNY

Non, ce serait trop imprudent.

MADAME BÉRIGNY

Je lui fixerai un rendez-vous en rase campagne, ses troupes et les nôtres restant à cinq cents pas de nous deux : un coup de fusil imprudent tiré sur lui ou sur moi risquerait fort de se tromper d'adresse ; nous nous servirons ainsi mutuellement de sauvegarde, et l'un et l'autre nous serons en sûreté. Que monsieur le gouverneur général me donne pleins pouvoirs, je me fais forte d'obtenir la soumission de Muong-Bâ en quelques jours.

TRON, *à Régial.*

Au fait, pourquoi pas ?... Puisque madame Bérigny consent...

LE GÉNÉRAL, *à Régial.*

Mais c'est de la démence ! Confier les intérêts du protectorat à une femme ! On rira de vous ! Madame vous allez tomber dans un piège ! (*On*

ne répond pas.) Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, allez, marchez... Mais comme j'entends n'endosser aucune part de responsabilité dans la sottise qu'on prépare, et comme les militaires ne sont pas faits uniquement pour tirer les pékins du pétrin où ils se fourrent volontairement, moi, je vais au Japon.

LEBRAY

Hein ?

RÉGIAL

Comment, général, quand je vous avertis que, sans doute, je vais avoir besoin de vous ?...

LE GÉNÉRAL

J'ai dit, il y a trois semaines, à M. le général commandant le corps d'occupation qu'il me fallait un congé de convalescence. Il me l'a accordé. J'y ai droit. Je le prends.

RÉGIAL

Eh bien, soit, général, soit. Partez. Parbleu ! je vous montrerai bien que les civils savent se passer des militaires... (*Le général salue et sort.*)

UN SECRÉTAIRE

Son Excellence M. Nam Trieu envoie son secrétaire demander une entrevue à monsieur le gouverneur général.

RÉGIAL

Nam Trieu !

BÉRIGNY

Oh ! monsieur le gouverneur général, recevez-le. C'est un ami pour nous. Et il sera certainement plus aisé de vous entendre avec lui qu'avec ses collègues.

RÉGIAL

Soit donc ! je le recevrai. (*Le secrétaire sort. Madame Bérigny s'approche de Régial pour prendre congé de lui.*) Au revoir, madame. Je ne vous ferai pas de phrases inutiles. Réussissez et vous serez l'égale de ces grandes Françaises dont les fortes vertus républicaines, le caractère et le courage ont toujours fait l'admiration du monde. (*Serrant la main à Bérigny.*) Au revoir, mon cher résident. N'oubliez pas que j'attendrai des nouvelles avec grande impatience. (*A Lefiscal et à Tron.*) Messieurs, je ne vous retiens plus. (*Sortent madame Bérigny, Bérigny, Lefiscal et Tron.*)

RÉGIAL, LEBRAY, PIÉTREQUIN

RÉGIAL, *à de Dambrun.*

De Dambrun, prenez une automobile et allez chercher M. Battistini, l'inspecteur de la garde indigène et le commandant de gendarmerie... (*De Dambrun sort.*) C'est par eux que je ferai exécuter l'opération, puisque je n'ai plus à compter sur M. de Tourmalin... (*A Lebray.*) Monsieur le résident supérieur, rendez-vous, avec M. le procureur général, au Palais des Ancêtres. Vous vous ferez livrer le petit prince Li Tha, et vous vous tiendrez prêts à le conduire au Palais impérial... si c'est nécessaire.

LEBRAY

Oh ! monsieur le gouverneur général, vous serez contraint d'agir.

RÉGIAL, *préoccupé.*

Oui... oui... sans doute.

LEBRAY

Quoi ! détrôner un empereur... Est-ce un

acte d'une telle importance? Il n'y a pas de peuple conquérant qui n'ait eu à remplacer un souverain désobéissant par un successeur plus soumis. Que de fois l'avons-nous fait dans nos propres colonies! (*Bruit au dehors.*)

PIÉTREQUIN

Est-il prudent de garder sur le trône un prince qui nous est sournoisement ennemi? C'est lui qui excite le peuple.

LEBRAY

Cet empereur, d'ailleurs, n'est qu'un vieillard imbécile, un fou érotique qui se divertit à faire fouetter ses concubines sous ses yeux.

RÉGIAL

C'est ce qu'à diverses reprises j'ai câblé à Paris.

LEBRAY

Et vous savez quels cris d'indignation ont accueilli ces nouvelles.

PIÉTREQUIN

Allez, l'opinion a été bien préparée. Même, je ne désespère pas que quelque événement fortuit ne nous amène plus tard à changer la forme de ce gouvernement, et à faire de ce pays de protectorat une vraie colonie.

RÉGIAL

Malheureusement, vous savez que le parti socialiste !...

PIÉTREQUIN

Les socialistes défendant un trône ! Quel paradoxe !

GABRIEL, *annonçant.*

Son Excellence Nam Trieu.

NAM TRIEU entre.

RÉGIAL

Excellence, je ne vous attendais qu'avec vos collègues.

NAM TRIEU

Monsieur le gouverneur général, j'ai pensé que dans les circonstances présentes, et connaissant mon attachement à votre pays, vous daigneriez m'accorder la faveur d'un entretien particulier.

RÉGIAL

Soit, Excellence, mais parlez vite ! Vos collègues vont arriver, et j'ai hâte de régler avec eux

les différends qui nous divisent. (*A Lebray et Piétrequin.*) Eh bien, messieurs, rendez-vous où vous savez, et attendez mes instructions. (*Piétrequin et Lebray sortent.*)

RÉGIAL, NAM TRIEU

NAM TRIEU

Croyez tout d'abord, monsieur le gouverneur, que ma démarche n'a d'autre but que d'éviter entre vous et nous un conflit aux conséquences désastreuses.

RÉGIAL

Je rends hommage à vos sentiments, mais il n'y a pas de conflit possible entre le chef du protectorat et les membres du grand Conseil. J'ai été dans la nécessité de décider la perception de nouveaux impôts, et ces nouveaux impôts seront perçus.

NAM TRIEU

Monsieur le gouverneur, quoiqu'ils en soient désolés, mes collègues, au nom de notre maître, refuseront leurs signatures à vos arrêtés. Et c'est pour vous exposer leurs raisons, qu'ils n'eus-

sent peut-être pas osé vous donner toutes, que j'ai tenu à vous voir seul à seul... Vous ignorez, car votre cœur en serait ému de pitié, vous ignorez les misères et les souffrances de ce malheureux peuple, comme vous ignorez les violences dont il est l'objet quotidien.

RÉGIAL

Qui vous dit que je ne sois pas informé de tout? Mais il n'y a pas de république, de royaume ou d'empire où les contribuables ne crient qu'ils sont écrasés d'impôts.

NAM TRIEU

Mais, où est-ce plus vrai, plus littéralement vrai qu'ici?... (*Geste de Régial.*) Oh! j'aurai le courage de parler, monsieur le gouverneur, car j'ai conscience que l'heure est décisive... Ce peuple est sourdement agité comme un océan à l'approche de la tempête.

RÉGIAL

Mais, de quoi se plaint-il, après tout?

NAM TRIEU

De l'âpreté de vos fonctionnaires dans le recouvrement des taxes, de leur dureté dans la répression des fraudes, de leur sévérité dans les condamnations! Mais pour nous opposer à de nouvelles taxes, il n'est besoin d'ailleurs que de

savoir ce qui fut fait des impôts perçus jusqu'à ce jour et des millions de notre emprunt. Partout, de la part de vos chefs de services, imprévoyance et gaspillage : pour les chemins de fer dont les tracés mal étudiés n'ont pu être suivis par les entrepreneurs ; pour vos quais, qui devaient coûter cinq millions, en coûtent neuf, et qui s'obstinent à disparaître dans le fleuve ; pour votre palais, seul bâtiment achevé, celui-là, et dont le coût est double du coût prévu; pour les hôtels de vos hauts fonctionnaires...

RÉGIAL

Si ces faits étaient vrais, les connaîtriez-vous ?

NAM TRIEU

Ils sont tous rapportés dans les journaux français paraissant à Shong-Hoï.

RÉGIAL

Je vous trouve bien prompts à accueillir toutes les critiques, d'où qu'elles viennent, et à les tourner en griefs contre nous. En admettant qu'elles ne fussent pas exagérées, et quand nous aurions commis d'inévitables erreurs, est-ce une raison pour déchaîner la rébellion, ameuter le peuple contre nous, et lui apprendre à nous haïr ? Vous oubliez trop vite ce que les Français ont fait pour vous et qui compenserait toutes leurs fautes.

NAM TRIEU

Ce qu'ont fait les Français ?

RÉGIAL

Eh! oui !

NAM TRIEU

Qu'ont-ils donc fait ?

RÉGIAL

Dans un pays ravagé par la guerre civile, où rien n'était en sûreté, ni les personnes, ni les biens, nous avons apporté l'ordre et la sécurité ; nous vous avons délivrés de la tutelle de voisins avides qui levaient sur vous des tributs, et nous avons chassé des armées de pirates qui vous rançonnaient jusque dans votre capitale.

NAM TRIEU

Qu'importe que nos voisins et les pirates nous laissent en repos, si nous versons aujourd'hui dans vos mains ce que nous versions autrefois dans les leurs !...

RÉGIAL

Mais cet argent, nous l'employons à la prospérité de l'Empire. Nous vous avons fait un chemin de fer et des routes.

NAM TRIEU

La route du fleuve nous suffisait.

RÉGIAL

Elle n'eût point toujours suffi. Nous avons bâti des monuments et des palais...

NAM TRIEU

Ce n'est pas nous qui les habitons.

RÉGIAL

Donné des institutions sans lesquelles il n'est pas un État policé.

NAM TRIEU

En effet, en échange des deux ou trois milliards que nous avons versés, vous nous avez donné des prisons et des bagnes, des gendarmes, des commissaires et des douaniers.

RÉGIAL

Avec nos lois et nos sciences, dont vous ignoriez jusqu'aux principes, nous vous avons apporté les bienfaits d'une civilisation supérieure à la vôtre.

NAM TRIEU

Que vous nous avez imposée avec vos canons et vos baïonnettes...

RÉGIAL

Mais après nos soldats, nous avons amené nos professeurs, nos ingénieurs et nos médecins. Nous vous avons appris à cultiver vos

champs, à exploiter les mines de vos montagnes; nous avons ouvert des marchés d'Europe à vos produits. Votre peuple, avant notre arrivée, croupissait dans l'ignorance et dans l'ordure. Aucune règle d'hygiène. Les maladies, les fièvres décimaient vos bourgades, et vos petits enfants mouraient par milliers, chaque année. Nous les sauvons. Ne nous doit-on rien en retour? Nous sommes venus chez vous comme tous les Européens dans leurs colonies, pour travailler au bien-être des indigènes.

NAM TRIEU

Non, monsieur le gouverneur général, non. Des peuples ont pris des colonies pour y déverser le trop-plein de leur population ; d'autres peuples pour qu'elles servissent de point d'appui à leurs flottes; d'autres, pour en exploiter les richesses ; d'autres enfin pour que leurs négociants ou leurs industriels pussent y trafiquer. Mais conquises par des Anglais, des Hollandais, des Français, des Allemands ou des Espagnols, je n'en connais pas une où les Européens se soient installés pour protéger vraiment l'indigène ou l'éduquer. Et de quel droit d'ailleurs, venir dans des contrées déjà peuplées, où personne ne vous appela ; ici, où vous avez débarqué sous prétexte de venger les injures faites à

trois marchands ? De quel droit vous emparer de pays qui ne sont pas les vôtres, de richesses qui ne vous appartiennent pas ?

RÉGIAL

Le droit des races les plus intelligentes et les plus industrieuses, les plus fortes. Le monde est trop petit pour permettre que des terres fertiles ou gonflées de richesses, qui cultivées ou ouvertes donneraient du blé et du riz, du charbon pour les usines, des minerais pour l'industrie, restent improductives, infécondes, inutiles à tous entre les mains inhabiles des races qui les détiennent. Elles sont à ceux qui savent le mieux les exploiter.

NAM TRIEU

Et les prendre. Elles sont, en effet, vous l'avez dit, monsieur le gouverneur général, elles sont au plus fort. Et vous avez raison peut-être. Il n'y a point de discussion possible avec la force. Elle s'impose. Elle est la maîtresse du monde, et les blancs la possèdent. Donc, à tous nos oppresseurs européens, avec tous les peuples opprimés, noirs du Togo et du Ouadaï, Indiens cuivrés des bords du Grange, Arabes des déserts sahariens, Berbères, Javanais de l'Insulinde, nous vous dirons : « Nous subirons le joug que vous nous avez imposé, mais en gardant pour vous la haine du

vaincu qui attend l'heure de sa revanche. Au contraire, si vous voulez que nous vous respections, rendez-vous d'abord respectables ; nous oublierons nos pères morts en luttant contre vous, nos villes éventrées par vos boulets, nos villages incendiés par vos soldats, et les ruisseaux de sang que vous avez versés, et notre liberté perdue, si du moins notre nation vit, grandit et prospère sous votre servitude ; nous paierons les impôts que vous nous réclamez, s'ils servent à nos besoins, non à entretenir vos luxes inutiles qui insultent à notre pauvreté ; nous obéirons à vos lois si elles ne heurtent pas nos croyances et ne bouleversent pas nos foyers ; nous estimerons enfin votre civilisation supérieure à la nôtre, et nous l'adopterons peut-être, si nous trouvons en vous des amis pitoyables, humains et justes, et non des maîtres nous traitant en esclaves sur le sol où nous sommes nés. »

RÉGIAL

Eh ! Excellence.

GABRIEL *entre et annonce.*

Leurs Excellences les membres du grand Conseil. Leurs Excellences, les vice-rois des provinces.

RÉGIAL

Qu'ils entrent ! qu'ils entrent ! (*La porte*

s'ouvre : Entrent Thaï Van N'Guyen, Dong-Hoï, Kaï Kinh, et les trois vice-rois. Salutations silencieuses.)

RÉGIAL, *aux vice-rois.*

Messieurs les vice-rois, je vous ai mandés de vos provinces, afin que vous partiez d'ici avec des instructions claires, formelles, sur le sens desquelles vous ne pourrez équivoquer au sujet de la perception des impôts. (*Aux membres du grand Conseil.*) Messieurs les membres du grand Conseil, vous savez ce que j'attends de vous. Son Excellence Nam Trieu vient de me faire part de vos hésitations. Il est temps qu'elles prennent fin. Voici les arrêtés à signer. A votre refus, prenez-y garde, je répondrai par une mesure énergique et sévère. N'essayez pas de discuter ni de gagner du temps. N'essayez pas d'avertir le Palais. Je vous enferme ici dans un cercle de Popilius dont vous ne sortirez qu'après m'avoir donné une réponse. Vous avez un quart d'heure pour délibérer sur les intérêts et les destinées de l'empire. Vous les tenez dans les mains. J'ai dit. (*A Gabriel.*) Gabriel, des gardes à toutes les portes. (*Et il sort majestueusement. Gabriel fait placer des soldats indigènes devant les portes, puis sort à son tour.*)

THAI VAN N'GUYEN, NAM TRIEU, KAI-KINH, DONG-HOI, LES TROIS VICE-ROIS. D'abord, un long silence. Puis, avec beaucoup de calme, Thaï Van N'Guyen sort de sa poche un gros étui à cigares. Il le tend à ses collègues qui, respectueusement, s'inclinant devant lui, prennent chacun un cigare. Même jeu pour l'allumage. Toute la scène doit être jouée avec beaucoup de dignité, en contraste avec les scènes désordonnées des Européens.

THAI VAN N'GUYEN, *s'approchant d'un des soldats indigènes qui est sur la véranda.*

Parles-tu français? (*Le soldat ne répond pas.*) May cob iêt noi tieng lang sa khong?

LE SOLDAT, *remuant la tête négativement.*

Bam khong.

THAI VAN N'GUYEN, *redescendant.*

Il ne parle pas le français... Bien... Nous pourrons délibérer en paix... (*Il fait un geste, tous s'assoient après des salutations entre eux. Nouveau silence, pendant lequel les mandarins tirent de leurs manches un éventail. Ils s'éventent.*) Mes frères, vous avez entendu les paroles de cet homme qui est emporté et violent comme tous les hommes de sa race. Et il ne convient pas de les blâmer de leur grossièreté, mais plutôt

de les plaindre. Mais pour être exprimé sans grâce, son désir était clair. Je vous consulte donc, ô vous tous, ingénieux et prudents, donnez-moi vos avis réfléchis. Quel parti prendre? Que leurs Excellences les vice-rois daignent les premiers nous ouvrir le trésor de leurs pensées secrètes.

PREMIER VICE-ROI

O notre frère vénérable, c'est aux membres du grand Conseil qu'il appartient de nous guider dans les ténèbres où nous sommes, car, approchant chaque jour le Fils du Ciel, notre empereur, ils gardent sur eux comme un reflet de ce soleil resplendissant.

DEUXIÈME VICE-ROI

Et comment oserions-nous élever la voix devant vous qui êtes nos aînés par l'âge? Le sage a dit : « Quand même tu aurais trois fois vingt ans, celui qui a vingt ans de plus que toi, a plus d'expérience encore et de sagesse. » (*Un silence. On fume.*)

DONG-HOI

Les Français sont emportés et vifs, mais leur colère tombe vite. Ils ne sont point soutenus et constants dans leurs desseins. Les flots de la mer sont moins vite agités et apaisés qu'eux-mêmes. Peut-être si des difficultés adroitement

soulevées par nous, surgissaient, verrions-nous chanceler bientôt les résolutions les plus fermes.

NAM TRIEU

O Dong-Hoï, lettré bien disant et subtil, ton esprit est fécond en ressources ingénieuses. Mais ton habileté même ne ferait point fléchir la volonté de notre gouverneur. Quoi que j'aie pu lui dire, il n'a pas renoncé aux impôts qu'il réclame. Et, si nous les refusons, il mettra comme un point d'honneur à briser notre résistance. Tu as entendu ses menaces?

DONG-HOI

Chaque fois qu'il tonne, ô mon frère, la foudre ne tombe pas, et de quoi que nous soyons menacés...

THAI VAN N'GUYEN

Mais il me semble que notre frère Kaï Kinh souhaite prendre la parole? (*Kaï Kinh s'incline.*) Nous l'écouterons donc avec tout le respect que ses avis commandent.

KAI KINH, *aux vice-rois*

Mes frères, depuis l'arrivée des étrangers, aucun message secret n'a pu être échangé entre nous, car le sceau de nos lettres était brisé par ordre du gouverneur, (*Aux membres du Conseil.*) Nous mêmes, dans les salles obscures du

Palais Impérial, jamais nous n'avons osé parler avec franchise, ni risquer un mot hasardeux. Le palais est plein d'espions et des oreilles attentives sont à toutes les portes. Aujourd'hui, pour la première fois, nous voici réunis et hors de surveillance. Le Français nous a enfermés. Il a mis autour de nous des gardes comme pour nous protéger contre les indiscrets. Jamais occasion plus propice ne s'offrira de nous concerter avec moins de danger sur le présent et de préparer l'avenir. Pour moi, mes frères, jugeant le moment favorable et prévoyant pour nous de grands malheurs, si nous ne les prévenons pas, je crois bon de vous révéler un plan longuement préparé, mais pour la réussite duquel le concours de vous tous m'est nécessaire.

THAI VAN N'GUYEN

Parle donc, ô mon frère. Ce plan révélera sans doute la fermeté de ton âme et la grandeur de ton génie. Que nous proposes-tu?

KAI KINH

De chasser de l'empire du Dragon d'Or les diables étrangers. (*Personne ne sourcille. Un silence.*)

THAI VAN N'GUYEN, *après avoir tiré quelques bouffées de fumée.*

Oui c'est un vaste projet.

DONG-HOI, *même jeu.*

Vaste. (*Nouveau silence.*)

NAM TRIEU

Très vaste. Mais comment prétends-tu que nous l'exécutions? Il y a des milliers de Français à Shong-Hoï. As-tu médité de les massacrer tous ?

KAI KINH

La besogne serait trop longue et bonne pour les bouchers d'Occident. Je n'ai dessein que de frapper les principaux d'entre eux, de terrifier les autres et de les obliger à remonter sur leurs bateaux de feu qui les amenèrent ici.

NAM TRIEU

Mais ces principaux chefs, où les trouver assemblés?

KAI KINH

Dans quelques semaines, pour inaugurer ce palais élevé avec l'argent sué par notre peuple, le gouverneur offrira une fête. Là, le soir, au bal, vêtus et masqués comme le sont nos histrions de carrefour, nos maîtres seront tous réunis.

NAM TRIEU

Kaï Kinh, à l'heure du péril, ce ne sont pas

[(1) les hommes habitués à remuer des montagnes de papier et à verser des fleuves d'encre, ce ne sont pas] les fonctionnaires qui sont le plus à craindre : ce sont les soldats.

KAI KINH

Il n'y a plus qu'une poignée de soldats français à Shong-Hoï. Ils sont enfermés là-haut, dans notre vieille citadelle, sur la colline des Aigles, et ils n'ont pour sortir qu'un pont-levis en bois. Qu'on fasse sauter le pont-levis, et les troupes seront enfermées là plus sûrement que nous ici.

THAI VAN N'GUYEN

O Kaï Kinh, tu parles avec l'assurance d'un homme qui déjà aurait hasardé quelque démarche. (*Kaï Kinh incline la tête.*) Je tremble que tu n'aies exposé ta tête vénérable.

KAI KINH

Grâces te soient rendues pour ta sollicitude paternelle. Mais je n'ai pas agi directement, j'ai eu des émissaires sûrs [liés à moi par la plus lourde chaîne qui, comme il est dit dans la Grande Étude, est la chaîne d'argent]. Et leurs menées furent prudentes. Pour aller plus avant,

(1) Les phrases entre crochets [ ] pourront être supprimées à la représentation.

ils attendent de moi un ordre, qui leur viendra d'un geste, (*Il montre son éventail,*) d'un signe imperceptible aux yeux non clairvoyants.

NAM TRIEU

Sans doute, il joue un rôle ingrat, l'homme qui détruit des espérances et prophétise des malheurs. Pourtant, mes frères, je dois être cet homme. [Votre projet est généreux et toutes les nations d'Asie, opprimées par les blancs font aujourd'hui le même rêve de leur libération. Mais pensez-vous qu'un tel songe devienne aisément une réalité ? Ici] en admettant que par surprise vous soyez vainqueurs un jour, et que vous forciez les Européens de Shong-Hoï à se rembarquer sur leurs navires, espérez-vous que tout soit terminé et que les Français se résigneront à perdre l'Empire du Dragon-d'Or ? Ils enverront d'autres hommes et d'autres bateaux.

THAI VAN N'GUYEN, *après un silence.*

Les paroles d'un homme sensé méritent notre réflexion.

TROISIÈME VICE-ROI

Avant d'attaquer un ennemi, il est bon en effet de connaître sa force, les ressources dont il dispose, s'il est aventureux ou circonspect, uni ou divisé. — Mais qui donc nous renseignera sur les Français avec exactitude ?

THAI VAN N'GUYEN

Le gouverneur général a voulu que nous eussions des rapports sincères sur sa patrie. Il a choisi parmi nos mandarins, les plus lettrés, qu'il envoya en mission à Paris. — Ainsi qu'il était juste, l'érudit Dong Hoï fut admis au nombre de ces voyageurs de mérite.

Il visita la France [et il en est revenu avec un poème en vingt-six chants où, en strophes cadencées, il célèbre les beautés de sa capitale. Il se pourrait cependant que dans ses vers officiels, destinés à être mis sous les yeux, du gouverneur, il n'eût point versé tous les trésors de son observation. Mais puisqu'il serait essentiel que nous fussions instruits des forces et des faiblesses de l'État de l'Ouest,] notre frère ne daignera-t-il pas nous communiquer ses remarques secrètes ?

[DONG HOI

Il est vrai que de mon voyage au pays où le soleil se couche, j'ai rapporté un poème, et mon frère aîné est trop bienveillant de se souvenir de mes modestes vers. J'y ai célébré en effet les beautés merveilleuses de la capitale des Français, mais je n'ai point parlé de ce peuple, afin de ne pas manquer aux règles de la politesse qui est notre première vertu et qui nous commande de

ne critiquer jamais les mœurs ni le caractère de l'hôte qui nous reçoit.

THAI VAN N'GUYEN

Parmi nous, une pareille discrétion ne t'est plus imposée, car nos bouches seront muettes, si nos oreilles sont attentives.] Que faut-il penser des Français? Que sont-ils?

DONG HOI

Des barbares. Ils se croient des civilisés, parce qu'ils ont des canons et des fusils, des télégraphes, des téléphones, des machines qui roulent sur la terre ou volent dans le ciel; mais nous savons, et nos livres sacrés nous l'apprennent, que la civilisation n'est pas dans les conquêtes de la science : elle est où est la pureté des mœurs, la bonté et la bienveillance réciproques, la charité universelle. Les Français croient qu'ils sont un grand peuple redouté et fort, mais il n'y a pas de grand peuple sans une pensée commune et sans un sentiment qui relie les uns aux autres les citoyens : or, je les ai vus divisés entre eux et discutant de tout; ils disent qu'ils sont égaux : il m'a paru cependant que les riches formaient entre eux une aristocratie dure, avare, oppressive. Ils prétendent qu'ils sont libres et qu'ils sont frères; or, nul ne peut exprimer une opinion qui ne l'expose à recevoir

les coups du voisin. Ils m'ont mené dans une vaste salle où délibèrent leurs mandarins, et je les ai vus qui s'injuriaient entre eux comme nos conducteurs de buffles; ils m'ont promené à travers la ville pour me montrer les statues élevées à leurs grands hommes, philosophes ou capitaines, et j'ai rencontré tout autour des jeunes gens qui se frappaient de leurs poings furieux; j'ai cru comprendre qu'ils n'étaient point entièrement d'accord sur les mérites de ces héros, et ils en disputaient à la manière de nos matelots de sampans; enfin, j'ai assisté à la fête du travail que leurs ouvriers célèbrent chaque année à l'époque où les fleurs éclosent, et pour cette fête, j'ai vu comme un vent de terreur qui passait sur la ville, les rues désertes, les fenêtres fermées, les portes verrouillées et des gardes à cheval qui recevaient, des ouvriers en fête, des coups de pierres, et leur rendaient des coups de sabre. Bref, chez nos maîtres, grâce à la bienveillance de notre gouverneur général, j'ai vu la lutte des partis contre les partis, des classes contre les classes, des provinces contre les provinces, d'où je conclus, mes frères, qu'il n'est pas déraisonnable de tenir ces prétendus civilisés pour des barbares.

NAM TRIEU

Si je ne craignais de t'offenser, ô railleur

acéré, je te dirais que peut-être il ne te fut donné de voir que l'aspect extérieur des choses.

Souvent un corps se couvre de boutons, qui n'est pas atteint d'un mal profond, mais d'une affection passagère.

Tu crois que les Français sont divisés entre eux et sans doute tu escomptes pour nous les effets de leurs querelles. Prends garde qu'un péril commun ne leur donne une âme commune, et qu'une entente unanime ne se fasse entre eux contre nous.

KAI KINH

Je ne m'étonne guère, ô Nam Trieu, que tu te fasses le champion des Européens contre tes frères. Tu les admires. Tu as pris leur façon de penser et leurs mœurs. Mais les désordres que ces complaisances coupables amènent dans un esprit et dans une maison sont trop évidents à nos yeux pour que nous songions à en avoir de pareilles.

NAM TRIEU

O Kai Kinh, frère aîné, excuse-moi, mais l'œil du chat étant moins perçant que l'œil du tigre, je n'aperçois pas ce dont tu parles.

KAI KINH

Au sortir de la ville, avant d'arriver au village des Chanteuses, il est un pagodon entouré de flamboyants et d'aréquiers. A l'approche de la

nuit, promène-toi de ce côté, et ce que tu verras t'apprendra ce que tu ignores... ou ce que tu feins d'ignorer. (*Nam Trieu continue à s'éventer avec beaucoup de calme, mais sa voix tremble un peu.*)

NAM TRIEU

O frère subtil, ne penses-tu pas qu'il conviendrait mieux de délibérer sur les intérêts du pays que de déchirer entre nous le voile de nos ignorances réciproques?

KAI KINH

Le salut de l'État est dans l'adoption de mon plan.

PREMIER VICE-ROI

Je ne suis pas loin d'avoir une même pensée, je serais désireux cependant de connaître l'avis du vieillard Thaï Van N'Guyen à l'esprit clairvoyant. (*Au dehors, les cris qui s'étaient apaisés, recommencent.*)

THAI VAN N'GUYEN

Il faudrait que le peuple des Tmères tout entier fût notre complice pour que nous soyons assurés du succès [et pour que les blancs comprissent l'inutilité de tout nouvel effort contre nous.]

KAI KINH

Jamais ce peuple d'esclaves ne consentira à

relever la tête. Il applaudira à notre victoire, mais ne nous aidera pas à la remporter. Et nous continuerons alors à subir nos maîtres, les blancs au teint de cadavre, aux dents de chien et aux yeux de serpent.

THAI VAN N'GUYEN

Peut-être.] Il n'est pas impossible qu'excédé par tant de mesures violentes, ce peuple ait un mouvement de révolte. Nous l'utiliserons. Ainsi, nous allons, sur l'ordre de notre maître, refuser de signer ces arrêtés. Que fera le gouverneur général? Sans doute une imprudence décisive. A ce moment, sois en sûr, Kaï Kinh, je te dirai la parole qui, à ton tour, te permettra de donner le signal qu'on attend de toi.

NAM TRIEU

Pour moi, mes frères, quoi que j'aie pu vous dire, quand vous aurez décidé, vous ne trouverez pas de serviteur plus prompt à exécuter vos ordres. (*Les cris sont devenus plus forts, ils se sont rapprochés, mêlés de coups de gong.*)

RÉGIAL, *accourant.*

Que votre délibération soit ou non terminée, j'exige de vous une réponse immédiate. Entendez-vous ces cris? Le peuple qui vous a vus en-

trer dans le Palais attend vos décisions. Il faut annoncer à cette foule que vous avez signé les arrêtés.

THAI VAN N'GUYEN

Monsieur le gouverneur général, à l'empressement que nous avons toujours mis à souscrire aux désirs de Votre Excellence, vous comprendrez notre désespoir de n'être pas en état de la satisfaire aujourd'hui.

RÉGIAL

Considérez, Excellence, que ce n'est pas un désir que j'exprime, c'est un ordre que je donne.

THAI VAN N'GUYEN

Alors, notre douleur sera plus grande encore d'avoir à y résister.

RÉGIAL

Prenez garde. Je n'ai pas prononcé tantôt des paroles vaines : elles seront sanctionnées par un acte.

THAI VAN N'GUYEN

Hélas ! Comment nous opposer à vos volontés !

RÉGIAL

Ainsi...

GABRIEL, *accourant.*

Excellence, les indigènes sont rassemblés de-

vant les portes du Palais. Ils ont nommé des délégués qui demandent à être reçus...

RÉGIAL

Je ne les recevrai pas.

GABRIEL

Mais, monsieur le gouverneur général, ils menacent...

RÉGIAL

Ils menacent?... Ce que j'aurais accordé peut-être à la prière, je ne l'accorderai pas à la menace. Qu'on les disperse par la force. (*Pendant que Gabriel donne des ordres aux soldats indigènes, de Dambrun entre*).

DE DAMBRUN

Monsieur le gouverneur général, j'ai amené avec moi M. le commandant de la garde indigène.

RÉGIAL

Ils sont là?... Qu'ils entrent... qu'ils entrent... Et mes secrétaires... Et Maurin, le sténographe. (*De Dambrun introduit les deux officiers, puis des secrétaires. — S'adressant à Thaï Van N'Guyen.*) Pour la dernière fois, je vous pose cette question. Consentez-vous à signer ces arrêtés ?

THAI VAN N'GUYEN

Nous ne le pourrions qu'en enfreignant les ordres de notre maître.

RÉGIAL

Et après?

THA VAN N'GUYEN

Mais il est l'empereur !

RÉGIAL

Eh bien, s'il est l'empereur, moi je suis le gouverneur général. Je représente la République Française. Le seul maître et le seul souverain ici, c'est moi. J'ai toute puissance et toute autorité. Seul, je délibère et j'ordonne. Je ne dois de comptes à personne et ne relève que de ma conscience. Croyez-vous que je supporterai plus longtemps un pouvoir rival du mien, opposant un veto à toute mesure prise pour le bien du pays ? Votre empereur, je le dépose.

THAI VAN N'GUYEN, *épouvanté, et tombant à genoux.*

Monsieur le gouverneur !

TOUS LES MANDARINS

Excellence !

RÉGIAL

Je le dépose et le remplace par le prince Li Tha. Désormais, votre empereur, c'est lui... Vous obéirez à cet enfant. Je le veux. Et il m'obéira. Que ceux d'entre vous qui refusent de

le servir offrent leur démission. D'autres ministres seront nommés.

THAI VAN N'GUYEN, *gémissant.*

Sa Majesté l'empereur! père et mère du peuple!

RÉGIAL

Je l'expédie en Algérie. Il y trouvera d'autres rois que la République a détrônés comme lui. Estimez-vous heureux encore que je ne change pas la forme du gouvernement et vous laisse votre indépendance.

THÉODORE, *accourant.*

Monsieur le gouverneur, des indigènes ont saisi un percepteur... La police l'a délivré malaisément .. et on craint que de nouveaux actes...

RÉGIAL

Eh! qu'on les empoigne, et qu'on les fourre en prison, tous, tous... (*Théodore sort. — Aux mandarins.*) Allez, Excellences, allez, je ne vous retiens plus.

THAI VAN N'GUYEN, *il s'est relevé. Après un silence. — A Kaï Kinh.*

O Kai Kinh, nous n'espérons plus désormais qu'en toi... et en ton éloquence.

RÉGIAL

Son Excellence Kaï Kinh parlerait en vain.

KAI KINH

Oh! rassurez-vous, monsieur le gouverneur général, je ne parlerai pas. (*Tous les mandarins s'inclinent respectueusement devant Régial et remontent. — Dans ce mouvement, Kaï Kinh laisse tomber son éventail aux pieds du métis Gabriel. Celui-ci ramasse l'éventail et va pour le rendre. Mais Kaï Kinh, qui regarde Gabriel dans les yeux, lui laisse l'éventail. — Gabriel le fait disparaître dans sa manche. Tous les mandarins sortent processionnellement en silence.*)

RÉGIAL, *au commandant de gendarmerie.*

Commandant, au Palais impérial, assurez-vous de la personne de l'empereur. Conduisez-le sous bonne escorte au port. Un torpilleur l'attend et le transportera à l'île des Salanganes où un vapeur le prendra dans deux jours pour l'emmener en France. (*Au commandant de la garde indigène.*) Vous, au Palais des Ancêtres. Vous y trouverez M. le résident supérieur Lebray auprès du petit prince Li Tha. Amenez-les ici. Dambrun, préparez avec ces messieurs des télégrammes... Nous allons câbler en France que la déposition de l'empereur a eu lieu au milieu des transports de joie du peuple et que tout est

calme dans l'Empire. (*Au dehors, vociférations.*) Quoi?... Qu'est-ce que c'est?...

DE DAMBRUN, *allant à la véranda.*

Les indigènes qu'on disperse. Les femmes pleurent. Les hommes hurlent. Certains se roulent dans la poussière... D'autres montrent le poing...

RÉGIAL

Les pauvres gens!... Ils ne comprennent pas!... Mais je ferai leur bonheur malgré eux. (*Au sténographe.*) Écrivez.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le hall central dans le nouveau palais du gouverneur.

A gauche : une immense véranda avec de hautes colonnes pour soutenir le toit. De cette véranda, on descend par trois marches dans le parc.

Au fond et à droite : portes à deux battants ouvrant, l'une sur la salle de bal (à droite), l'autre, sur le salon de jeu (au fond.)

Décoration magnifique, lustre allumé ; dans le parc, des ballons électriques.

Au lever du rideau, des groupes vont et viennent. On parle, on rit. Des dames boivent du champagne ou prennent des glaces que des boys apportent. — Au fond : des gardes indigènes en grand uniforme.

A droite, un groupe composé de : BLANCHET DE MUSIGNAN, LE CAPITAINE TOSTAIN, L'ENSEIGNE DE VAISSEAU FLORENT, MESDAMES LEBRAY, PIÉTREQUIN.

Madame Lebray est très décolletée.

BLANCHET, *qui fait visiter le Palais.*

Pa' là, la salle de billa'd et le salon de jeu...

MADAME LEBRAY, *regardant.*

C'est féerique.

BLANCHET

Et dans les cuisines, en bas, et dans les écu'ies, pa'tout du ma'b'e et du po'phy'e. Ah! on ne di'a pas que nous avons gaspillé ces neuf millions. Et les ja'dins?... Avez-vous vu les ja'dins?

MADAME LEBRAY

Non, pas encore. Mais j'y ferai un tour avant le bal.

L'ENSEIGNE FLORENT

Prenez garde, madame, vous avez les épaules nues...

MADAME LEBRAY, *s'éventant.*

Oh! par cette température!

MADAME PIÉTREQUIN, *regardant la gorge nue de madame Lebray.*

Vraiment, madame, vous ne devez pas avoir chaud...

MADAME LEBRAY

Si, si. Et encore, figurez-vous que je n'ai pas de chemise par là-dessous.

LE CAPITAINE TOSTAIN, *empressé.*

Madame la résidente, vous m'avez promis votre première valse.

MADAME LEBRAY

Oui, capitaine. Mais si mon corsage bâille un peu, vous fermerez les yeux. Allez donc me chercher une coupe de champagne... (*A Tron qui passait, ayant madame Lambourde au bras.*) Monsieur Tron, mes félicitations pour la cavalcade de tantôt. Vous avez eu des idées bien spirituelles.

TRON

Ah ! les chars, n'est-ce pas ? Le char du budget : un tonneau des Danaïdes, se vidant comme on l'emplissait ; le char de l'Administration : des piles de dossiers sous un gigantesque éteignoir ; le char des Travaux publics : un tombereau de décombres. Au passage des voitures, les indigènes écarquillaient leurs yeux de chouette. Ils en étaient babas !

MADAME LEFISCAL, *venant du fond.*

Quelle foule, mesdames ! Il y a longtemps que nous n'avions eu une fête pareille à Shong-Hoï.

MADAME PIÉTREQUIN

Cette soirée, c'est le triomphe de la politique de M. Régial.

MADAME LEBRAY

Plus de pirates! Muong Bâ a fait sa soumission à madame Bérigny.

MADAME LAMBOURDE

Le vieil empereur est arrivé en Algérie.

MADAME LEBRAY

Et ses anciens ministres ont été rendus aux douceurs de la vie privée.

MADAME LAMBOURDE, *riant.*

Sauf M. Nam Trieu, cramponné à sa place.

MADAME LEFISCAL

Sous prétexte qu'il est, avant tout, notre ami...

MADAME LAMBOURDE

Et indispensable au bonheur des Tmères... (*Les phrases qui suivent sont ponctuées par les éclats de rire des dames.*)

MADAME LEBRAY

Je soupçone Dambrun d'avoir vivement insisté auprès de M. le gouverneur pour qu'il laisse M. Nam Trieu à son poste.

MADAME PIÉTREQUIN

Naturellement.

MADAME LEFISCAL

Ces choses-là ne se font pas qu'en France!

MADAME LAMBOURDE

Tandis que Son Excellence se promène gravement dans les salons, j'ai aperçu, dans les jardins, sa femme, au bras de notre aimable chef de cabinet.

MADAME LEBRAY

Délicieux.

MADAME LAMBOURDE

C'est à pouffer de rire.

MADAME BLANCHET, *venant de la salle de danse.*

M. le gouve'neu' est 'ayonnant! Il p'omène le petit empe'eu' dans les salons.

MADAME LAMBOURDE

Ah! le petit empereur! Il est charmant cet enfant!

MADAME LEBRAY

Quand il a débité au gouverneur cette espèce de harangue qu'on lui avait apprise, il était à croquer.

MADAME BLANCHET

Il s'amuse de tout son cœu', ce soi'.

MADAME PIÉTREQUIN

Il ouvre des yeux émerveillés sur les splendeurs du Palais.

MADAME LAMBOURDE

Et il rit de nos toilettes.

MADAME LEBRAY

Tantôt, il regardait mes bras avec une insistance, le petit monstre! J'en étais presque gênée.

MADAME LAMBOURDE

Est-il vrai qu'il ait cinquante femmes dans son harem?

MADAME LEBRAY

Oui. Et on lui en donnera d'autres.

MADAME LAMBOURDE

Le pauvre gosse!

MADAME PIÉTREQUIN

Mon mari prétend que nous gouvernerons plus aisément un jeune prince efféminé...

FLORENT, *de la véranda.*

Mesdames, mesdames... le feu d'artifice...

DES VOIX

Le feu d'artifice!... sur la Rivière Verte!...

MADAME LEFISCAL

Il paraît qu'il sera très beau.

MADAME PIÉTREQUIN

Allons voir ça...

Des deux salons sortent des dames et des messieurs qui descendent au jardin.

En remontant, madame Lambourde rencontre madame Bérigny.

MADAME LAMBOURDE, *en sortant avec elle.*

Chère amie... Je ne vous ai pas encore félicitée... Vraiment, vous avez été héroïque avec Nuong Bâ...

LAMBOURDE, VALAT, LEFISCAL, venant de la droite et remontant vers le fond.

LAMBOURDE

Non, monsieur Valat, non, il n'y a rien à redouter. Mais comme tous les colons, vous voyez des périls partout.

VALAT

Je connais bien les indigènes, je vous dis! Leurs allures sont étranges depuis quelques

jours... Je ne serais pas surpris qu'ils préparassent une agression...

LAMBOURDE

Ils seraient fous !...

LEFISCAL *riant.*

Qu'ils s'y frottent ! Nous sommes bien gardés, bien armés, et en état de réprimer en vingt-quatre heures une sédition, et fût-elle générale... (*Ils sortent par la gauche. — Nam Trieu, qui circulait à travers la foule, est resté en scène. Gabriel, qui était immobile devant une colonne, voyant que tout le monde s'est éloigné, s'approche de Nam Trieu.*)

GABRIEL, *bas.*

Tout est prêt. On n'attend que le départ de l'empereur pour donner le signal.

NAM TRIEU

Il n'y a que les miliciens de garde, au palais?

GABRIEL

Oui, Excellence, comme d'habitude.

NAM TRIEU

Les sergents ?

GABRIEL

Ils ont bu l'alcool et fumé l'opium. Seuls, ils savent comprendre les ordres des officiers et les

traduire aux hommes. Ce lien venant à manquer entre eux, chefs et soldats ne seront qu'un corps sans force, comme une bête à laquelle on a brisé l'épine du dos.

NAM TRIEU

La citadelle ?

GABRIEL

Les hommes sont cachés dans les fossés. Au signal convenu, ils feront sauter le pont-levis...

NAM TRIEU

Ceux que j'attends ?

GABRIEL

Ils ont dû se réunir à onze heures, dans le faubourg, près de la porte de Ten Fan Pao.

NAM TRIEU

Les grilles du palais ?

GABRIEL

Elles sont ouvertes pour laisser passer les voitures et les automobiles des invités. Même en cas d'alerte, vos hommes seront ici avant qu'on les ait refermées

NAM TRIEU

C'est bien. Pars, Kaïkinh te comptera la somme qui t'a été promise pour tes amis et toi.

GABRIEL

Son Excellence restera-t-elle ici ?

NAM TRIEU

Mes protestations ont convaincu ces gens de mon amitié, et ma présence endort tous les soupçons...

GABRIEL

La révolte éclatant, Votre Excellence se trouvera peut-être en fâcheuse posture, et des coups de feu seront sans doute tirés du dehors. Les balles ne choisissent pas leurs victimes... (*Geste évasif de Nam Trieu.*) Soit... Mais si Votre-Excellence le désire, je puis accompagner jusque chez elle l'épouse de Son Excellence.

NAM TRIEU

N'aie point d'inquiétude pour mon épouse... J'ai pourvu à son sort. (*Dans le salon, la musique attaque une valse. A ce moment, les couples qui étaient descendus au jardin remontent. — Gabriel s'éloigne.*)

MADAME LAMBOURDE

Mesdames ! Mesdames !.

UNE VOIX

La première valse !

MADAME LEFISCAL

Vite ! Vite !

FLORENT, *à madame Lambourde.*

Assisterez-vous au souper, après le cotillon ?

MADAME LAMBOURDE

Mais certainement ! (*Les couples entrent dans la salle de bal. Bérigny, sortant de la salle, rencontre sa femme.*)

BÉRIGNY

Marguerite, je te cherchais.

MADAME BÉRIGNY

Me voilà, mon ami.

BÉRIGNY

Nous partons.

MADAME BÉRIGNY

Déjà ? Pourquoi ne pas coucher à Shong-Hoï ?

BÉRIGNY

Mieux vaut rentrer à Ten Fan Pao, cette nuit. Il est plus agréable de rouler sur les grandes routes au clair de lune que sous le soleil.

MADAME BÉRIGNY

J'aurais volontiers assisté au départ de l'empereur.

BÉRIGNY

Revoir cet enfant que le gouverneur traîne derrière lui comme un petit captif... non... je n'y tiens guère...

MADAME BÉRIGNY

Alors, mon ami, partons !

BÉRIGNY, *s'arrêtant, car il aperçoit madame Nam Trieu et de Dambrun qui se dirigent vers le hall.*

De Dambrun !

MADAME BÉRIGNY

Avec elle ! Ah ! qu'ils sont imprudents, ces amoureux ! N'ayons pas l'air de les voir... Sortons par là !

(*Ils sortent par le fond.*)

Pendant ce dialogue, les derniers couples sont entrés dans le bal. Le hall est vide. — Il n'y a que deux gardes indigènes dans le fond.

A la lumière de la lune, on voit venir du fond du jardin de DAMBRUN et MADAME NAM TRIEU. — Madame Nam Trieu porte le vieux costume des Tmères.

Pendant toute la scène, on entend la musique jouant une valse.

DE DAMBRUN

Un tour de valse, petite amie ?...

MADAME NAM TRIEU

Non... Je ne désire pas danser...

DE DAMBRUN

D'où vient, petite Hoa-Sen, que ce soir, vous n'ayez pas votre gaîté coutumière, votre turbulence joyeuse, votre gentil pépiement d'oiseau ?

MADAME NAM TRIEU

Que sais-je ? Il y a des heures où il semble que le fantôme bleu rôde autour de vous...

DE DAMBRUN

Nouvelle raison pour entrer dans le bal. Je vous assure, le spectacle vous divertira de vos pensées.

MADAME NAM TRIEU

Non... Il fait une chaleur étouffante. Restons ici (*Il va pour répliquer.*) Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il faut tout vous dire ?... (*Elle s'assied.*) Eh bien, je souhaite t'avoir à moi plus longtemps, à moi seule.

DE DAMBRUN

O Hoa-Sen, petite poupée chérie !... (*Il s'assied près d'elle.*)

MADAME NAM TRIEU

Prends garde...

DE DAMBRUN

Bah ! les uns dansent, les autres jouent, qui donc s'occuperait de deux amants bien sages ?

MADAME NAM TRIEU

Tu m'aimes ?

DE DAMBRUN

Si je t'aime ?

MADAME NAM TRIEU

Mais, vraiment ?...

DE DAMBRUN

Oh ! ne le sais-tu pas bien ?

MADAME NAM TRIEU

Si. . Mais il me plait de te l'entendre répéter.

DE DAMBRUN

C'est peu de dire que je t'aime, ma petite idole d'Asie. Là-bas, à la pagode, quand je suis sur ma natte d'opium et toi sur la haute chaise d'ébène, parfois, à tes pieds, je m'amuse à brûler des bâtonnets d'encens. Et c'est ainsi que je voudrais être toujours devant toi, dans cette posture d'adoration.

MADAME NAM TRIEU

Oh ! non, non... Ne rappelle pas ces jeux coupables et sacrilèges dont les puissances s'offenseront un jour.

DE DAMBRUN

Ne t'ai-je donc pas délivrée des terreurs puériles et des craintes superstitieuses, Hoa-Sen? Instruite comme je t'ai instruite dans nos sciences d'Europe, crois-tu donc encore à tous les contes dont tes nourrices t'ont bercée?

MADAME NAM TRIEU

Robert, Robert, ne te moque pas de moi, je te prie. Mais j'ai une foi plus complète aux contes de mes nourrices qu'aux prédictions de tes savants.

DE DAMBRUN

Allons, c'est écrit : malgré mes leçons, vous garderez toutes vos croyances, petite fille asiatique : vous resterez toujours une entravée, ligotée dans vos préjugés antiques et sur vous continuera à peser le poids des dix mille et des dix mille années où le cerveau de vos aïeules se forma lentement. Mais, bah ! c'est peut-être parce que tu es différente de moi que je t'aime.

MADAME NAM TRIEU

Ah ! Robert, qu'il est vilain de parler ainsi et quelle peine tu me fais...

DE DAMBRUN

De la peine ?

MADAME NAM TRIEU

J'ai peur, si peur de n'être pour toi qu'un bibelot curieux, un objet rare et amusant. Va, ce n'est pas quand tu es à mes pieds comme devant une idole que je triomphe, ô mon amant, c'est quand je suis blottie, toute petite, contre toi et que tu me chuchotes à mon oreille des mots si tendres. Alors, je me crois une autre femme, une femme de ton pays. Ah ! je voudrais tant te les faire oublier, ces rivales lointaines...

DE DAMBRUN

Je les ai toutes oubliées.

MADAME NAM TRIEU

Et jamais le désir ne te tourmente de les revoir et d'avoir autour de ton cou le collier de leurs bras blancs ?...

DE DAMBRUN

Je n'ai plus qu'un désir, Hoa-Sen, c'est de vivre ici, près de toi, et d'y mourir.

MADAME NAM TRIEU

Est-ce vrai? Est-ce vrai? Est-ce possible? Quoi, tu n'aurais pas le regret de la terre natale, tu ne songerais pas à y retourner un jour prochain, peut-être, pour t'y marier à une femme de ta race et pour y vivre?,..

DE DAMBRUN

Non, non, je te jure. Non, je ne pense pas au retour... Je n'échangerais pas mon existence de colonial contre l'existence que l'on traîne là-bas, étroite et mesquine. Et je ne m'arracherai plus jamais au charme insinuant de ton pays. Ah! les forêts profondes et muettes, les petits lacs qui dorment aux pieds des banyans, les plages de sable étincelant avec leurs palmiers chevelus. Il me semble que je subis une sorte d'envoûtement singulier à respirer des odeurs nouvelles, contempler un ciel où éclatent d'autres étoiles, une terre qui produit d'autres moissons et qui se pare d'autres fleurs. Et ce sont des bonheurs inconnus quand, penché sur tes yeux, je vois comme au dedans de toi, ta petite âme jaune, ou quand, allongé sur ma natte, j'évoque à la fumée de ma pipe toutes les féeries de l'opium.

MADAME NAM TRIEU

Dis, sais-tu que je suis jalouse?

DE DAMBRUN

Toi?

MADAME NAM TRIEU

Oui, si on peut être jalouse d'autre chose que d'une femme...

DE DAMBRUN

Et de quoi donc?

MADAME NAM TRIEU

De ton opium!

DE DAMBRUN

Ah! bah!

MADAME NAM TRIEU

Je hais la drogue qui te donne des félicités que tu ne tiens pas de moi, des joies où je n'ai pas de part, des extases que tu n'as pas puisées sur mes lèvres.

DE DAMBRUN

Quoi! jalouse d'une pipe, Hoa-Sen?

MADAME NAM TRIEU

Pourquoi demander à la fumée, des plaisirs menteurs et des bonheurs inachevés, quand nous avons nos ivresses réelles et parfaites?

DE DAMBRUN

Mais pour remplir les longues heures de l'attente, pour combler le temps que je ne passe pas à tes côtés. Les minutes où nous sommes séparés l'un de l'autre me paraissent si longues! Et toi, chère, loin de moi, ne connais-tu pas ces impatiences?

MADAME NAM TRIEU

Pour moi, ô mon amant, la maison où tu

n'es pas est vide, et chaque heure de ton absence a la durée d'un jour. Si j'étais condamnée à ne plus te voir, j'aimerais mieux descendre au pays des ombres légères.

DE DAMBRUN

Alors, Hoa-Sen, tu as devant toi de longues années de vie, de très longues années.

MADAME NAM TRIEU

Qui sait? Le bonheur est de courte durée.

DE DAMBRUN

C'est encore ta nourrice qui t'a appris cela?

MADAME NAM TRIEU

C'es le vieux poète Li-Taï-Pé.

DE DAMBRUN

Ah! et qu'a-t-il dit?

MADAME NAM TRIEU

Il a dit : « Presque au sommet d'une haute montagne est un lac aux eaux pures, où flottent de larges lotus. Leurs fleurs ont une blancheur merveilleuse. Et les hommes, jaloux entre eux, sont travaillés du désir de posséder la fleur unique. Chaque matin, quelqu'un part pour la conquérir. Sur les rochers où ses pieds s'ensanglantent, sous le soleil qui lui brûle la nuque, il gravit la montagne, il s'essouffle,

plein d'espoir, plein de joie. Enfin, il découvre le lac, il y vole et il cueille la fleur. Il la contemple, il la respire. Mais tandis qu'il triomphe, le beau lotus arraché à ses eaux profondes, aux eaux glacées, se penche sur sa tige et meurt. Et nul homme jamais ne l'a tenu plus d'un instant dans ses mains brûlantes.

NAM TRIEU, *paraissant sur la porte de la salle de bal, à de Dambrun.*

Oh! cher ami, je vais gronder madame Nam Trieu. Quoi ! elle vous retient ici, quand toutes ces demoiselles vous réclament pour la danse...

DE DAMBRUN

Ma foi, vous n'aurez pas tort de la gronder. J'ai vainement essayé de la décider à faire un tour de valse. « C'est le jour du fantôme bleu, dit-elle... » Sermonnez-la, je reviendrai la chercher dans un instant. (*Il sort par la droite. La musique continue.*)

NAM TRIEU, *après une pause et s'étant assuré qu'il n'y a plus dans le hall personne, sauf, au fond, les gardes indigènes.*

Hao-Sen, vous allez rentrer dans votre demeure...

MADAME NAM TRIEU

Bien. Mais je pensais que vous aviez l'in-

tention de rester ici jusqu'au départ de Sa Majesté.

NAM TRIEU

Aussi resterai-je, et vous rentrerez seule chez vous.

MADAME NAM TRIEU

Ce sera comme vous le souhaitez.

NAM TRIEU

Arrivée, vous passerez dans la chambre des Ancêtres.

MADAME NAM TRIEU

La chambre des Ancêtres?

NAM TRIEU

Là, vous accomplirez pieusement les rites funéraires.

MADAME NAM TRIEU

Mais, seigneur, les rites sont célébrés au moment où quelqu'un va fermer ses yeux à la clarté du jour. Pour qui donc faut-il invoquer les mânes?

NAM TRIEU

Hoa-Sen, je sais qu'au bord de la Rivière-Verte, près du village des Chanteuses. une antique pagode se cache entre des bancouliers.

MADAME NAM TRIEU

Ah!

NAM TRIEU

Et que souvent à l'heure où le soleil décline, une femme s'y introduit en secret. Sans doute, il y a plusieurs jours déjà, le mari aurait pu prononcer la sentence sur la femme coupable...

MADAME NAM TRIEU, *chancelant.*

Seigneur...

NAM TRIEU

Mais il était chargé d'intérêts plus pressants que les siens et il avait comme un rôle à jouer. C'est fait, et il lui est loisible enfin de songer aux soins de son honneur.

MADAME NAM TRIEU, *avec un cri étranglé.*

Oh!...

NAM TRIEU

Nierez-vous le crime, ou espérez-vous échapper au châtiment?

MADAME NAM TRIEU

C'est une vieille et cruelle loi que vous invoquez contre la coupable.

NAM TRIEU

C'est la loi des ancêtres.

MADAME NAM TRIEU

Hélas!...

NAM TRIEU

Faut-il, si vous ne vous soumettez pas, que des serviteurs portent la main sur vous?...

MADAME NAM TRIEU

Ce que vous ordonnez, seigneur, sera accompli.

NAM TRIEU, *après un silence, détachant le poignard qu'il a à sa ceinture et le remettant à sa femme.*

Je ne soupçonnais pas, Hoa-Sen, quand, enveloppée de vos voiles, vous êtes entrée chez votre époux et qu'il vous recevait comme un présent du ciel, je ne soupçonnais pas que vous lui apportiez la douleur et le deuil.

MADAME NAM TRIEU, *prenant le poignard.*

Je me repens, seigneur, je me repens!

NAM TRIEU

Hoa-Sen, votre mémoire, du moins, ne sera pas flétrie, et la tablette suspendue à l'autel des ancêtres, la tablette relatant votre vie, restera muette sur votre faute. Éternellement votre nom brillera d'un éclat chaste. Je l'ai voulu. Demain, quand on vous trouvera sans vie, on pourra croire que vous vous êtes donné une mort honorable pour accomplir un devoir pieux. Car cette nuit, vous ne mourrez pas seule... (*On entend l'hymne tmère.*) Mais je ne m'explique

pas davantage. Allez, Hoa-Sen, allez. Voici Sa Majesté. (*Madame Nam Trieu sort par la gauche. Une foule de gens, fonctionnaires, invités, etc., emplissent la scène, venant soit de la salle de jeu, soit de la salle de bal.*)

VOIX

C'est Sa Majesté qui part... — Qui est avec lui?...— Les nouveaux membres du conseil. — Il y a une femme aussi. — Il est gentil, ce petit empereur...

On s'est rangé. Des gardes indigènes sous les ordres de l'inspecteur Battistini se sont groupés au fond. RÉGIAL entre, ayant à ses côtés le PETIT EMPEREUR, 10 ans, vêtu de jaune et portant le grand cordon de la Légion d'honneur. Derrière lui, quatre ministres et une femme. Puis MADAME RÉGIAL, tous les grands fonctionnaires, les femmes des fonctionnaires, les invités, etc.

RÉGIAL, *s'arrêtant après avoir conduit le petit empereur jusqu'au fond où on a placé sa chaise à porteurs.*

Majesté, avant votre départ, je vous remercierai encore d'avoir honoré cette fête de votre présence auguste.

LE PETIT EMPEREUR. *Tandis qu'il parle, le plus vieux des ministres observe le petit empereur qui, parfois, jette les yeux sur lui pour s'assurer qu'il répète bien les paroles qu'on lui a apprises.*

Je tenais, monsieur le gouverneur, à vous donner ce témoignage de sympathie, car je sais tout ce que je dois à vous même et à la France que vous représentez si dignement ici.

RÉGIAL

En détrônant l'empereur légitime, et en vous mettant à sa place, à laquelle vous n'aviez aucun droit, la République Française a agi pour vous en mère bienveillante. Et vous savez aussi, Majesté, que vous ne sauriez avoir de mère plus glorieuse. J'ai bien recommandé à vos maîtres de dérouler sous vos yeux tous les tableaux de notre histoire, féconde en grands enseignements et en beaux faits.

LE PETIT EMPEREUR

Oh! monsieur le gouverneur, depuis longtemps on me les a appris.

RÉGIAL

Vous n'ignorez donc pas que nous avons été les conquérants et les éducateurs du monde. Avec Guillaume de Normandie, nous avons pris

et civilisé l'Angleterre; avec Saint-Louis, la Terre-Sainte; avec Charles d'Anjou, l'Italie et la Sicile...

LE PETIT EMPEREUR, *fier de montrer son savoir.*

Où tous les Français ont été massacrés le jour des Vêpres Siciliennes, en 1282...

MADAME RÉGIAL

Il sait cela! C'est admirable!...

RÉGIAL

Nous sommes encore le peuple qui a soutenu les plus pénibles guerres, livré le plus grand nombre de batailles...

LE PETIT EMPEREUR

Mes professeurs français m'ont cité leurs noms : Crécy, Azincourt, Pavie...

LE MINISTRE, *intervenant.*

Sa Majesté s'est arrêtée là dans ses études.

LE PETIT EMPEREUR, *regardant le ministre, interdit.*

Oui, je me suis arrêté là...

MADAME RÉGIAL

Mais, Majesté, avant que vous partiez... quelle est donc cette dame qui vous regarde si maternellement?

LE PETIT EMPEREUR

La nourrice qui m'a élevé et qui ne me quitte jamais. C'est dans ses bras qu'on est venu me chercher au Palais des Ancêtres pour me conduire au Palais Impérial.

MADAME RÉGIAL

Pourquoi est-elle si triste ! On dirait qu'elle va pleurer.

LE PETIT EMPEREUR

Elle pleure depuis que je suis empereur. Elle dit que c'est pour mon malheur qu'on m'a tiré de mon obscurité et que je mourrai jeune encore de mort violente.

MADAME RÉGIAL

Oh ! Majesté !...

RÉGIAL

Que Votre Majesté se rassure. La République a étendu sa main sur vous.

LE MINISTRE, *s'approchant de l'empereur.*

Majesté...

LE PETIT EMPEREUR

Ah ! Il faut partir... (*Donnant la main à Régial.*) Monsieur le gouverneur général, que le ciel répande sur vous ses bénédictions.

RÉGIAL

Au revoir, Majesté, ayez des rêves heureux.

(*L'empereur remonte, il entre dans sa chaise à porteurs qu'on enlève. Son cortège le suit.*)

RÉGIAL, *redescendant, à Piétrequin.*

Ah ! monsieur le procureur général, voilà une belle soirée pour moi.

PIÉTREQUIN

Monsieur le gouverneur général, je vous l'avais bien dit, qu'au départ du vieil empereur, tous nos embarras prendraient fin. Nous avons été trop timides encore. Pendant qu'on y était, il fallait abolir l'empire, annexer le pays à la France, et nous étions les vrais souverains ici. (*Musique dans la salle de bal.*)

RÉGIAL

Mais, mesdames, retournez dans la salle de bal.

JEUNES GENS *et* JEUNES FILLES

Oui, oui, le cotillon...

MADAME LEBRAY, *à de Dambrun.*

Monsieur de Dambrun, c'est nous qui le conduisons.

DE DAMBRUN

Où sont les accessoires ?

MADAME RÉGIAL

Les voilà ! (*Tout le monde remonte en bavar-*

dant et en riant. On distribue les accessoires du cotillon. Bruit lointain d'une détonation. Tous les boys disparaissent aussitôt.)

VALAT, *à Lambourde.*

Tiens !... Vous n'avez pas entendu ?

LAMBOURDE

Quoi donc ?

VALAT

On dirait le bruit d'une détonation...

LAMBOURDE

Eh bien ?

VALAT

Ne vous semble-t-il pas étrange qu'en pleine nuit... ?

LAMBOURDE

Oh ! monsieur Valat, vous finiriez par inquiéter les gens les plus confiants et... (*Mais à ce moment, Li, le boy de Lebray, sort en courant de la salle de bal, bouscule Lambourde et les personnes qui se trouvent devant lui, puis disparaît dans le jardin.*)

LAMBOURDE

Quel idiot !

MADAME LEBRAY

Mais c'est Li !...

MADAME RÉGIAL

Il est fou !...

MADAME LEBRAY, *regardant dans la salle de bal, pousse un cri.*

Ah !... Henri !... Qu'as-tu?... (*Lebray paraît, la main ensanglantée.*)

LEBRAY

Le boy ? Où est le boy ?

PIÉTREQUIN, *s'élançant vers le fond.*

Qu'on coure après lui, qu'on l'arrête !...

MADAME LEBRAY

C'est lui qui t'a blessé ? Un médecin... le docteur Murel... (*Appelant.*) Docteur !...

LEBRAY

Rien... ce n'est rien.

RÉGIAL

Mais que s'est-il passé ?

LEBRAY

Ma foi, je n'ai pas compris... Li nous avait accompagnés... J'ai eu un ordre à lui donner.. Je l'ai fait appeler dans le petit salon... Et comme je me penchais vers lui, j'ai vu son bras levé, armé d'un couteau... J'ai étendu la main... Et voilà !...

PIÉTREQUIN, *revenant.*

Les domestiques, où sont-ils?

MADAME RÉGIAL

Mais ils sont... (*Elle regarde autour d'elle.*) Comment, les boys ont disparu?

PIÉTREQUIN

Et les interprètes?

RÉGIAL

Gabriel et Théodore étaient là?

PIÉTREQUIN

Non.

MADAME RÉGIAL

Je les ai aperçus il n'y a qu'un instant.

PIÉTREQUIN

Introuvables!

RÉGIAL

Ah! par exemple!...

DE DAMBRUN, *appelant.*

Gabriel! Théodore!...

MADAME RÉGIAL

Lou-Tshé!... (*Un silence.*)

DE DAMBRUN

Personne ne répond!

RÉGIAL

Voilà qui est singulier !...

VALAT

Et même un peu inquiétant... (*Un nouveau silence. Tous les personnages se regardent. Instinctivement, les femmes se rapprochent les unes des autres.*)

LEBRAY

Enfin, que sont-ils devenus ?

LE CAPITAINE TOSTAIN

Cherchons-les !

DE DAMBRUN

Peut-être dans le parc... (*Comme ils vont pour sortir, la lumière électrique s'éteint brusquement.*)

DES VOIX

La lumière !... Un accident... Non... Si... C'est éteint partout !...

LE CAPITAINE TOSTAIN

Vite ! des candélabres ! Dambrun, savez-vous où il y en a ?...

DE DAMBRUN

Oui. Venez avec moi... (*Il sort avec Tostain par la droite.*)

MADAME LAMBOURDE

J'ai peur! J'ai peur!...

LAMBOURDE

Peur de quoi?... Tu es folle!

VALAT, *qui est au fond.*

Ah! regardez!...

DES VOIX

Où?

VALAT

Là-bas, sur la colline, ces feux rouges... On dirait des signaux.

DES VOIX

Des signaux?

RÉGIAL

Du côté du faubourg? Ce sont des réjouissances populaires. Ces braves gens ont appris qu'il y a fête au Palais et ils tirent un feu d'artifice en mon honneur.

LAMBOURDE, *qui est près de la baie donnant sur le jardin.*

Quelqu'un accourt de ce côté... C'est une femme... madame Bérigny...

MADAME BÉRIGNY *entre tout essoufflée.*

Mon mari n'est pas revenu?

RÉGIAL

Bérigny? Où est-il?

MADAME BÉRIGNY

A la caserne Courbet.

RÉGIAL

Qu'est-ce qu'il fait?

MADAME BÉRIGNY

Il donne l'alarme...

MESDAMES LEFISCAL *et* LAMBOURDE

L'alarme? (*De Dambrun revient avec des candélabres allumés.*)

RÉGIAL

Mais, madame, qu'est-ce que vous nous racontez là?

MADAME BÉRIGNY

Nous étions partis en automobile. En traversant le faubourg, près de la porte de Ten Fan Pao, nous voyons des hommes qui collaient des affiches sur les murs, d'autres qui lisaient une sorte de prospectus qu'on leur distribuait. A la vue de l'automobile, ils se dispersent; mon mari, intrigué, saute à terre, va à l'affiche écrite en caractères tmères, et la lit... C'est un appel à la révolte. (*Les dames poussent un cri.*)

MADAME RÉGIAL

Ah! mon Dieu!...

MADAME LEBRAY

Une révolte !...

MADAME LAMBOURDE

Nous sommes perdus !...

NAM TRIEU, *riant.*

Mesdames, n'ayez pas peur ! Une révolte à Song-Hoï ! Comment l'aurait-on préparée sans que j'en eusse été informé par mes agents ?

TRON

Vous ne saviez rien ?

NAM TRIEU

Rien !...

RÉGIAL

Cette affiche est l'œuvre d'un mauvais plaisant !...

MADAME BÉRIGNY

Je ne crois pas... La révolte doit éclater cette nuit à un signal donné...

MESDAMES LEFISCAL *et* PIÉTREQUIN

Cette nuit ?

MADAME BÉRIGNY

L'affiche invite le peuple à prêter main-forte aux rebelles. L'ayant lue, nous sommes revenus

en hâte. Nous avons rencontré M. le président Fournier qui rentrait chez lui. Nous l'avons averti. Il réveille tous les Français et se réfugiera avec eux à la Chambre de commerce. Moi j'ai quitté l'auto au coin de la rue montant à la caserne où mon mari a été chercher la troupe.

NAM TRIEU

C'était là, madame, une précaution inutile. (*A Régial.*) Faites donc téléphoner à la caserne qu'on ne dérange pas le régiment.

MADAME BÉRIGNY

Gardez-vous de donner un ordre pareil. Croyez-moi, nous aurons bientôt besoin de nos soldats.

LEFISCAL, *du fond.*

Les grilles! On ferme les grilles!... (*Mouvement de Nam Trieu qui est remarqué par Tron.*)

RÉGIAL

Qui se permet de toucher à mes grilles?... Dambrun, voulez-vous voir, je vous prie?

BÉRIGNY *arrive en courant.*

Le pont de la citadelle a sauté!

MESDAMES LEBRAY *et* LEFISCAL

Le pont a sauté! (*Nam Trieu sort rapide-*

ment, suivi par Tron qui l'observe depuis un moment.)

BÉRIGNY

Ma femme vous a dit... ? Au moment où j'allais arriver à la caserne, une explosion formidable a retenti !... C'était le pont-levis qui volait en éclats !... Les soldats sont enfermés là-haut... et n'en descendront pas aisément... (*Des cris d'effroi. Les femmes remontent pour fuir.*) Ne sortez pas !... Si les rebelles viennent vers le palais, vous allez vous heurter à leur troupe. J'ai fait fermer les grilles ; vous êtes en sûreté.

Ensemble.

MADAME RÉGIAL

Rester enfermée !

MADAME LEBRAY

Je veux partir !

MADAME PIÉTREQUIN

Moi aussi !

MADAME BLANCHET, *à son mari.*

Viens ! Viens !

RÉGIAL

Voyons, ne vous affolez pas.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Puisqu'on vous dit qu'ici il n'y a pas de danger...

FLORENT

La porte est solide et les murs de clôture élevés...

DE DAMBRUN

Nous pourrions soutenir un siège de plusieurs heures.

LEBRAY

Mesdames, vous ne risquez rien.

RÉGIAL

Mais c'est donc une vraie révolte?

BÉRIGNY

N'en doutez pas.

MADAME BLANCHET. *Elle pousse un cri aigu et s'évanouit.*

Ah!... (*Madame Lebray et le docteur la soignent.*)

RÉGIAL

Une révolte! sous un proconsulat! Ils ne voient donc pas qu'ils me déshonorent!... Si je mettais mon grand uniforme et que j'aille les haranguer?

BÉRIGNY

Vous vous feriez tuer!

RÉGIAL

Se révolter! Après ce que j'ai fait pour eux!

PIÉTREQUIN

Ah! quand cette nouvelle arrivera en France!... Qu'est-ce qu'on dira au ministère?

LEBRAY

Et dans les journaux!... C'est nous, encore, les fonctionnaires qui trinquerons...

LEFISCAL *et* LAMBOURDE

Ce serait un comble!...

TRON *reparaît sans cravate et les vêtements en désordre.*

Ah! le gredin! Il m'a glissé entre les doigts!...

RÉGIAL

Vous vous êtes battu? Avec qui?...

TRON

Nam Trieu.

RÉGIAL

Nam Trieu?

TRON

C'est un traître!...

RÉGIAL

Allons donc! Où est-il?...

TRON

Parti à votre insu... Mais je le surveillais... J'avais surpris un geste tout à l'heure, et sa sortie m'a paru insolite. Je l'ai suivi... Je l'ai

rejoint près de la porte... Il avait pris la clef du portier indigène, et il ouvrait les grilles sans doute pour nous livrer aux rebelles !...

RÉGIAL

Est-ce possible !...

TROU

Il m'a vu ; il m'a sauté à la gorge... Je l'ai envoyé rouler à dix pas... Mais il s'est relevé avec la prestesse d'un chat, s'est accroché aux barreaux de la grille, l'a franchie et s'est élancé dans la nuit.

RÉGIAL

Le fourbe ! Il était du complot !

TRON, *à Régial.*

Comprenez-vous pourquoi il demandait qu'on ne dérangeât pas la troupe?

RÉGIAL

Ah ! la troupe ! Dambrun, téléphonez à la citadelle... Qu'ils sortent de là-haut comme ils pourront, mais qu'ils accourent !... Je les attends !... (*De Dambrun sort.*)

BÉRIGNY, *à Battistini.*

Battistini, postez vos soldats dans le jardin et mettez le Palais en état de défense.

MADAME RÉGIAL

On viendra à notre secours, n'est-ce pas?

MADAME PIÉTREQUIN

Pour nous délivrer!

RÉGIAL

Oui! Oui!

MADAME LEBRAY

Vite, d'autres vêtements!...

RÉGIAL

Mesdames, ce n'est qu'une mauvaise nuit à passer.

TRON

Surtout ne vous alarmez pas. J'ai déjà bien vu des révoltes dans les colonies, elles tournent toujours au triomphe des blancs. (*Madame Lebray sort avec quelques dames.*)

LAMBOURDE, *les bras au ciel.*

Mais pourquoi une révolte, pourquoi?...

RÉGIAL

Quelles qu'en soient les causes, rien ne saurait excuser la lâcheté de cette agression.

BÉRIGNY

Pas de récriminations vaines. Songeons plutôt à défendre nos os. Le temps presse. (*On l'entoure.*)

RÉGIAL

Messieurs, vite un plan de défense, et discu-

tons avec sang-froid. Nous devons à tous l'exemple du courage. D'ailleurs, avec nos armements, nos soldats, les ressources dont nous disposons, ce doit être un jeu pour nous de nous rendre en peu de temps les maîtres de la rébellion.

LAMBOURDE

Évidemment!

LEFISCAL, *désignant Valat.*

C'est ce que je disais tantôt à monsieur.

BÉRIGNY

Nos troupes vont marcher. Qui les commandera? Le général de Tourmalin est parti.

RÉGIAL

Le général Breton n'est pas arrivé et le colonel Pollet est en tournée d'inspection.

BÉRIGNY

C'est donc le lieutenant-colonel Barbier qui, malgré son état de santé, prendra le commandement.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Si on ne l'a pas tué chez lui. D'ailleurs, les douze cents hommes de la caserne Courbet peut-être ne suffiront pas à ces opérations. Télégraphiez dans l'île des Salanganes où il y a deux bataillons.

LEBRAY

Télégraphier? Le câble n'arrive pas jusqu'à l'île.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Pourquoi?

LEBRAY

Une gaffe des ingénieurs. Ils ont fait leurs calculs comme si le fond de la mer était plat comme un billard. Il manque dix kilomètres de fil.

VALAT

Fabuleux!

BÉRIGNY

Pourquoi de nouvelles troupes?... Sur le mamelon de l'hôpital, il y a une batterie dominant la ville, de là...

LE CAPITAINE TOSTAIN

Une batterie, oui, mais pas d'obus. Les arsenaux de France se sont trompés de calibre pour les boulets.

RÉGIAL

Mais, par le fleuve, avec les torpilleurs...

FLORENT

Nos torpilleurs sont à cinquante kilomètres, à Prabang, puisqu'on n'a pu nous construire des quais à Shong-Hoï, et la plupart sont désarmés, sans matelots spécialistes; nous en avons neuf sur quarante, les autres sont à Toulon.

RÉGIAL, *à Lambourde.*

Il nous reste alors les chaloupes de la douane.

LAMBOURDE

Ah! les chaloupes!

RÉGIAL

Pour lesquelles vous nous avez fait acheter les canons de la frégate hollandaise...

LAMBOURDE

Mais c'est que... après les avoir achetés...

RÉGIAL

Eh bien?

LAMBOURDE

On s'est aperçu que les canons étaient trop longs...

RÉGIAL

Alors, qu'en a-t-on fait?

LAMBOURDE

On les a mis à fond de cale, pour servir de lest.

RÉGIAL, *exaspéré.*

A fond de cale!...

LEBRAY

Quoi! pas moyen de se défendre?

DE DAMBRUN, *revenant.*

Le téléphone vient d'être coupé; heureusement, j'avais déjà communiqué avec la caserne.

RÉGIAL

Eh bien, descendent-ils?

DE DAMBRUN

Ils ne parviennent pas à réparer le pont. A mesure que des soldats de bonne volonté se mettent à l'ouvrage, d'en bas, les indigènes tirent sur eux. Pour établir même une passerelle de fortune, il faut que, du dehors, on déloge les indigènes de leur position.

LEBRAY

Comment! Ça nous est impossible!

RÉGIAL

Si les soldats ne sortent pas de la citadelle, les émeutiers se rendront les maîtres de la ville...

VALAT

Et nous sommes fichus!

Ensemble.

TROU

Peutan de bouno méro!

MADAME LAMBOURDE

Messieurs... Messieurs...

MADAME RÉGIAL

Je vous en prie...

MADAME LEBRAY

Capitaine... Lieutenant...

FLORENT

Nous vous défendrons...

RÉGIAL

Cependant, il faut que nous trouvions quelque moyen...

DE DAMBRUN

Attendez... (*Il remonte.*) J'ai une idée... Battistini! Battistini!...

BATTISTINI, *en coulisse.*

Hein?... Quoi!...

DE DAMBRUN

Venez vite, venez!

BATTISTINI

Me voilà!... (*Il paraît.*) Ils seront bientôt là, vous savez. Je les entends hurler dans la nuit...

DE DAMBRUN

On a fait sauter le pont-levis de la citadelle et les troupes sont prisonnières dans ce nid d'aigle! Aidons-les à sortir, ou nous n'aurons qu'à attendre la mort en nous croisant les bras. Combien avez-vous d'hommes dans le palais?

BATTISTINI

Deux cents.

DE DAMBRUN

Qu'une centaine d'entre eux filent par la petite

porte de la cour et montent au pas de charge vers la citadelle, pour prendre les assaillants à revers.

RÉGIAL

Il a raison. Le coup est à risquer.

DE DAMBRUN

Moi et une dizaine de Français de bonne volonté, nous accompagnerons les miliciens pour leur mettre du cœur au ventre.

RÉGIAL, *à Florent.*

Voyez si la porte n'est pas gardée. (*Florent sort par la salle de bal.*)

BATTISTINI

Je suis aux ordres de M. le capitaine Tostain.

LE CAPITAINE TOSTAIN

C'est moi qui irai à la citadelle avec une centaine d'hommes. Florent et vous, avec les autres, vous resterez ici et tiendrez bon jusqu'à demain matin.

BATTISTINI

Bien, capitaine.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Mais, me faire obéir des miliciens, comment? Ils ne savent pas le français...

TRON

Les imbéciles ! Il y a trente-cinq ans que nous sommes dans leur pays et ils ne parlent pas encore notre langue !

BÉRIGNY

Et les sergents ?

BATTISTINI

Saoûls d'alcool et d'opium.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Diable ! Tenter un pareil coup de main avec des gens ne me comprenant pas !

RÉGIAL

Il y a là le directeur de l'École des Hautes-Études Orientales... (*Il appelle.*) Monsieur Franville ! Monsieur Franville !

LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE

Monsieur le gouverneur ?

RÉGIAL

Mettez-vous à la disposition du capitaine Tostain pour traduire ses commandements en tmère.

LE DIRECTEUR

Mais je ne sais pas le tmère.

RÉGIAL

Vous ne savez pas le tmère ?

LE DIRECTEUR

Non, je connais le sanscrit, le chinois, le thibétain et même le tmère ancien, mais la langue courante, la langue vulgaire, je ne la connais pas.

RÉGIAL

Oh !...

MADAME RÉGIAL

Mon Dieu !

BÉRIGNY, *à Tostain.*

Allons, je vous accompagnerai.

LAMBOURDE

Ah ! brave ami ! (*On serre la main à Bérigny.*)

BATTISTINI, *à Bérigny.*

Et moi, cré nom ! Si vous partez, que faire en attendant le réveil des sergents ? Les hommes n'entendront rien à mes ordres, et j'ignore leur sale baragouin. Je viens du Dahomey.

MADAME BÉRIGNY

Ne vous inquiétez pas ; ici, je vous servirai d'interprète.

FLORENT, *revenant.*

Personne de ce côté. La voie est libre. (*Des coups de feu qui se rapprochent.*)

MADAME LEBRAY

Des coups de feu!

MADAME PIÉTREQUIN

Ils tirent sur le Palais!

TRON, *tendant le poing vers le fond.*

Mes petits agneaux, nous réglerons tous nos comptes demain.

LEBRAY, *à Tostain.*

Dépêchez-vous! Filez!

RÉGIAL

Oui! oui! Il n'est que temps! (*Aux jeunes gens groupés autour de Dambrun.*) Prenez les armes des sergents.

LE CAPITAINE TOSTAIN

Quels sont mes hommes?

BATTISTINI

La deuxième compagnie.

LE CAPITAINE TOSTAIN, *à Bérigny.*

Appelez les miliciens de la deuxième compagnie.

BATTISTINI, *à madame Bérigny.*

Et vous, madame, dites à ceux qui vont rester de ne pas gaspiller leurs cartouches, qu'ils ne fassent feu qu'à coup sûr.

BÉRIGNY, *sur la véranda. Il donne un ordre en tmère.*

RÉGIAL, *aux dames.*

Mesdames, ne restez pas dans ce salon... une balle égarée... Il y a du danger. Laissez-nous seuls.

PIÉTREQUIN, *poussant les dames vers la gauche.*

Rentrez dans la salle de billard...

FLORENT

Vite! Vite!... Les voilà dans l'avenue!

LEBRAY, *à Battistini.*

Passez-nous les fusils des premiers miliciens qui seraient blessés...

TRON

Oui, des fusils!

MADAME BÉRIGNY, *s'avançant sur la véranda. Elle est éclairée par un candélabre placé derrière elle. Elle crie un commandement en tmère. Des miliciens accourent.)*

TRON, *aux femmes.*

Surtout n'ayez pas peur. Vous ririez de votre frayeur demain! Quand Bérigny sera de retour avec nos pioupious!

MADAME BÉRIGNY *crie un nouveau commandement. A ce moment, une nouvelle décharge éclate. Les femmes poussent un cri. Madame Bérigny fait deux ou trois pas en chancelant et vient tomberdans le salon.*)

BÉRIGNY, *se précipitant vers elle.*

Marguerite!... (*Tout le monde entoure madame Bérigny.*)

TOUS

Qu'a-t-elle? Blessée? Morte?

RÉGIAL

Silence! Silence! Le médecin!... Docteur!... (*Tout ce qui suit doit être dit à mi-voix.*)

BÉRIGNY, *tenant madame Bérigny dans ses bras et la posant sur un canapé.*

Ma femme!... Ma chérie... chérie... m'entends-tu?

LAMBOURDE, *regardant Bérigny.*

Ah! mon Dieu! Il ne peut plus partir!

DE DAMBRUN, *à Tostain.*

Et que faire sans lui?

LE CAPITAINE TOSTAIN

Ils vont nous cerner!

LE DOCTEUR MUREL

Dégrafez-la... C'est près du cou...

MADAME LEBRAY

De l'eau!... Faites-moi passer une carafe d'eau!

FLORENT, *à Tron, qui tient un candélabre.*

Cachez les lumières. C'est un point de mire... (*Tron se baisse.*)

BÉRIGNY

Docteur! Docteur!

LE DOCTEUR

Attendez!

BÉRIGNY

Ma femme! Mon aimée! Marguerite!

MADAME BÉRIGNY, *d'une voix faible.*

Jean!...

BÉRIGNY

Tu m'entends? Tu me vois? Souffres-tu?

LE CAPITAINE TOSTAIN

Monsieur Bérigny!

BÉRIGNY

Ah! qu'on me fiche la paix!

LE CAPITAINE TOSTAIN

Mais si nous ne partons pas, nous allons être

enfermés dans le Palais, et sans espoir de voir le régiment venir nous délivrer. Dans dix minutes il faudra, pour sortir, livrer un premier combat. Et je n'ai pas d'hommes à sacrifier inutilement.

BÉRIGNY

Qu'on me laisse tranquille!

RÉGIAL

Au nom du ciel, Bérigny!

PIÉTREQUIN

Il y va de notre salut à tous!

LEBRAY, *montrant madame Bérigny.*

Du sien comme du nôtre.

RÉGIAL

Je fais appel à votre cœur et à votre courage. Songez à tous les Français qui sont dans la ville; chaque minute de retard est marquée peut-être par un égorgement. Et songez à toutes les femmes, à toutes les jeunes filles que voilà et qui tomberaient aux mains de ces barbares!

MADAME RÉGIAL *et* MADAME LEBRAY

Monsieur Bérigny!

MADAME PIÉTREQUIN *et* MADAME LAMBOURDE

Au nom du ciel!

DE DAMBRUN

Bérigny, tant pis, nous partons sans vous.

MADAME BÉRIGNY

Jean, va avec eux !

RÉGIAL

Ah ! c'est elle qui vous demande de partir !

BÉRIGNY

Non ! Non !

MADAME BÉRIGNY

Si... Il le faut, mon ami... Ne t'inquiète pas de moi. Va... va... Je le veux... C'est le devoir...

RÉGIAL

Bérigny !

MADAME LEBRAY *et* MADAME LEFISCAL

Sauvez-nous !

LE CAPITAINE TOSTAIN

Je ne vous donne plus qu'une minute !

MADAME LAMBOURDE

Par pitié pour nous !

MADAME LEBRAY

Par pitié ! (*Coups de feu.*)

RÉGIAL

Ah ! les brigands !

BÉRIGNY

Partons!

TOUS, *avec joie.*

Merci! Merci! Il nous sauve!

RÉGIAL

Un vrai Français, celui-là!

BÉRIGNY, *qui a embrassé sa femme.*

Ils paieront cher cette blessure!... Vite! Vite!

DE DAMBRUN, *à des jeunes gens.*

Vous êtes prêts?

LES JEUNES GENS

Nous sommes prêts!

DE DAMBRUN, *se mettant à leur tête.*

Alors, messieurs, en avant! Pour cette vieille France!

LES JEUNES GENS

En avant!

BÉRIGNY, *aux soldats indigènes massés au fond.*

Man maulen! Mau Maulen! Mau maulen!... (*Et il s'élance avec eux au dehors, pendant que les fonctionnaires poussent les soldats.*)

LES FONCTIONNAIRES

En avant ! Vite ! En avant !

LES FEMMES *crient.*

Allez ! Allez ! Allez !

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

Il n'y a pas eu d'entr'acte. — C'est le jour levant. — Tout est en désordre dans le hall.

Montés sur des chaises, TRON et VALAT regardent au dehors.

Autour d'eux, RÉGIAL, LAMBOURDE, LEFISCAL, PIÉTREQUIN, BLANCHET et LEBRAY. — Ils ont des fusils. Piétrequin a le bras en écharpe; madame PIÉTREQUIN soigne un milicien blessé.

Un long silence.

VALAT, *se retournant brusquement.*

Ah! ils étaient allés chercher des poutres.

PIÉTREQUIN

Des poutres?

LAMBOURDE

Pourquoi faire?

VALAT

Je ne sais pas ce qu'ils manigancent...

LEBRAY

Ils n'ont rien osé tenter cette nuit. Le jour levant leur donne du courage.

RÉGIAL, *à Tron.*

Et nos soldats? Qu'aviez-vous vu tout à l'heure, au bout de l'avenue ? Ce n'est donc pas eux?

TRON

A cette distance, au milieu de ces tourbillons de poussière, on ne distingue rien nettement.

LAMBOURDE

Ce sont nos soldats qui accourent. Il y a près de trois heures qu'ils sont partis.

TRON, *regardant toujours au dehors.*

Oui. J'en suis presque sûr. C'est le régiment. Mais pour faire une trouée à travers l'armée des assaillants, il leur faudra bien dix minutes.

BLANCHET, *assis sur une chaise.*

Ah! qu'ils se hâtent et qu'ils nous déliv'ent.

PIÉTREQUIN

Croyez-vous donc qu'avec la rébellion, nos épreuves prendront fin, monsieur Blanchet de Musignan? Elles commenceront.

BLANCHET

Elles commence'ont?

PIÉTREQUIN

Et Paris? Les interpellations au parlement, les criailleries des socialistes! Ils ne manqueront pas de nous accuser d'avoir provoqué ces désordres par notre politique.

LEFISCAL

On est capable de nous fendre l'oreille!

LAMBOURDE

Ah! par exemple!... Mais nous protesterons!

LEBRAY

Soyez tranquilles! J'ai déjà arrêté notre plan de défense. (*Tous l'entourent.*)

Ensemble.

PIÉTREQUIN

Ah! quel est-il?

BLANCHET

Expliquez-le.

RÉGIAL

(*Du bruit au dehors.*) Chut! chut! (*A Valat.*) Et les indigènes?

VALAT

Ils ont soulevé un madrier, le plus lourd.

RÉGIAL

Mais quelle est donc leur intention?

VALAT

Attendez! (*Pause.*) Ah! mon Dieu!

RÉGIAL

Quoi?

VALAT

Les gueux! Ils vont s'en servir comme d'un bélier pour enfoncer la porte.

RÉGIAL

Ils sont fous! La porte est solide.

LEFISCAL

Elle ne résistera pas à des chocs répétés.

VALAT

Ils se mettent en marche! Ils n'ont pas plus de vingt mètres à parcourir.

TRON, *criant.*

Battistini, vous ne les voyez donc pas?...

BATTISTINI, *en coulisse.*

Je n'ai plus que quelques cartouches.

TRON

Nous aussi. Mais ça ne fait rien. Feu!... Et vous, Florent! Et vous! (*Les miliciens et les fonctionnaires déchargent leurs armes. Au bruit des détonations, la porte du fond s'ouvre*

et tous les personnages enfermés dans la salle de billard apparaissent.)

MADAME RÉGIAL

Qu'est-ce que c'est?

MADAME LEBRAY

Nos soldats?

LAMBOURDE

Ils seront là dans un instant.

TRON

Il en est tombé cinq, six... Ils ont lâché leur madrier. Il y en a deux qui gigotent dessous à moitié écrasés.

BLANCHET

Bon! Bon! Bon!

VALAT

Ils s'apprêtent à renouveler la manœuvre.

LAMBOURDE

Allons donc!

LEBRAY

Ils ne savent donc pas qu'ils vont avoir nos troupes dans le dos?

LEFISCAL

Peut être. Mais mourir pour mourir, s'ils se sentent perdus, ils vengeront par avance leur mort sur nous.

TRON

Il y a un homme au milieu d'eux qui les encourage et les excite. C'est un mandarin.

RÉGIAL

Un mandarin?

TRON

Nam Trieu!

RÉGIAL

Vous ne vous trompez pas?

TRON

Non. C'est bien lui! Il vocifère des injures en nous montrant le poing... Il jette des commandements aux hommes... Ah! bon sang! Il ne nous reste pas une cartouche!

MADAME LEBRAY

Personne ne vient donc à notre secours?

MADAME LEFISCAL

Et nos soldats?

TRON

Tenez! Ils se remettent en marche...

VALAT

Ils sont deux ou trois cents qui vont donner l'assaut.

TRON

Rien ne les arrêtera.

MADAME BLANCHET

Seigneu'!

MADAME LEBRAY

S'ils entrent, ils vont nous égorger.

MADAME LAMBOURDE

Nous sommes perdus.

LAMBOURDE

Tais-toi!

RÉGIAL

Ils avancent?

TRON

Oui... ils avancent, malgré les blessés, malgré les morts... Attaquée avec cette fureur la porte va céder.

MADAME BLANCHET, *à genoux.*

Mon Dieu, ayez pitié de nous.

LEFISCAL

Allons-nous périr au moment d'être sauvés?

PIÉTREQUIN

Et les femmes?

LAMBOURDE

Il faut se cacher avec elles. Il ne s'agit que de gagner dix minutes.

TRON

J'aime mieux mourir au grand jour en vendant cher ma peau.

LEBRAY

Moi aussi. *(Coup sourd d'une poutre heurtant la porte.)*

LEFISCAL

Ça y est!

BATTISTINI, *accourant.*

Attention! Vous êtes tous là? En dix coups de bélier la porte va s'ouvrir et je n'ai plus de munitions.

MADAME LEBRAY

Ensemble.

Ah!

MADAME RÉGIAL

Grand Dieu!

MADAME LEFISCAL

Perdus!

BATTISTINI

Pas un cri. Du sang-froid! Une panique vous livrerait à eux sans défense, et il vous reste une chance de salut. Florent, emmenez tout le monde et enfermez-vous dans les bâtiments des bureaux au fond de la petite cour.

RÉGIAL

Les femmes au milieu. Protégeons-les.

LEBRAY

Ici, mesdames, derrière nous.

MADAME LEBRAY

Et madame Bérigny?

MADAME RÉGIAL

La malheureuse ! Elle est évanouie !

TRON

Je la porterai, moi ; heureusement j'ai les doubles muscles. (*Sur un nouveau coup de bélier, mouvement de sortie des personnages.*)

BATTISTINI

Halte ! Si vous sortez ainsi, vous serez aperçus. On tirera sur vous. Attendez. Quand la grille cédera, tous il se précipiteront de ce côté. Moi et les miliciens qui restent, avant d'être tués, nous les aurons retenus un instant. C'est le moment à saisir pour vous évader... Barricadez-vous là-bas. Nos soldats vont arriver. Ils vous délivreront. En place !

TRON, *il traverse la scène portant madame Bérigny dans ses bras.*

Laissez-vous faire, ma petite dame, on vous sauve.

BATTISTINI, *qui est sur la véranda.*

Florent, à votre poste. (*Florent groupe tous les personnages à droite.*) Et partez sans un cri pour qu'ils ne sautent pas sur vous. (*Nouveaux coups de bélier contre la porte.*) Attention... vous y êtes?... La porte s'entr'ouvre... (*A ce moment retentit une furieuse sonnerie de clairons : c'est la charge.*)

LEBRAY, MADAME RÉGIAL

Les Français !

BATTISTINI

Non. Impossible. Ne bougez pas. Ce n'est pas eux. Quelque ruse des indigènes.

LEBRAY

Attendez. (*Il grimpe sur un meuble et regarde au dehors.*) Si... si... par la rue des Marchands de thé... un bataillon !... Les voilà !...

RÉGIAL

Les voilà ?

Ensemble.

MADAME LEBRAY

Ah ! nos soldats !

MADAME BLANCHET

Enfin !

MADAME LEFISCAL

Nos soldats !

BATTISTINI

Pour en avoir plus tôt fini, un coup de main à nos soldats.

RÉGIAL

Allons-y ! (*Tous se précipitent au dehors. Les femmes restent seules en scène.*)

MADAME LEBRAY, *qui est remontée à la véranda.*

Oui... oui... nos fantassins...

MADAME LEFISCAL

Bérigny et de Dambrun à leur tête...

MADAME LAMBOURDE

Les indigènes sont pris entre deux feux... Nam Trieu tient bon...

MADAME PIÉTREQUIN

Ah ! il est blessé !... il s'enfuit... il vient vers le Palais... on se met à sa poursuite...

MADAME LEBRAY

Les autres jettent leurs armes...

MADAME LAMBOURDE

Sauvés !

MADAME PIÉTREQUIN

Nous sommes sauvés !

MADAME BLANCHET, *tombée à genoux.*

Me'ci, mon Dieu ! (*Madame Bérigny, pâle,*

chancelante, s'appuyant au chambranle de la porte, apparaît à droite.)

MADAME RÉGIAL, *allant à elle.*

Chère !... Chère !... Votre mari arrive.

MADAME LEFISCAL

Nous sommes sauvés grâce à lui, grâce à vous...

MADAME LAMBOURDE

Quelle reconnaissance éternelle !

MADAME RÉGIAL

Ah ! que je vous aime ! (*Tous les fonctionnaires rentrent. Au milieu d'eux, Bérigny et Dambrun, couverts de sueur et de poussière.*)

BÉRIGNY

Ma femme ? ma femme ?

MADAME RÉGIAL

La voilà !

BÉRIGNY

Marguerite ! Ma chérie ! (*Il se précipite vers elle et l'étreint. Tous les personnages entourent Dambrun.*)

TOUS

Dambrun ! Enfin !

TRON

Il était temps que vous arriviez, bun Diou !

DE DAMBRUN

Deux heures pour réparer le pont de la Citadelle !... Au retour, nous nous sommes heurtés à un parti de rebelles qui portaient au bout d'une pique la tête du petit empereur.

RÉGIAL

Misérables !

LEBRAY

Ils ont tué l'empereur ?

DE DAMBRUN

Oui !

LEBRAY, *se frappant le front.*

Admirable !

LAMBOURDE

Pourquoi !

LEBRAY

Je vous le dirai.

TRON

La révolte est-elle domptée ?

DE DAMBRUN

Encore deux ou trois coups de torchon et l'ordre sera rétabli.

(1) [BLANCHET

Dieu soit loué !

PIÉTREQUIN

Ah ! ne vous réjouissez pas. La révolte sera étouffée,... mais nous ? Quelles responsabilités !

LAMBOURDE

Des fonctionnaires responsables ? Jamais.

LEFISCAL

D'ailleurs], tant que nous ne tenons pas Nam Trieu, la sédition n'est pas finie.

TRON

Qu'est-il devenu ?

LAMBOURDE

Je l'ai vu qui tombait.

LEFISCAL

Non, il s'est relevé et s'est enfui.

RÉGIAL

Peut-être l'a-t-on saisi ! Voyons... (*Il remonte et appelle.*) Battistini !... (*A ce moment des clameurs retentissent à droite au fond du grand salon. Tous les personnages se retournent.*)

TOUS

Ah ! Lui !

TRON

C'est lui. (*Sanglant, défait, une épée à la*

(1) Les phrases entre crochets sont supprimées à la représentation.

main, poursuivi par le capitaine Tostain et des miliciens, Nam Trieu se précipite en scène. Il essaye de se frayer un passage par le fond, mais on lui barre le chemin. Dans la bagarre, l'épée de Nam Trieu tombe. On se jette sur lui.)

TOUS

Nous le tenons ! A mort ! à mort !

DE DAMBRUN

Je ne permettrai pas qu'on touche à lui ! Il est sans armes. (*Il pousse Nam Trieu derrière une table et, avec l'aide de Bérigny, le protège.*)

TRON, *exaspéré.*

Dambrun, laissez-moi faire... Bérigny, ôtez-vous de là que je l'étrangle !... Ah ! misérable, tu mourras...

NAM TRIEU

Oh ! pas de votre main !... Nous sommes vaincus, mais cette révolte n'aura pas été stérile. Elle est un avertissement pour vous et un exemple pour nos fils. (*Il arrache vivement une épingle de son chignon. A Dambrun :*) Et Hoa-Sen est morte. Je savais tout. (*Il s'enfonce l'épingle dans le cœur et tombe.*)

TOUS

Mort !

DE DAMBRUN, *poussant un cri de douleur.*

Ah !

(1) [BATTISTINI, *à Tostain.*

Capitaine, une estafette du capitaine Paul annonce que les rebelles courent vers la grande pagode où ils vont s'enfermer.

TOSTAIN, *remontant.*

Bien ! Nous allons attaquer la pagode au canon.

MADAME BÉRIGNY, *se plaçant devant lui.*

Oh ! plus de sang !

TOSTAIN

Hein ?

MADAME BÉRIGNY

Plus de nouveaux massacres !

(1) A la représentation, le texte entre crochets est remplacé par le texte suivant :

BÉRIGNY

Vite, emportez le corps de ce malheureux, et présentez-le aux rebelles. Nam Trieu était le chef de la sédition. Lui mort, les autres se rendront.

LEFISCAL

Nous sommes donc vainqueurs ?

TOUS

Oui, oui.

RÉGIAL

Alors une dépêche à Paris... (*Il appelle :*) Maurin !

TRON

Le sténographe !

TOSTAIN

Mais...

Ensemble.

MARCELLE

Pitié pour ces pauvres gens.

MADAME LEBRAY

Oh ! monsieur le gouverneur, ne vous montrez pas impitoyable.

MADAME LAMBOURDE

Ils ont des femmes et des enfants eux aussi...

MADAME RÉGIAL

Mon ami...

MESDAMES LEFISCAL, LAMBOURDE *et* BLANCHET

Monsieur le gouverneur...

MADAME BÉRIGNY

Monsieur le gouverneur, deux fois vous avez fait appel à mon dévouement. Je ne vous l'ai pas marchandé. Je ne vous demande en retour qu'une récompense : la grâce de ces malheureux.

RÉGIAL

Ah ! madame... je n'ai rien à vous refuser. Au surplus, il ne me déplaît pas d'user modérément de la victoire, de donner aux indigènes une

leçon de civilisation et de leur montrer la magnanimité des Européens. (*A Tostain.*) La vie sauve à ceux qui se rendront... Et maintenant, une dépêche à Paris pour éviter le travestissement des faits... (*Il appelle.*) Maurin !]

LEBRAY

Ah ! cette dépêche, monsieur le gouverneur général !... Je méditais sur sa teneur. Avant tout, qu'elle réponde aux attaques injustifiées dont nous serons les victimes à propos de cette mutinerie, qu'elle en donne une explication ; or je vais vous dire pourquoi et contre qui les indigènes se sont révoltés.

LAMBOURDE

Contre qui ? Contre nous !

LEBRAY

Non pas ! Contre les grands mandarins et la cour ! La preuve, c'est que Nam Trieu s'est tué de désespoir et qu'on a assassiné l'empereur.

LAMBOURDE

Et pourquoi cette révolte ?

LEBRAY

C'est qu'à l'exemple des Français, les Tmères ont voulu être un peuple libre, s'administrant directement... par notre intermédiaire... Donc, messieurs, plus de mandarins, plus d'empe-

reur. Autrement dit, ce pays cessera d'être un pays de protectorat. Par la force des choses, il sera devenu...

LAMBOURDE

Quoi?

LEBRAY

Une colonie.

RÉGIAL

J'y pensais.

TRON

Mais oui.

BLANCHET

Une colonie!

PIÉTREQUIN

Rien de plus juste.

LEFISCAL

Cependant prenons garde que les indigènes...

RÉGIAL

Soyez paisible, monsieur Lefiscal... J'ai trouvé le moyen, je pense, d'obtenir ce que nous souhaitons, sans mécontenter les indigènes, car je leur ferai en retour un présent... inestimable! (*Au sténographe qui vient d'entrer.*) Écrivez : « Une révolte a éclaté cette nuit, dirigée contre la cour, les mandarins et l'empereur qui a été assassiné. J'ai pu apaiser les mutins. Tout est

rentré dans l'ordre. Mais il convient de faire droit aux vœux des indigènes qui réclament une plus grande liberté. Je vous propose donc, monsieur le ministre, d'annexer le pays en accordant aux Tmères une Chambre consultative indigène, élue par eux au suffrage universel. »

PIÉTREQUIN

Très bien !

LEFISCAL

Admirable !

LEBRAY

Parfait ! La France aura sa colonie et les Tmères seront électeurs. Si après ça les indigènes ne sont pas satisfaits !..

TRON

Qu'est-ce qu'il leur faut ?

TOUS

Vive M. le gouverneur !

[PIÉTREQUIN, *sentencieux*.

D'abord, le missionnaire ; derrière lui le marchand et le consul, puis le soldat, puis le protectorat, et, enfin, l'annexion !... Allons, les événements ont suivi ici leur marche régulière.]

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BINDING SECT. APR 23 1970

PQ
2611
A2S3

Fabre, Émile
Les sauterelles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 26 04 12 009 2